

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

PHENIX

MAG

PIRATES

NOUVELLES

ANTENAT Jérôme

FREDDY François

GIROLD Eric

GUICHEN Fred

KENTARO Okuba

LASJUILLIARIAS Sylvain

PELTIER Nicolas

SICART Pierre-Alexandre

TRUDEL Jean-Louis

WULF Nicolas B.

PHENIX MAG NOUVELLES PIRATES

AVRIL 2007

10 EUROS

SOMMAIRE

Freddy François

Le Cuirassé Fantôme

5

Jérôme Antenat

Pirates modernes d'auto-
route

11

Nicolas Peltier

La Fureur des requins

Illustré par Anthony Boursier

15

Sylvain Lasjuilliaris

Le Recrutement

Illustré par Fabien Fernandez

23

Jean-Louis Trudel

Les Galions de la mer de
sable

Illustré par Michèle Laframboise

31

Eric Girold

Chiens de l'enfer

Illustré par Michelle Bigot

41

Okuba Kentaro

Non-Stop Area

47

EDITO

Les pirates ont toujours fasciné les imaginations. Liberté, courage, folie, la mer, le large, la rébellion, tout en eux a subjugué les artistes de tous bords. Ici, nous avons fait appel aux écrivains de l'Imaginaire pour qu'ils laissent libre cours à tout leur talent, à toutes leurs visions. De la SF, en passant par le Fantastique et l'Aventure proprement dite, onze textes vous feront voyager de par les mers, braver vents et tempêtes.

Bonne lecture, et rendez-vous au prochain numéro Hors Série Nouvelles.

Marc Bailly

Fred Guichen

Gentilhommes de fortune
au fil du temps

Illustré par Anthony Boursier

53

Nicolas B. Wulf

Esprits Racine

63

Jérôme Antenat

Liberté

73

Pierre-Alexandre Sicart

Mon Copain le pirate

79

Illustration de couverture : Anthony Boursier

Phénix Mag Nouvelles Pirates, avril 2007. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Jérôme Antenat, Marc Bailly, Michelle Bigot, Anthony Boursier, Véronique De Laet, Fabien Fernandez, Freddy François, Eric Girold, Fred Guichen, Okuba Kentaro, Michele Laframboise, Sylvain Lasjuilliaris, Nicolas Peltier, Pierre-Alexandre Sicart, Jean-Louis Trudel, Nicolas B. Wulf.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

FREDDY FRANÇOIS

Fantastique

Le Cuirassé Fantôme



François Freddy a 41 ans. Il vit à Lens dans le Pas-de-Calais. Il est originaire de la Moselle. Il travaille en tant qu'électromécanicien dans les transports publics de Lille.

Il a commencé à écrire dès l'âge de 20 ans. Il a publié dans divers fanzines tels que «L'annonce bouquins» et «Frénétic» sous le pseudonyme de Freddy F. Lewis. Dans les années 90, des changements professionnels l'ont contraint à marquer une pause et depuis 2 ans, il a repris la plume. Il a terminé un roman de SF qui n'a pas encore été publié. Il a également écrit un bon nombre de nouvelles aussi bien de SF que fantastiques. Il les soumet depuis peu (grâce à l'arrivée d'Internet) aux concours et magazines.

— Boss, j'ai un truc marrant à vous faire voir, s'écria le radio en agitant une feuille de papier devant son nez.

Le capitaine, appuyé sur le bastingage, contemplait l'océan qui s'étendait devant le porte-container. Sur bâbord, une légère brume sans danger notoire léchait l'écume en épousant les ondulations capricieuses de la marée.

Le navire avait presque achevé son périple. Il fendait les flots en direction de Rotterdam et pour le moment, depuis qu'il avait appareillé de Singapour, il n'avait pas eu de pépin. L'équipage s'était même permis, sous son arbitrage vigilant, un match de football aux règles quelque peu différentes.

Le capitaine se tourna lentement sur l'escalier métallique sur lequel le radio claquait les talons.

Le soleil entamait sa longue et rude ascension vers son zénith. Ses rayons bienfaiteurs faisaient luire la peau d'ébène du capitaine.

— Tu ferais mieux de cesser de fumer, suggéra-t-il quand le radio fut devant lui.

Ce dernier avait le souffle rauque et des gouttes de sueur suintaient sur son front.

— Je sais boss, expliqua-t-il d'une voix cassée. Mais la dernière fois, j'avais tellement les nerfs que j'ai manqué de fumer les patches. Il tendit la feuille de papier. Le capitaine la lui arracha des doigts et lut le document.

Il fronça les sourcils et un léger battement incoercible fit tressauter sa joue gauche jusqu'à la commissure de ses lèvres.

Le message avait été traduit de l'allemand par le second.

« Abandonnez navire avant huit heures »

Il redressa la tête, perplexe. Le radio souriait bêtement.

— Et tu trouves cela marrant ? fit-il en jetant un regard inquiet sur l'océan.

Des pillages de bateaux. Il en avait entendu parler. Contes, légendes ou récits mythomaniaques des bistrots de ports. Il n'en savait rien. La mer avait ses secrets. Et ils étaient bien gardés.

— Attendez boss, vous n'avez pas fini. Regardez la signature.

Effectivement, la signature aurait pu le faire sourire. Le devait-il ?

« Commandant Ernst Linderman du cuirassier Bismarck »

— C'est marrant, hein boss ?

Le capitaine jeta un regard lourd sur le radio.

— Créatin !

Il n'avait que ce mot à la bouche pour décrire ce qu'il pensait de son subalterne.

— Il y a quelqu'un dans les environs ?

— Non boss. Nada, que dalle !

— Vous avez demandé d'où venait ce message ?

— Oui boss. On a demandé qu'il s'identifie clairement. Même réponse. Cuirassier machin et sans coordonnées.

Le capitaine tira sur la chaînette de sa montre. Elle glissa de son gousset et atterrit dans sa main. 6 h 00 pile.

C'est sûr. On se foutait de lui ! À deux heures de cet ultimatum bidon, les pirates seraient visibles. Par radar s'ils étaient dans cette brume. En visuel pour le reste.

Mais là, il n'y avait rien ! Pas l'ombre d'un panache de fumée dans le ciel.

Il se dirigea sur le poste de pilotage et y entra. Le timonier lui fit un geste de la tête et reprit instantanément son travail. Le second, un grand flanqué qui était né quelque part dans un port d'Asie, était assis le dos contre la cloison. Les pieds sur la console, il mangeait des cacahuètes. Il jetait négligemment les coquilles dans une corbeille en plastique.

— Tu as bien traduit au moins ? lui demanda le capitaine en sachant pertinemment la réponse. Le second avait vécu assez longtemps en ex-RDA pour comprendre parfaitement le message.

— Évidemment, ça n'avait rien de compliqué. Même toi, qui n'aimes pas cette langue, tu aurais compris. Le second se redressa et s'épousseta les poignets de cacahuètes des mains. Et encore, continua-t-il, tu n'as pas vu le message original. Il est encore plus marrant.

— Décidément, je suis le seul sur ce rafiote à ne pas trouver ce message risible !

— Tiens, regarde l'en-tête. Le second lui passa une feuille. Le capitaine attrapa le papier et tenta de déchiffrer la phrase en allemand. *Décidément, cette langue ! Il n'y arrivait pas.*

Il focalisa sur l'en-tête. Il y avait un aigle de profil pour la tête et de face pour le corps. Ses ailes étaient déployées.

— Regarde bien sous l'aigle, indiqua le second.

Il se concentra et décrypta une chose incroyable. Les serres de l'aigle agrippaient une croix gammée.

— Si c'est une blague, fit-il, elle est de très mauvais goût.

Il refusait à croire à tout ceci, mais en parcourant bon nombre de miles nautiques, il en avait entendu des histoires à dormir debout.

Au loin, à bâbord, il y eut un grondement de tonnerre. Le capitaine prêta l'oreille. Un orage maintenant !

En vieux briscard des mers, son flair n'avait pas prévu cela. Et il ne se trompait jamais. *Pas besoin de tous leurs satellites de merde pour prédire le temps !*

Il regarda cette brume. Il n'y avait rien d'inquiétant dans le ciel.

Un sifflement strident naquit dans le lointain. Il se mua en un rugissement sourd.

Devant le porte-container, à quelques encablures, il y eut une formidable explosion. Un mur d'eau s'éleva d'une bonne trentaine de mètres. Il retomba lentement en un bouillon d'écume.

— C'était quoi ça ? s'inquiéta le timonier.

— Un coup de semonce, répondit simplement le second.

— Un coup de semonce ! Qu'est ce que tu me racontes là ? demanda le capitaine.

— Tu sais très bien que j'ai été assez longtemps dans la marine militaire avant d'atterrir avec toi. Je t'assure que ce qui vient d'arriver devant, c'est l'explosion d'un obus. Et de gros calibre.

— Pourquoi penses-tu à un coup de semonce ?

— Le message est clair. Abandonnez le navire avant huit heures. Nous n'avons pas ralenti d'un poil. Un obus devant nous pour montrer qu'ils ne plaisaient pas.

Le capitaine posa un regard sur l'océan. À tribord, bâbord, la poupe et la proue. Rien. Pas l'ombre d'un navire.

— Et tu crois à ces salades ? demanda-t-il en revenant sur le second.

— Que j'y croie ou non, c'est bien un obus qui a explosé. Le second se redressa. Je réfléchis depuis tout à l'heure. Il cala son regard dans celui du capitaine. Suis-moi, fit-il. J'ai un gars à te montrer.

— Qui ça ? S'intrigua Boss.

— Rudolphe, un gars des machines.

Boss se concentra un instant. Il essaya de mettre un visage sur ce prénom. L'équipage, excepté les officiers de bord, changeait régulièrement. Il ne réussit pas à extirper de sa mémoire le visage de ce Rudolphe. Le second l'attendait. Boss lui emboîta le pas. Ils s'enfoncèrent dans les entrailles du navire.

De pont en pont, de coursive en coursive, ils gagnèrent la salle des machines. L'air empestait l'huile et le mazout. Le brouhaha des machines et les pistons cognant dans leur prison de fer accompagnaient leur pas.

Un homme se présenta à eux. Il était âgé. Sa peau était creusée par d'innombrables sillons. Cependant, son regard était vif et perçant.

L'homme hocha de la tête pour saluer le boss et son second.

— Voilà Rudolphe, présenta le second.

— Comment ça va ? demanda le Boss d'un ton amical.

— Te casses pas, il ne comprend que l'allemand, expliqua le second.

— C'est bien ma veine.

Le second mit une main sur l'épaule du matelot, qui se demandait bien ce que lui voulait les pontes du bâtiment. Le second commença une discussion en allemand. Boss ne capta qu'un seul et unique mot : Bismarck. Et encore ! Parce qu'ils l'employèrent plusieurs fois.

Au bout d'un moment que Boss jugea interminable, le second se tourna sur lui.

— Voilà Boss, Rudolphe connaît la légende qui court autour du Bismarck.

— J'écoute.

— Le Bismarck était un cuirassé du troisième Reich. Mais cela, tu dois le savoir.

Boss hocha du chef.

— Hitler, reprit le second, avait misé sur sa puissance de feu pour empêcher tout convoi en mer du Nord. Seulement, le Bismarck fut coulé bien trop vite. Il n'avait coulé presque aucun navire. Hitler entra dans une colère noire et lança une malédiction sur l'équipage. Tant que le cuirassé n'aurait pas mis par le fond un certain tonnage, l'équipage continuerait d'errer dans les limbes sans connaître le repos éternel.

Crois-le ou non, mais les nazis faisaient énormément de recherches sur les puissances de l'au-delà. Dans les camps de concentration, d'ignobles individus passaient leur temps à expérimenter des rites les plus obscurs.

Boss se gratta la nuque.

— Si jamais c'est vrai, que peut-on faire ?

Le second reprit la discussion avec Rudolphe. Une fois terminé, il traduisit :

— Ils n'en veulent pas à nous directement. Ils doivent juste couler le navire et récupérer le livre de bord comme preuve du tonnage.

Le livre de bord ! Jamais, c'est la seule preuve pour les assurances et l'armateur.

— Comment sait-il tout cela ? Demanda Boss.

— Il m'a dit qu'il ne vivait que dans les cales des bateaux depuis bien longtemps. Il lègue la moitié de ses primes et salaires aux œuvres judaïques. Il pense que cela permettra de payer sa rédemption. Du moins, il l'espère. Pour la malédiction du cuirassé, il jure sur le tatouage de son groupe sanguin qu'il a sur son aisselle, que c'est la pure vérité.

— Boss, un nouveau message. La voix du radio venait du haut-parleur rivé juste au-dessus du timonier.

Le capitaine alla jusqu'à la console. Il enfonça le bouton du micro.

— J'écoute.

— Le même message, boss, « abandonnez navire avant huit heures ». Même signature.

— Merci.

Boss mit une tape amicale sur l'épaule de Rudolphe. Puis, il quitta la salle des machines suivi de près par son second. Les deux hommes regagnèrent en silence le poste de pilotage. Là, le capitaine posa les deux mains sur une console. Il scruta l'horizon.

— Il ne peut venir que de cette brume, n'est-ce pas ?

Le second opina du chef.

— Bon. Donne à tribord et mets toute la gomme, ordonna-t-il au timonier, qui s'exécuta.

Le second rejoignit le capitaine.

— Tu crois que c'est la meilleure solution ? Fuir ?

— Je n'ai pas envie de me retrouver face à des pillards.

— Et le message, l'aigle, la croix gammée, le Bismarck et l'histoire de Rudolphe ?

— Ils s'identifient à une vieille légende pour nous impressionner. Rien de plus. Pour Rudolphe, il a passé tellement de temps dans les cales des

bateaux qu'il radote.

Le second riva une cigarette entre ses lèvres. Il l'alluma avec un briquet-tempête qu'il referma ensuite en un claquement.

— Et si ce n'est pas un canular ? demanda-t-il en recrachant la fumée.

Le capitaine fixa un instant son second. Puis, il se dirigea vers la porte. Avant de disparaître dans la coursive le menant à sa cabine, il se tourna à demi :

— Alors, on se reverra en enfer, fit-il.

...

Le capitaine consignait les derniers événements sur le livre de bord. Autour de lui, les cloisons lui renvoyaient les échos sourds des machines qui donnaient toute leur énergie à s'éloigner de la menace.

De son côté, le second avait envoyé une équipe sur le pont afin de consolider les attaches des containers. La vitesse du navire grandissante et les vagues qui venaient s'écraser sur ses flancs pouvaient faire verser le chargement.

À sept heures précises, le roulement de tambour qui, il y a une heure, avait soulevé une gerbe d'écume dans le ciel, se réveilla. Cette fois, il paraissait plus soutenu. Plus près.

Trois obus percèrent l'océan. Deux à bâbord, un derrière le navire. L'eau s'éleva dans les airs comme si une créature abyssale s'extirpait de l'eau. Les marins affairés à consolider les attaches des containers furent copieusement arrosés.

Dans le lointain, certainement venu des tréfonds de cette brume persistante, il y eut un coup très sourd. Un mugissement déchira l'air.

Les containers furent touchés de plein fouet. Les marins, les containers et les attaches furent balayés comme de simples jouets. Une dizaine de containers se dispersèrent dans les airs. Ils retombèrent dans l'océan. La plupart étaient éventrés par les éclats. Ils se remplirent d'eau salée et s'enfoncèrent dans les eaux sombres. Les autres flottèrent sans buts et vinrent cogner leur carcasse métallique contre la coque de bateau. Comme s'ils suppliaient qu'on les rembarque.

Le capitaine appela le radio par intercom :

— Lance un SOS, vite !

Le radio s'activa sur ses appareils. Il n'eut que le temps nécessaire pour avoir la confirmation qu'un porte-hélicoptères des garde-côtes français appareillait dans l'instant pour leur prêter secours.

Un obus pulvérisa le mât du bateau sur lequel trônaient les antennes de communication.

Les débris plurent sur la cabine de pilotage.

Le capitaine referma le carnet de bord. Il le glissa dans une pochette plastique.

À regret, il quitta sa cabine. Le précieux ouvrage sous son bras, il rejoignit le poste de pilotage.

— Fais stopper les machines, ordonna-t-il, et dis à l'équipage de quitter le navire.

Le second hocha du chef et s'exécuta.

Un obus cingla. Il traversa la coque à hauteur d'un hublot. Il déchargea son énergie destructrice et éventra le flanc du bateau sur deux bons mètres.

Les marins s'agglutinaient sur les passerelles tribord. Ils s'activaient à détacher les radeaux orange. Ensuite, les embarcations de secours planaient pour se poser en un petit claquement sur la surface houleuse de l'océan. Les marins se jetèrent à l'eau. Ils se mirent à nager pour s'agripper aux radeaux. Les balises GPS clignotaient de leur lueur jaune.

Une autre salve gronda dans le lointain. Plus si loin que cela, en définitive. Le Bismarck n'était pas encore rassasié. Il pilonnait sans relâche.

Une ogive de gros calibre vint achever le travail de son prédécesseur. Elle frôla le bastingage bâbord et culbuta les containers, comme de simples quilles. L'explosion secoua tout le navire. Le chargement fut éparpillé dans les airs. Il retomba tout autour du pont avant.

À la place de la cargaison, il ne restait plus qu'un trou béant. Des morceaux de métal tordu dégageaient une fumée âcre.

— Là-bas, regarde ! s'écria le second.

Le capitaine jeta un regard sur bâbord. Une masse énorme se dévoilait. Elle s'extirpait lentement du brouillard. Son avant effilé découpait l'océan.

Boss osa approcher la paire de jumelles de ses yeux. Là, il distingua nettement le bâtiment. C'était à n'en pas douter un navire de guerre. Son nombre de tourelles dirigé sur lui était impressionnant. En d'autres circonstances, le capitaine aurait apprécié la visite d'un tel navire, car il l'avouait sans honte, le Bismarck était beau. Ce qui le fit frissonner était ce drapeau rouge qui flottait fièrement à la poupe. La croix gammée en son centre, en plus des souffrances historiques qu'elle rappelait, avait de quoi faire frémir le plus endurci des marins.

« Ce ne sont pas que des racontars ! » se dit-il.

Il passa en revue le pont du Bismarck. Des ombres presque invisibles évoluaient sur le pont. Le capitaine releva ses jumelles. Et là, juste en face de lui, son homologue le scrutait au travers de sa lunette binoculaire.

Ses artères, ses veines et ses capillaires se vidèrent instantanément de leur contenu. Il blêmit.

Le commandant du Bismarck quitta sa vision binoculaire.

Son visage était spectral, sans consistance. Malgré ses orbites vides, il paraissait regarder sa proie. Il délaissa sa cible et ouvrit la bouche. Derrière lui, d'autres formes spectrales se déplacèrent.

Sur le tribord du Bismarck, deux canots avaient été mis à l'eau. D'un filet de cordes, une vingtaine de créatures fantomatiques descendaient pour aller s'installer dans les canots. Les créatures étaient armées. Ils faisaient penser aux nageurs de combat. Les canots, une fois chargés, quittèrent les flancs du navire. Ils s'approchèrent rapidement du porte-container.

Les canons parlèrent une dernière fois. Le gouvernail du porte-container fut pulvérisé. Le pont arrière encaissa un coup au but qui lui arracha la moitié du plancher. Un obus traversa de part en part les bannettes des marins. Il n'explosa pas et se perdit dans le lointain. Deux brèches s'ouvrirent

juste au-dessous de la ligne de flottaison. L'eau s'y engouffra en gros bouillons. La salle radio fut criblée d'impacts d'une mitrailleuse de pont, mais les radios étaient bien loin. L'étrave fut littéralement coupée en deux et le porte-container s'enfonça dans l'océan.

Boss observa ses hommes. *Parfaits, ils seront assez loin quand le porte-container sombrera.*

— Allez-y, j'arrive.

Le timonier souffla un « merci » et quitta la salle pour aller se jeter à l'eau, le plus loin possible du naufrage. La peur d'être aspiré par les remous quand le navire coulerait.

Le second considéra le capitaine.

— Et toi ? demanda-t-il.

— J'attendrais le dernier moment.

— Un capitaine à l'ancienne, hein !

— Dégage, ils approchent.

Le second serra la main du boss. Il enfila son gilet de sauvetage. Il s'apprêtait à quitter la cabine. Sa main était sur la poignée de porte. Mais les remords le rattrapèrent. Il réfléchit un instant et haussa les épaules.

— Plus on est de fous... fit-il.

Boss sourit. Il n'en attendait pas moins de son second. Il aurait bien voulu que son second s'en sorte, car il faut bien l'avouer, la situation était critique. Très critique !

Les canots approchaient. Ils étaient assez près pour que le boss distingue nettement ses occupants. Les casques étaient ornés d'une tête de mort et deux éclairs étaient épinglés sur le col de leur vareuse.

Qu'allaient-ils faire ?

Comment stopper ces créatures ?

Une idée traversa son esprit. *S'ils avaient pu tirer sur moi, pourquoi ne pas en faire autant ? Oui, mais avec quoi ?*

La réponse lui vient instantanément. Les fusées de détresse ! Certes, ce n'était qu'un pistolet à un coup, mais la fusée avait assez de puissance pour mettre le feu à un homme ou un canot.

— Où est le pistolet pour les fusées de détresse ? demanda-t-il.

— Ici. Tu penses les arrêter avec ça ?

— Au moins, les ralentir. Alors, tu vas me le chercher.

Le second se dirigea sur une armoire métallique logée sous un pupitre. Il en retira une mallette en plastique. Il en extirpa un pistolet reconnaissable aisément à son canon démesuré.

— Il n'y a que trois fusées là dedans, expliqua le second, je vais en chercher d'autres.

Il passa l'arme improvisée au capitaine ainsi que les trois fusées.

— Pense à en envoyer une en l'air, suggéra-t-il juste avant de quitter la pièce.

Boss hocha du chef et glissa son carnet de bord à l'arrière de son pantalon. Il inséra une fusée dans le canon et referma le pistolet. Il gagna le pont bâbord. Il visa la première créature. Celle-ci faisait tourner un grappin dans ses bras décharnés. La fusée partit en un panache rougeâtre. La créature fut traversée de part en part. Elle ne ressentit rien. Pas même une brûlure. La fusée continua dans sa lancée. Le canot ne l'empêcha pas de s'éteindre dans l'océan.

Merde ! Jura Boss.

Il rechargea son arme et lança la fusée vers le ciel. Il regagna le poste de pilotage et jeta l'arme sur le pupitre. *Que faire !*

Il n'avait plus qu'à quitter le bateau et le laisser en proie à ces créatures. Il enfila un gilet. Le second revint, une caissette à la main.

— Alors, ça marche ?

Boss secoua la tête. Le second jeta son chargement, une mine de dépit s'était peinte sur son visage.

— On quitte le navire.

— OK.

Les deux hommes mirent pied sur le pont tribord. Les radeaux orange étaient bien trop loin maintenant pour les rejoindre à la nage.

Tant mieux, pensa Boss, au moins eux, ils sont sauvés.

Il jeta un œil sur le pont inférieur, seule échappatoire possible. Des créatures s'étaient hissées par-dessus les bastingages. Elles levèrent la tête en leur direction. Des sourires sarcastiques se dessinèrent sur leurs lèvres. Ils entamèrent lentement l'ascension des escaliers.

— On va plonger du pont arrière, dit-il en poussant le second dans le poste de pilotage.

Ils arpentèrent la coursive qui les mènerait à l'arrière du navire.

En passant devant la cabine de radio, le second stoppa net sa course. Quelque chose avait attiré son attention. Il entra dans la pièce. Boss, curieux, lui emboîta le pas. La salle avait été déchiquetée, laminé par une multitude d'impacts. Et malgré cela, l'imprimante, sans aucune source d'énergie, avait imprimé une ultime page. Le second l'extirpa de ses rouleaux.

— Ils ne veulent que le bateau et son livre de bord, traduisit-il.

— Ils se contenteront du bateau. Sans livre de bord, adieu salaires et assurances.

Le second laissa tomber la feuille et suivit le capitaine. Ils gagnèrent le pont arrière. Ils jetèrent des regards un peu partout. Les créatures avaient investi tous les ponts inférieurs. Sauter d'ici serait trop aléatoire. À moins de sauter d'encre plus haut !

— On grimpe sur le poste de pilotage, fit Boss en montrant l'échelle de fer.

Ils s'empressèrent de gravir les degrés. Une fois sur le toit, ils regardèrent tout autour d'eux. Les créatures mettaient à sac le bateau.

Et soudain, au loin, le miracle apparut. Un hélicoptère s'approchait rapidement. Ils se mirent à battre des bras. Sous eux, les créatures les encerclaient. Elles montaient inexorablement sur eux. Le bateau s'enfonça brutalement dans l'eau. Les deux hommes s'accrochèrent au reste de l'antenne

radio. Les créatures, déstabilisées, se rattrapèrent tant bien que mal au bastingage.

L'hélicoptère était presque sur eux. Il les repéra et, immédiatement, un harnais descendit de la porte latérale. L'hélicoptère se plaça en géostationnaire juste au-dessus des deux officiers du porte-container. Ces derniers passèrent rapidement le harnais et l'hélicoptère s'éloigna rapidement. Boss jeta un regard sous lui. Ses hommes étaient en sécurité. Le bateau des gardes-côtes était presque sur eux. Le porte-container avait le pont avant sous l'eau. Il ne tarderait pas à sombrer. Il fut surpris. Plus de créatures. Plus de Bismarck. Disparus aussi rapidement qu'ils étaient apparus.

Centre hospitalier de Brest.

— Je ne comprends pas inspecteur, expliqua l'infirmière en chef, il allait si bien tout à l'heure. Il lui fallait juste un peu de repos.

L'inspecteur entra dans la chambre. Boss était allongé. Le visage de la peur était rivé sur sa peau. L'inspecteur n'avait jamais vu une telle expression de frayeur gravée sur un mort. Il s'était passé ici des choses dépassant l'entendement. Le capitaine avait un livre dans ses mains. Il ne voulait pas s'en séparer.

Et où était ce livre ?

Personne ne le savait. Et ces traces de pas au sol. Des flaques d'eau en forme de bottes.

Alors qu'un policier était en faction devant la chambre !

L'inspecteur ouvrit la fenêtre.

Qui pouvait grimper sept étages de verre ?

Un détail attira son attention. Les traces de bottes continuaient sur la minuscule corniche. Elles semblaient descendre directement vers le sol. Comme si quelqu'un avait marché sur les immenses baies vitrées de l'hôpital. Il trempa son doigt dans une flaque d'eau. Il amena son doigt à ses lèvres.

De l'eau de mer !

Son regard fut attiré par un morceau de métal coincé dans le joint noir de la baie vitrée. Il l'extirpa du bout des ongles.

C'était un morceau d'épingle. Il représentait deux éclairs parallèles.

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag : «Maléfice» in n°2.

JEROME ANTENAT

Science-Fiction

Pirates Modernes d'Autoroute



Bercé, dans sa prime jeunesse, par les romans de H.G WELLS et Philip K. DICK, il s'essaie très rapidement à l'écriture jusqu'à en faire sa profession.

Non pas qu'il soit un romancier à succès, mais il est journaliste-pigiste et depuis peu, rédacteur en chef d'une revue égyptologique à caractère scientifique: www.egypte-news.com

L'égyptologie, son autre passion, sur laquelle il n'a pourtant jamais écrit... Peut-être un jour?

La main gantée de noir fermement agrippée au volant, Conrad, l'œil fixe et froid, pilote la puissante Mercedes sur un périphérique heureusement désert à cette heure tardive. La puissante berline allemande aux vitres fumées, avalant les kilomètres avec une facilité déconcertante malgré le poids imposant de son blindage, s'engage désormais sur l'autoroute.

Pour autant qu'il s'en souvienne, Conrad a toujours eu une faiblesse pour les grosses voitures et notamment pour les allemandes. A près avoir craqué pour différents modèles de BMW, il s'était entiché des Mercedes, plus confortables, et surtout plus discrètes que les précédentes ; le genre de véhicule que seuls les nantis peuvent s'offrir, comme on s'offre une respectabilité aux yeux du voisinage.

Et cela fonctionnait à merveille. Habitant un pavillon coquet et confortable dans un lotissement bourgeois de la proche banlieue, il entretenait des rapports particulièrement courtois avec ses voisins, expliquant à celui-ci de quelle façon il avait perdu son œil droit lors de missions humanitaires en Angola, contant à tel autre que ce même œil avait été perdu lors d'une prise d'otage organisée par l'un de ses clients, criminel notoire, en plein tribunal où il était venu plaider.

Non seulement Conrad jouissait d'une réputation sans tache dans son quartier, mais en plus, il était apprécié pour ses qualités de cœur. N'hésitant jamais à donner un coup de main lorsqu'il était sollicité, qui pour le déménagement du « grand » d'à côté qui s'installait dans un logement étudiant ou tout simplement en mettant la main à la pâte pour la confection de gâteaux lors de la kermesse annuelle du centre social du coin.

Cette respectabilité était son sauf-conduit, son alibi permanent.

Le rendez-vous avait été fixé à deux heures trente sur une aire d'autoroute à 100 kilomètres de là. Un coup d'œil rapide sur le GPS lui indique qu'il est parfaitement dans les temps. La radio crache son flot d'incongruités vociférées par un animateur en manque de succès trouvant désopilant d'appeler les gens en pleine nuit afin de leur faire gagner un saucisson. Agacé par ces niaiseries, Conrad enclenche un CD et son regard se fait moins dur, plus apaisé, aux premières mesures de l'ouverture du « Barbier de Séville ». La musique a toujours été pour lui un moment de grande décontraction, un moment de complet abandon.

Ralentissant, il prend la bretelle de sortie et s'avance vers le parking prévu juste à côté d'un bâtiment étrange, de forme pyramidale, se trouvant être des toilettes d'autoroute, et vient se garer auprès de deux autres voitures de grosses cylindrées.

S'extirpant rapidement de son siège, Conrad, bien plus grand que la moyenne, se dirige d'un pas volontaire vers les groupes d'hommes, tous en costumes sombres, réunis sous les arbres, près d'un banc, à l'écart des réverbères. Cinq personnalités bien différentes, que Conrad connaît à la perfection et dont il sait, au besoin, utiliser les ressources et les savoir-faire.

- « Bonsoir patron » lance un des hommes à l'attention de Conrad, qui ne lui répond que par un signe de tête

- « Tout es prêt ? Rien ne manque ? »

La voix de Conrad, forte et directive, ne laisse aucun doute quant à la force de caractère qui l'anime. Sa haute stature lui ayant toujours conféré une autorité naturelle, il s'est forgé, au cours des années, un caractère bien trempé de meneur d'hommes. Mais, il le sait, cela ne suffit pas à s'imposer dans « ce milieu » ; les actes sont nécessaires...

Se dirigeant vers le monospace, garé à proximité, il est immédiatement rejoint par le groupe. D'initiative, il entreprend d'ouvrir largement les portes latérales coulissantes. Un grand gaillard, dont la musculature puissante est mal dissimulée par le complet noir, soulève le tissu sous lequel sont entreposés trois lance-roquettes ainsi que quatre fusils mitrailleurs d'origine israélienne. Devant l'évidente satisfaction de Conrad, son comparse lui dévoile une petite boîte placée sur le siège avant : deux pistolets Beretta, chargés et munis de silencieux.

- « Cela ne nous sera pas très utile » indique clairement Conrad en désignant la boîte.

- « C'est un cadeau du fournisseur, pour l'achat du reste du matériel » répond dans un éclat de rire le géant aux bras d'acier.

Le groupe d'homme se scinde en deux et embarque dans deux grosses BMW, volées la veille et dissimulées ici par les membres de l'équipe. Tandis que les chauffeurs filent à toute allure sur l'autoroute, les GPS embarqués leur donnent l'itinéraire précis ainsi que l'horaire de leur second rendez-vous. Assis à l'avant de la première voiture, Conrad s'équipe, à l'instar de ses comparses, d'une cagoule et saisit l'un des fusils mitrailleurs. Un rapide coup d'œil à sa montre, puis au conducteur suffit à lui faire comprendre qu'il se doit d'appuyer un peu plus sur l'accélérateur s'ils ne veulent pas être en retard. Une heure plus tard, l'équipe arrive sur les lieux : une route de campagne, en pleine ligne droite, aucune maison à l'horizon dans un rayon de cinq kilomètres. Deux membres du commando se dirigent vers un panneau publicitaire dont la présence avait étonné Conrad lors de sa première visite de repérage, mais qui s'avère être très utile. En effet, sous le panneau, ont été entassés branches et buissons pour dissimuler deux camionnettes blanches d'un autre âge, volées elles aussi plusieurs jours auparavant.

L'une des estafettes est placée sur le bas côté de la route. L'un des membres de l'équipe prend place à bord de la seconde puis, fait route dans la direction que lui indique Conrad, qui reprend sa place dans la voiture de tête, et donne le signal aux deux voitures de s'avancer de quelques kilomètres, dans le sens inverse.

Cela fait près d'une demi-heure que l'équipe attend sagement son heure. Le téléphone portable de Conrad vibre, signe du départ. Repartant dans un nuage de gomme brûlée sur la chaussée, ils font désormais volte face à un camion blindé de transport de fond, qui passe maintenant à proximité de l'estafette garée sur le bord de la route.

L'un des comparses ouvre largement sa vitre, s'assied sur la portière, et, visant adroitement grâce à un pointeur au laser, laisse partir une première roquette dans la camionnette abandonnée, qui instantanément explose littéralement et coupe la route. Sous l'effet du choc, le conducteur du fourgon blindé n'a pas d'autre choix que de faire une embardée, et, mordant le talus, essaie maladroitement

Lorsqu'il pense avoir réussi à s'extirper du bas-côté, le pauvre chauffeur n'a que le temps de voir mourir une seconde roquette sur son pare-brise.

Le mince blindage du fourgon résiste tant bien que mal à ce déchaînement de violence. Les agents de sécurité, bien vivants mais totalement sous le choc, constatent bien vite que leur véhicule n'est plus qu'une boîte fermée et isolée de tout, la dernière explosion ayant détruit l'ensemble de leur système de communication. Un regard dans le rétroviseur et le transporteur de fonds s'aperçoit qu'une seconde camionnette vient d'exploser juste derrière le fourgon, lui coupant ainsi toute retraite. Que faire ?

La réponse leur est donnée par Conrad, qui leur intime l'ordre d'ouvrir les portes avant que d'utiliser une nouvelle fois les lance-roquettes, mais cette fois-ci à bout portant. Les portes s'ouvrent immédiatement et trois individus sonnés et tremblant descendent du fourgon les mains croisées sur la nuque. Menaçante avec ses fusils mitrailleurs en bandoulière, l'équipe de gangsters s'active à chercher, dans l'épave fumante, les sacs de billets dont le fourgon regorge. L'opération ne prend que peu de temps. Le transfert terminé, Conrad ouvre son veston, en sort l'un des Beretta judicieusement placé dans un Holster et marche les trois pas qui les séparent des agents de sécurité, d'un pas ferme et décidé.

Très calmement, mais d'un geste précis, il arme le pistolet, le brandit face à la tempe du premier transporteur, et, sans un tremblement presse sur la détente et abat l'homme déjà blessé par l'explosion.

Devant ce terrible drame, ses deux collègues convoyeurs, comprenant le sort funeste qui leur est réservé, réagissent rapidement et implorent à genoux qu'on les épargne. Déterminé à ne pas laisser le moindre témoin de cette attaque, il se tourne vers les deux hommes et, en une fraction de seconde, les assassine d'une balle dans la nuque quasiment simultanément. Loin de se laisser émouvoir par la situation, l'équipe, guidée par les ordres fermes et directs de Conrad, entreprend de lancer encore deux roquettes sur la carcasse du fourgon et, tour à tour, les six hommes prennent place dans leurs voitures.

Silencieux, il démonte consciencieusement l'arme ayant servi à exécuter les trois malheureux. L'aube commence à poindre à l'horizon, et son regard stressé indique clairement à l'homme à la carrure d'athlète que l'équipe est en retard sur son horaire ; il enfonce délibérément la pédale d'accélérateur. Il n'est pas utile de traîner trop longtemps à proximité du théâtre de leur exploit. De retour à leur point d'origine, chacun se dévêt et entasse son armement dans le coffre du monospace. L'un des lance-roquettes est une dernière fois utilisé, pour faire sauter les voitures avec lesquelles l'équipe a commis son forfait.

Les sacs ayant été au préalable transvasés dans le large coffre de la berline de Conrad, les membres de l'équipe se séparent. Prochaines retrouvailles la semaine prochaine sur une autre aire d'autoroute. Conrad, en bon chef de guerre, est garant et surtout gardien des richesses amassées par son « équipage ». Le partage du pactole sera effectué quand ils auront, ensemble, décidé que ce qu'ils possèdent déjà leur suffit.

NICOLAS PELTIER

Fantasy

La Fureur des requins



Né à Rabat en 1972, mais il vit en France depuis l'âge de 7 ans.

Il demeure actuellement à Echirolles, une petite ville dans la banlieue de Grenoble.

Ingénieur et docteur en informatique, il travaille actuellement comme chercheur au CNRS.

Il partage son temps libre entre plusieurs hobbies: lecture et écriture naturellement mais également échecs, jeux de rôle, course à pied, cinéma...

En particulier, il pratique le jeu de rôle depuis de nombreuses années, et il est venu à l'écriture par son intermédiaire. Il s'intéresse essentiellement à la fantasy et à la SF.

Certaines de ses nouvelles sont disponibles sur le site d'In Libro Veritas <http://www.inlibroveritas.net/auteur536.html>

J'ai dix-sept ans et je vais mourir.

Je suis enfermé dans une cage de bois, une cage aux barreaux épais comme le poing, dont la porte est bloquée par une chaîne de métal. J'ai à peine la place de me tenir assis, recroquevillé sur moi-même, les genoux repliés tout contre moi. La faim et la soif me rongent. Je perds mon sang par de multiples blessures. Mon corps n'est que souffrance. Des sons me parviennent de l'extérieur, le bruit des vagues sur l'océan, les rires des marins, les éclats de voix des officiers. Je prie pour que la houle vienne et nous emporte tous, brise le navire et l'engloutisse dans les profondeurs des abysses. Les dieux restent sourds à mes appels, et le ciel reste serein, et le soleil continue de briller. J'ai le sentiment que les dieux se moquent de mon infortune avant de me livrer en pâture à mes pareils. Dois-je me traîner à leurs pieds et implorer miséricorde ? Je serre les dents et ferme les yeux. Je n'ai plus de larme à verser. Je plonge en moi, toujours plus profondément, cherchant dans ma mémoire des images de paix.

Il me faut remonter loin, très loin, au temps de mon enfance, où le monde n'était que joie et lumière. Je me souviens que ma mère m'amenait jadis avec elle aux champs et me posait à l'abri d'un arbre, tandis qu'elle maniait la houe et la faux. Comme elle était belle alors et comme son chant était joyeux ! Et comme elle avait d'ardeur et de gaieté ! Et mon père riait de toutes ses dents d'ivoire dans sa barbe de cendre.

Les années passent comme un songe, puis viennent la guerre et la famine, les massacres et les pillages, et les incendies qui ravagent la terre comme une lèpre. Je quittai ma maison le jour même de mes treize ans et rejoignis une bande de vagabonds à peine plus vieux que moi. Nous étions sauvages comme des loups, pleins de fureur, emplis d'une haine si violente qu'elle nous brûlait et nous rongait au plus profond de nous-mêmes.

Nous écumions les routes et les forêts, attaquant les convois de marchands, les voyageurs isolés, pillant les fermes mal protégées, traquant la nourriture et la richesse partout où elles étaient. Notre guerre était totale, nous haïssions tout ce qui brandissait une lance ou une épée. Nous n'imaginions rien de l'avenir, nous n'attendions rien de la vie. Nous savions que tôt ou tard il nous faudrait affronter la lame du bourreau. Le plus vieux d'entre nous n'avait pas vingt ans.

La guerre ne s'arrêtait pas, et le roi Lug était toujours assoiffé de pouvoir. Pour nourrir et équiper ses armées, il demandait toujours plus à ses vassaux. Les paysans étaient réduits à la misère. Un jour, un envoyé du roi vint réclamer ce qu'on ne pouvait lui donner. Les paysans tinrent conseil. Ils désignèrent mon père pour lui parler. Il alla trouver l'homme du roi, et lui exposa les doléances de ses frères : en réponse, l'homme saisit son épée et fit rouler sa tête dans le fossé.

Cela faisait des années que je ne l'avais vu et je ne me souviens plus de son visage. On m'a raconté que sa barbe était devenue grise et qu'il ne riait plus. On m'a dit que lorsque l'envoyé du roi lui trancha la tête, celle-ci continua à écarquiller des yeux et à cligner des paupières comme un poulet stupide.

Ce jour là, je quittai mes compagnons et je me lançai à la poursuite de l'envoyé du roi. Je le traquai sans relâche, le poursuivant inlassablement le long de son périple dans les villages et les fermes de Korda. Un démon sans pensée et sans âme était en moi. Je ne savais même plus ce que je faisais, je me nourrissais de racines et d'insectes, je ne connaissais pas le sommeil.

Je rejoignis l'homme tout près de la côte, dans les garrigues d'Alturia. Il aimait à aller chasser dans les collines arides, seul avec son cheval et son faucon. Je dressai soigneusement mon embuscade. A l'aide d'un pic minutieusement aiguisé et durci au feu, je l'éventrai et étalai ses entrailles au soleil. Il ne mourut pas tout de suite.

Mais les hommes du roi se lancèrent à ma poursuite. Ils étaient nombreux, furieux et bien nourris, avec des chevaux et des chiens de chasse. De chasseur, j'étais devenu gibier. Ils me traquèrent, et me prirent à la lisière de la forêt d'Arias. Ils me lièrent à la selle de leurs chevaux et me traînèrent jusqu'à la côte. Lorsque nous y parvîmes, j'étais écorché et sanglant, mais vivant. Alors, le premier d'entre eux se saisit de son glaive d'airain et voulut me tuer, mais l'autre l'en dissuada. L'homme que j'avais tué était un proche du roi : les guerriers convinrent de me livrer à lui. Il m'enfermèrent dans une cage de bois et me chargèrent à bord d'une de leurs jonques en direction de la forteresse du roi. Je me souviens que celui qui avait levé son glaive détourna son regard de moi avec pitié.

C'est ainsi que je fus fait prisonnier et enfermé dans cette cage. Je n'en suis pas sorti depuis. Pas un seul instant, mes geôliers ne me laissent sortir, me condamnant à me soulager sous moi, comme un animal. Tous les matins, ils passent à travers les barreaux de la cage, un morceau de pain et une écuelle d'eau sale. Je voudrais avoir le courage de les repousser, et de me laisser sombrer dans le néant mais il y a en moi un animal effrayé qui refuse obstinément de mourir, et je me jette sur la nourriture comme un loup affamé. Il est parfois plus difficile de mourir que de vivre.

Les jours passent ainsi, insupportables et interminables, alors que la jonque longe lentement les côtes d'Alturia. Je sombre peu à peu dans l'hébété-tude. J'ai du mal à me rappeler qui je suis, et ce que je fais ici. Mon corps n'est qu'une plaie. Une douleur sourde pulse au fond de mon crâne.

Un homme s'approche de ma cage. Est-il venu pour me tourmenter ? Je me contracte et me raidis, me préparant à la souffrance. Son ombre me domine, me masque le soleil. Il se penche vers moi. Il me parle. Curieusement, sa voix est douce, et amicale. Je ne comprends pas ce qu'il me dit. Je suis comme un animal, méfiant et apeuré.

- Bois, fils, bois.

Il approche des barreaux une outre d'eau. Je me presse, avide et colle mes lèvres tout contre les barreaux pour pouvoir boire. Pourquoi m'appelle-t-il son fils ? Je ne me souviens pas du visage de mon père. L'eau coule en moi, comme un élixir bienfaisant. Est-ce de l'eau d'ailleurs ? Il me paraît que mille saveurs délicieuses se mêlent en moi, dissipant les brumes qui m'oppressent. L'homme me regarde. Il sourit tristement. Je lève les yeux sur son visage. Il brille comme un soleil. Sa barbe est grise, sa peau ridée comme une vieille écorce.

Je vois des larmes dans ses yeux, et ces larmes réveillent ma colère. Comment ose-t-il me prendre en pitié ? Ma main se détend à travers les barreaux, s'agrippe à lui, mes ongles s'enfoncent dans sa robe de bure, cherchant sa chair.

L'homme bondit en arrière, pris de terreur. Un marin s'approche, abat son bâton sur mes doigts. Je gronde et grogne comme un animal furieux.

- Ne vous approchez pas de lui, mon père, il est dangereux.

Le prêtre s'éloigne, me jetant un regard triste. Je le hais, comme je hais tous les autres, mais le breuvage qu'il m'a fait boire m'a rendu toute mon ardeur. Je suis alerte, sur le qui-vive, mes yeux furètent comme ceux d'un loup pris au piège. Je cherche une issue, un plan, une idée. Je ne mourrai pas comme ça.

Soudain, un cri tombe de la vigie.

- Voile à bâbord !

Des pirates venus du large ont repéré la jonque royale, l'ont prise en chasse. Ils doivent être fous pour oser s'attaquer ainsi à l'un des navires du roi ! Fous et dangereux comme des loups affamés. C'est la panique dans le vaisseau. Les marins courent en tout sens, se saisissent de leurs lances à la pointe d'airain et de leurs glaives étincelants. J'enrage de ne pouvoir me libérer. Ma frustration est si grande que j'ai envie de hurler. Je me jette contre ma cage, j'essaie de la briser, de rompre les barreaux, mais ils sont aussi solides que du bronze.

Les pirates fondent sur le navire comme l'aigle sur sa proie. La jonque, voyant qu'il est impossible de les distancer, oblique sa course vers la droite, espérant gagner la côte. Mais il est déjà trop tard. Dagon le dieu des océans a pris le parti de ses fils. Sur la terre, le roi règne, mais sur mer, son pouvoir ne vaut rien, Dagon est seul maître. La jonque est rejointe au moment précis où elle atteint la côte. Les pirates se ruent à l'abordage en hurlant des cris de guerre. Certains sont nus, le corps couvert de tatouages. Leurs yeux jettent des éclairs alors qu'ils invoquent le nom de leur maître. J'éclate d'un rire dément. Les lames courbes s'abattent, les hommes hurlent, le sang coule, les corps s'amoncellent sur le pont. Je pousse des rugissements de frustration, comme un fauve excité par l'odeur du sang.

Les soldats du roi sont des hommes sans peur. Ils offrent une résistance farouche. Passé le premier assaut, favorable aux hommes de la mer, l'équilibre se rétablit. Plusieurs pirates tombent, frappés à mort. Les assaillants paient le prix de leur inconscience. Dagon ! Dagon ! Les guerriers mutilés poussent des hurlements de bête. J'entends la voix du capitaine qui exhorte ses troupes. Mais la fureur des assaillants est sans limite. Ils ont des yeux de fous, des visages creusés par la faim. Pour avoir osé s'attaquer à une jonque royale ils doivent être désespérés. A nouveau la balance penche en faveur des pirates. Bientôt, la voix du capitaine s'interrompt dans un cri étranglé. Des rugissements de triomphe retentissent, et puis le silence se fait, troublé seulement par les gémissements et les râles des blessés.

Les pirates égorgent les blessés, jettent les corps à la mer. Les requins s'en repaîtront. Le sang se mêle à l'écume de l'océan et j'ai l'impression de voir déjà des ailerons troubler la quiétude de l'océan.

Les pirates explorent le navire, fouillant chaque recoin, remontent de la cale des tonneaux d'eau pure, des sacs de pain dur et des salaisons. Ils se jettent sur la nourriture en poussant des cris voraces. Soudain, l'un d'eux, moins affamé ou plus curieux que les autres s'approche de la cage où je suis enfermé. Ils m'ont trouvé. Je ne vais pas tarder à rejoindre les guerriers du roi au fond de la mer. J'aurais toujours gagné une mort rapide. A coups de hache, les pirates font sauter la chaîne qui ferme la porte de ma cage, et me traînent à l'extérieur. J'hésite. Dois-je tenter le tout pour le tout, les bousculer, fuir, me jeter à l'eau ? Mais je n'en fais rien, déjà résigné à la mort.

Leur chef est un homme au visage terrible, coupé par une longue et hideuse balafre. Ses cheveux sont longs et noirs comme des ailes de corbeau.

- Je suis Arius, capitaine de ce navire. Qui es-tu ?
- Je suis Erodias, fils de Parmélé.
- Pourquoi étais-tu dans cette cage ?
- Pour avoir vengé mon père, Parmélé le fermier, tué injustement par les hommes du roi.

Je redresse la tête, soutiens le regard de cette brute. Je n'ai pas peur de lui. Qu'il me tue s'il le souhaite, il ne pourra pas me faire pire que les hommes du roi. Un gilet ouvert sur son poitrail nu laisse découvrir une épaisse toison de poils noirs. Il est plus large et plus trapu qu'aucun homme que j'ai vu. Je me sens soudain troublé. Est-ce un humain ou un singe que j'ai en face de moi ?

- Frères, dit le chef, cet homme est des nôtres. Qu'on lui donne une épée : sa présence parmi nous compensera nos pertes.
- Il n'aura rien du butin, dit l'un des pirates d'un air menaçant.
- Sur cette prise, il ne touchera rien, mais sur les suivantes, il aura une part normale.
- Telle est la règle, approuve un pirate, et ils me lâchent.

On me tend une épée, encore dégoulinante de sang.

Chose étrange, les pirates ont fait un prisonnier. Sur un signe du chef, ils le tirent jusqu'à nous, et le jettent au sol. L'homme relève les yeux vers moi, tremblant de peur. Je reconnais le prêtre.

- C'est à toi de le tuer, me dit le chef.

Je hoche la tête. Je passe derrière l'homme à genou, saisit sa tignasse dans mon poing gauche. Il se met à hurler, à se débattre. L'imbécile ! Pourquoi rend-il les choses plus difficiles ? Il doit savoir que je n'ai pas le choix : si je l'épargne, les pirates nous tueront aussitôt tous les deux. Autant qu'un d'entre nous au moins soit sauvé. Je le maîtrise et l'égorge d'un geste rapide. Je suis à présent un pirate.

Le butin sur la jonque n'est pas négligeable, mais loin de satisfaire les pirates. Il y a surtout des armes : des glaives d'airain, des cuirasses serties de pierres précieuses, de longues lances brillantes, des casques aux beaux cimiers écarlates. Certains des guerriers portaient de riches torques d'or ou des bracelets de bras, mais dans l'ensemble, la prise ne vaut pas les efforts consentis. La colère des pirates est palpable, et le butin est tout juste suffisant pour les satisfaire. C'est qu'il n'y a plus beaucoup de proies à présent sur la mer du milieu. Les guerres sans fin déclenchées par l'appétit de conquête du roi Lug le fou ont chassé les marchands des cités du sud. Ceux qui osent se risquer à naviguer prennent soin de protéger leurs navires, et se font accompagner de troupes bien armées. Il n'y a plus de proie facile sur la mer du milieu, et les pirates se rongent comme des requins obligés de combattre d'autres requins pour survivre.

Pourtant, la prise est suffisante pour permettre de vivre un temps. Nous avons fait le plein d'eau douce et de provisions. Nous traversons la mer et abordons à Vladis.

La cité est immense, grouillante et lascive, ouvrant ses ports sur la mer comme une prostituée ouvre ses cuisses. Une foule innombrable d'hommes tous dissemblables y demeurent : moins de la moitié est originaire de ces terres. Il y a là des hommes blancs, noirs, jaunes, des êtres venus des empires du sud, adorateurs du soleil, et les riches Azaréens des royaumes du levant. La cité est baignée de soleil, chatoyante de lumière, grouillante de mouches et suffocante. La puanteur de la sueur et de la crasse couvre même les odeurs d'encens des prêtres du soleil. Je regrette les parfums suaves des fleurs sauvages, et l'odeur d'humus des forêts de Korda. Ici l'homme est nu et sans âme, et ses faiblesses s'étalent au grand jour comme des carcasses de viandes sur l'étal d'un boucher.

Nous n'y restons qu'un temps. Le prix de notre séjour à Vladis est immense. La cité ferme les yeux sur l'origine de l'or que nous apportons, mais elle fait payer le prix fort : la nourriture, le vin et les femmes atteignent dix ou cent fois le prix qu'on les payait à Korda. L'eau même se vend au prix de l'or.

A Vladis, l'un des nôtres se prend de querelle avec un marin firmien. Une bagarre éclate. Je m'en mêle à contre-cœur. Je fends la tête de son adversaire à l'aide d'une hache à fendre le bois. Pourquoi ai-je fait cela ? Je n'en sais rien. Il me semble que la rage qui est en moi exige toujours son dû. Suis-je une bête, un prédateur, enivré du sang de ses semblables ?

Une fois de plus, nous sommes sur la mer. Au yeux de mes compagnons, je ne suis plus un novice. Je parle peu, mais je sais rire, boire et me battre. Je sais quand il faut parler et quand il faut me taire. Les hommes me tolèrent à défaut de m'apprécier. Ils me respectent malgré ma jeunesse, car ils savent quel guerrier je suis. Ils savent que l'on peut compter sur moi.

Je suis à présent un pirate comme les autres, et j'ai droit à ma part du butin. Tout cela m'indiffère. J'attends le moment où nous aborderons à Korda et où je pourrais disparaître dans la nature. Je veux me mesurer au roi. J'ai compris à présent que je ne connaîtrai le repos que lorsqu'il sera mort. Je sais que je n'ai aucun espoir de parvenir à mes fins. Comment tuer le roi Lug, entouré en permanence de cent hommes en armes ? Il faudrait une armée.

Nous sillonnons la mer du milieu en quête d'une proie. Peine perdue. Une voile apparaît à l'horizon, mais elle nous sème, poussée par un fort courant. Quelle malchance ! On dirait que le dieu de la mer lui-même est contre nous.

Notre chef est aux abois à présent. Les hommes murmurent contre lui. Il n'a pas su leur apporter ce qu'ils attendaient de lui : l'or, les femmes, le vin, la richesse facile, les étoffes et les soieries dont ils s'imaginaient pouvoir s'emparer et jouir avec toute l'avidité de leur cœur.

Nous prenons la direction du sud, et avec un serrement de cœur je comprends que nous nous éloignons des royaumes du nord. Peu importe au fond. Je ne suis pas pressé. Ma vengeance attendra.

Nous écumons les côtes d'Afraan, cherchant les huttes isolées près de la mer, les villages de pêcheurs mal défendus. Nous sommes pires que des hyènes. Si nous avons à combattre ces pauvres hères, pourrai-je les tuer comme j'ai tué des guerriers ? Fort heureusement, les pêcheurs ne sont pas assez fous pour nous combattre : ils fuient vers l'intérieur des terres, nous abandonnant leurs huttes. Il n'y a qu'un maigre butin, mais au moins pouvons-nous nous approvisionner. Mais les pirates sont furieux de ne pas avoir de femmes, mêmes laides comme sont celles de ces terres.

Mais même ces proies dérisoires se font rares. Les hommes d'Afraan ont beau être noirs comme la nuit, ils ne sont ni stupides, ni lâches, et ils s'organisent pour nous combattre. Ils ne vont pas nous laisser nous emparer de leurs trésors de coquillages et de poisson séché sans se défendre. Des guerriers patrouillent sur la côte, armés de sagaies et de boucliers faits de carcasse de tortues. Le bruit de leurs cornes et de leurs tambourins s'entend loin sur la mer, porté par le vent chaud du sud. Il nous repousse vers le large.

Nous nous éloignons, suivant la côte vers le détroit d'Ehrm. Il n'y a rien au-delà, que l'océan vide et sans fin. A son approche, les pirates sentent leur imagination s'éveiller. Pour tromper l'ennui, ils racontent d'étranges légendes de créatures des abysses et de monstres marins. Il est dit qu'on ne peut franchir le détroit que dans un seul sens : celui qui s'y risque est condamné à errer à jamais sur l'océan. Cela me fait rire doucement, mais je baisse la tête et me tais pour ne pas que les pirates ne remarquent mon dédain.

Les vivres viennent à manquer. Nous essayons de pêcher, mais nous ne faisons qu'une maigre récolte. On dirait qu'il n'y a que des requins dans cette mer. Nous n'avons plus de rhum. Les hommes grondent.

Les côtes que nous suivons à présent sont austères et desséchées, avec des falaises d'ocre s'élevant loin au dessus de la mer. D'après mes compagnons, des déserts de feu s'étendent juste derrière. J'ai une telle nostalgie des forêts de Korda que j'ai envie de pleurer parfois. Je me sens comme un enfant loin de sa mère. Au fond de moi, je ricane et me moque de moi-même. J'ai tué des hommes et je me prends maintenant en pitié ?

Enfin, après d'innombrables jours de voyage sur la mer, nous abordons dans une crique, à l'abri de hautes falaises abruptes. Nous sommes sur une île, à quelque distance de la côte. Qu'est-ce que notre chef espère trouver ici ? Il nous réunit sur le gaillard d'avant.

- Frères, dit le chef, nous allons descendre à terre. Il y a derrière ces falaises un pays caché, dans ce pays, un manoir à l'écart du monde, un manoir plein d'or et de richesses sans pareilles, entouré de champs fertiles et de gras troupeaux. Bientôt, ce manoir sera à nous !

Les hommes lèvent leurs armes et rugissent de joie. Je ne comprends pas. Ces idiots s'imaginent-t-ils que le manoir est là ouvert à tous, attendant leur venue ? Combien de guerriers abritent ces falaises ? Et si le chef connaissait l'existence de cet endroit, pourquoi ne nous y a-t-il pas amenés plus tôt, au lieu de nous faire errer sur cette mer sans fin ? Je flaire une trahison.

- J'irai en premier, continua le chef. Vous tous resterez ici et attendrez mon retour.

Un grognement monte de la foule des pirates. Ils sont furieux et impatientes comme des chiens de chasse.

- Pourquoi ? Pourquoi devons nous encore attendre ? Armons-nous et prenons l'île d'assaut !

D'un geste brusque, le chef leur impose silence. Il est encore capable de leur en imposer. Il se dresse de toute sa hauteur, gonflant son poitrail velu.

- Silence ! N'avez-vous pas plus de cervelle que des oiseaux de mer ? Nous devons agir avec prudence. Croyez-vous qu'un manoir comme celui-là soit laissé à l'abandon ? Il y a des hommes à l'intérieur, des gardes armés pour le défendre ! Si nous leur fondons dessus comme des requins sur un banc de poisson, ils se replieront aussitôt et se réfugieront dans leur forteresse. Il faudra alors tenir un long siège pour les en faire sortir, et ils risquent de recevoir des renforts par la terre ou la mer ! Non, si nous voulons nous emparer rapidement de cette proie, il nous faut être discrets, les prendre par surprise. J'irai seul, en éclaireur afin de reconnaître le terrain et d'inspecter leur défense. Ensuite, nous déterminerons un plan d'attaque.

Un des pirates s'avance, son visage est fermé et méfiant. Il fixe le chef d'un regard calculateur. Je sens que celui-ci a un cerveau en état de fonctionner et dans ce cerveau, les mêmes interrogations que moi.

- Il vaut mieux que tu n'aïlles pas seul. Je t'accompagne. Deux paires d'yeux valent mieux qu'une.

- Et si tu descends à terre toi aussi Falwë, qui dirigera le navire pendant que je ne serais pas là ? Je n'irai pas seul, mais je choisirai moi-même mon compagnon, parmi ceux suffisamment agiles et intelligents pour se déplacer sans donner l'éveil.

Il hésite un instant, ces yeux explorent le groupe et se fixent sur moi.

- Erodias, le nouveau m'accompagnera. Ses yeux sont ouverts et il est furtif.

Falwë semble mécontent, mais il ne défie pas le chef. Pourtant, on lit dans les regards que les jours de notre capitaine se réduisent de jour en jour. Je me demande ce qui va se passer. Sera-t-il défilé ouvertement et tué en combat singulier, ou bien poignardé dans son sommeil et jeté aux requins ?

Lui et moi descendons à terre. Pourquoi m'a-t-il choisi ? Est-ce parce que en raison de ma jeunesse, il pense n'avoir rien à redouter de moi ? Qu'est-ce qu'il veut vraiment trouver sur cette île ? Chaque fibre de mon corps est à présent en alerte.

Nous prenons la chaloupe et abordons sans attendre au pied des falaises où les vagues viennent se briser en gerbes d'écume laiteuses, puis nous trouvons un sentier qui monte dans les rochers jusqu'au sommet. Je comprends sans peine qu'Arius est déjà venu ici. Sinon il n'aurait pas su où trouver le sentier.

De l'autre côté, s'étend une forêt de grands arbres luxuriants, aux troncs si épais que dix hommes ne pourraient en faire le tour. Leurs feuilles atteignent parfois la taille d'un homme et cachent sans peine la lumière du soleil. Leurs immenses racines noires émergent de terre et leurs formes tortueuses se perdent dans la pénombre. J'ai peur. Ces forêts sont si différentes de celle de Korda ! Incomparablement plus puissantes et plus anciennes. Je sens que l'instinct de vie y est plus ardent et plus primitif, que la lutte pour la survie y est plus brutale qu'ailleurs. Où avons-nous mis les pieds ?

Nous suivons avec précaution des pistes étroites qui sillonnent la forêt en tout sens. Des hommes viennent régulièrement ici. Au fil des temps, leurs empreintes ont profondément creusé la terre. Des insectes aux formes hideuses grouillent tout autour de nous, sur les troncs noirs et dans la terre meuble. On les entend également bourdonner dans l'air au dessus de nos têtes. Il semble qu'ils nous observent, qu'ils nous guettent. Nous sommes sur leur territoire. Ils n'ont pas peur de nous. Ils sont plus nombreux que les feuilles des arbres.

Qu'est-ce que nous sommes venus faire dans ces forêts monstrueuses, sorties de l'imagination d'un dieu pris de folie ?

Nous marchons longtemps puis nous débouchons sans prévenir sur une crête, qui marque la lisière de la forêt. D'où nous sommes, nous dominons une plaine vaste. Le chef n'a pas menti. Il y a bien là un manoir, perdu au cœur de cette forêt d'un autre monde, avec autour de vastes champs où les esclaves afraans s'affairaient, et des troupeaux de buffles aux larges cornes arrondies, conduits par de jeunes enfants à la peau d'ébène. D'où je suis, j'en compte plus de vingt.

Nous attendons la nuit, tapis dans l'ombre des grands arbres. Les insectes grouillent tout autour de nous. Arius semble nerveux, inquiet. Est-ce ma présence qui le trouble ? Y a-t-il une autre raison ? Je n'ai aperçu aucun guerrier.

- Qu'allons-nous faire ? demande-je au chef. Il serait facile de nous glisser jusqu'ici et d'attaquer à la faveur de la nuit.

- Il y a quelqu'un ici que je dois voir, dit le chef après un silence.

Je demeure silencieux. Rien de tout ceci n'a de sens. A moins que...

- Vas-tu trahir les hommes ? Es-tu venu ici les livrer au roi de l'île ?

Le chef secoue la tête et me foudroie du regard.

- Ils auront ce qu'ils attendent. Mais je dois parler à quelqu'un auparavant.

Nous attendons. Les heures passent, avec une lenteur insupportable. L'air est moite, suffocant. On entend régulièrement des rugissements venant de l'intérieur de la forêt, il est impossible de savoir s'ils sont proches ou lointains. Je garde la main posée sur mon glaive. Je ne sais ce que je redoute le plus : les hommes du manoir, les monstruosités tapies sous les grands arbres, ou le chef pirate à côté de moi.

Arius ne semble pas remarquer mon trouble. Ses pensées sont ailleurs. Ses mâchoires sont crispées, son visage reste obstinément fermé. Il fixe



longuement le manoir, et son regard est brûlant comme les braises. Son front est couvert de sueur. Mais je ne sens pas de peur en lui.

La nuit vient, et nous nous fauflions dans la moiteur de l'ombre. Nous nous glissons en bas de la pente, le long d'un sentier étroit et abrupt qui débouche sur une route plus large, au travers des champs. Je porte le glaive d'airain pris aux hommes du roi, mais Arius n'a pas dégainé le coutelas qu'il porte à sa ceinture.

Furtivement, nous approchons des baraquements des esclaves. Ce sont de simples huttes de torchis, dressées aux abords des pâturages et des champs. On entend des chants dans la nuit. Des formes d'ébène dansent dans la lumière rougeoyante de grands brasiers. Personne ne fait attention à nous.

Nous avançons encore. Des buffles meuglent dans l'ombre. Les troupeaux sont regroupés en une masse compacte de cornes et de sabots. Ont-ils senti notre présence ?

Comme des voleurs, nous nous glissons dans l'ombre de la façade. Le bâtiment nous domine, sombre et inquiétant. Jamais je n'en ai vu de plus massif, mis à part des fortins des barons de Korda. Il est entièrement bâti en pierre, une pierre rugueuse et ocre dont jamais je n'ai vu le pareil. La façade qui semble lisse et sans défaut vue de loin, dévoile à présent toutes ses imperfections : les murs sont couverts de fissures, la pierre est usée, craquelée par endroits. De nombreuses ouvertures s'ouvrent dans la façade, mais toutes sont protégées par des barreaux de métal scellés dans la pierre.

Sans hésiter, Arius m'entraîne jusqu'à l'entrée du manoir. Une double porte de bois noir se dresse au sommet d'un escalier massif qu'entourent deux lions de pierre à l'aspect formidable. Est-ce mon imagination ? Leurs crinières ébouriffées paraissent onduler sous l'effet du vent.

Des poules errent en liberté aux abords du manoir. Elles s'enfuient à notre approche, mais leur caquètements donnent l'alerte : des chiens se mettent à aboyer. Nous attendons, retenant notre souffle. Quelqu'un bouge à l'intérieur du manoir. Une ombre apparaît à l'une des fenêtres, épiait la nuit. Je suis paralysé. Je ne sais où me cacher. Je voudrais fuir, mais Arius demeure obstinément immobile et une partie de moi-même me souffle d'en faire autant. Je veux rester avec lui, je veux connaître le fin mot de l'histoire.

Arius ne manifeste aucune peur. Sans hésiter, il s'approche de l'entrée du manoir, tandis que les aboiements des chiens redoublent de fureur.

Une lumière apparaît soudain à l'intérieur et une voix se fait entendre. Inexplicablement, je me sens soulagé.

- Qui va-là ?

- C'est moi, dit laconiquement le chef. Arius.

Nul ne répond. Les secondes s'égrainent dans le silence. Finalement la voix reprend. Son ton est hésitant, indécis, empli de méfiance.

- Arius ?

- Je suis revenu, dit le chef. Ouvre moi la porte.

- Tu es seul ?

- J'ai un compagnon avec moi. Il n'est pas un danger pour toi.

A nouveau, la voix se tait, marque une longue pause. Puis elle prend sa décision.

- Déposez vos armes sur le sol ! ordonne-t-elle sèchement.

Le chef s'exécute sans hésiter. J'hésite. Comment puis-je laisser ici mon arme alors que je ne sais même pas où je suis ? Mon instinct de conservation s'y refuse. Le chef surprend mon trouble. Il hausse les épaules.

- Mon compagnon restera ici, dit-il à la voix.

- Comme tu voudras, répond celle-ci.

Arius monte les escaliers. La porte s'entrouvre, à peine, pour le laisser rentrer. Il disparaît à l'intérieur. Je me retrouve seul dans la nuit, la main crispée sur le pommeau de mon glaive. Les aboiements des chiens redoublent de fureur.

Je suis des yeux la lumière à l'intérieur du manoir. On peut la voir par les fenêtres, cheminer de pièce en pièce. Soudain, elle disparaît, comme une chandelle que l'on souffle. Quelques secondes s'écoulent, puis elle réapparaît brutalement, à travers l'une des pièces du premier étage. Je dois me tordre le cou pour la suivre à présent.

Je sens un sentiment intolérable de frustration et de rage m'envahir. Je ne peux rester ici, comme un chien tenu à l'écart dans la nuit tandis que ses maîtres s'assemblent et discutent. Je dois découvrir ce qu'Arius est venu chercher ici. Je jette un coup d'œil aux alentours. La nuit est calme. Les chiens se sont tus et on n'entend plus à présent que les échos lointains des chants des esclaves. Je prends ma décision. Je glisse le glaive dans son fourreau, et je m'accroche aux aspérités de la paroi, cherchant avec peine mes prises dans la pierre. Si je parviens à me hisser jusqu'en haut, je pourrais peut-être entendre ce qu'il s'y dit. Je connaîtrais le secret d'Arius.

Je me hisse péniblement, centimètre par centimètre, à la force des poignets et des chevilles. Il y a peu de prises sur la paroi. Je m'y accroche de mes ongles, avec un désespoir obstiné, puisant dans toutes les ressources de ma volonté pour me hisser jusqu'à la fenêtre dont la lumière me caresse.

Enfin, j'y suis. Je prends appui sur le rebord et parviens à caler mes pieds de telle sorte que je puisse me maintenir sans trop d'effort. Mes muscles tremblent de fatigue mais je tends l'oreille, retenant même ma respiration pour mieux entendre. Par la fenêtre ouverte, des murmures me parviennent. Ils sont indistincts tout d'abord, puis à force d'application je parviens à comprendre les mots.

- Tu te moques de moi, dit la voix du manoir, la voix sans corps et sans nom.

Elle est basse et grondante, pleine d'une fureur contenue.

- Ne te souviens-tu pas de ce que nous avons convenu ? Jamais tu ne devais revenir ici. Jamais tu ne devais aborder sur l'île.

- Je n'ai pas d'autre choix, dit Arius.

Le ton de sa voix est étrange. Ce n'est pas de la peur. On dirait plutôt de l'embarras, voire de la honte.

- Je ne te dois rien. Tu as reçu ta part d'héritage. Plus que tu ne pouvais en espérer.

- Je le sais.

- Je ne te donnerai rien de plus. Ni or, ni bétail, ni provision, ni esclave. Rien. Tout est à moi. Tu as eu ta part depuis longtemps.

Il y a un silence, puis Arius reprend. Sa voix à présent est coupante comme un couteau.

- Tu n'as pas le choix. Mes hommes sont sur la grève. Ils connaissent l'existence de ce lieu. Si tu ne me donnes pas ce que nous demandons, ils le prendront, et ils ne laisseront rien d'autre ici que des tas de pierres.

La voix pousse un juron.

- Sale porc ! Tu disparaîs sur la mer, et tu débarques ici des années après, à la tête d'une troupe de pirates, de forbans sans foi ni loi ! Et tu oses me menacer, moi ton frère ! Mais jamais je me plierai à ton chantage ! La terre est à moi, je la défendrai.

- Tu n'as aucune chance.

- Détrompe-toi. Tes pirates sont peut-être plus nombreux que mes hommes, mais grâce à toi j'ai un avantage sur eux : ils ne savent pas que je sais qu'ils sont là. A la faveur de la nuit, nous les surprendrons et les massacrerons. Je vais armer mes gens...

- Aucune chance. Les esclaves ne se battront pas pour toi.

- Ils le feront, car ils savent ce qui les attend s'ils ne le font pas. En vérité, ces terres sont autant à eux qu'à moi et ils se battront pour les défendre.

Comme en écho à ces paroles, j'entends soudain des cris et des hurlements venant des huttes. Je me tourne brusquement. Les flammes montent à présent haut dans le ciel, accompagnée d'une colonne de fumée noire. Les huttes ont pris feu. Une troupe d'hommes en armes, brandissant des torches, des haches et des glaives surgit hors de la nuit en poussant des rugissements de bêtes féroces et des cris de guerre. Leurs armes sont couvertes de sang. A leur tête, je reconnais Falwë. Il lève devant lui une longue lance. A la pointe de sa lance, une tête humaine, noire, sanglante et hideuse.

Les esclaves fuient devant eux comme des animaux épouvantés. Les pirates les ignorent. Ils courent droit vers le manoir.

Je m'accroche au barreau et me hisse jusqu'à la fenêtre. Je crie pour attirer l'attention d'Arius. A quoi bon en réalité ? Il a certainement déjà entendu les cris de guerre.

- Les pirates ! Les pirates arrivent !

- Maudit sois-tu ! dit la voix. Maudit sois-tu, mon frère, si tu amènes la ruine sur notre maison !

D'où je suis placé, accroché aux barreaux de la fenêtre, je vois toute la scène mais je ne peux rien faire. L'homme bondit en avant, le visage crispé de fureur, les yeux brillant de haine et de désespoir. Il lève au dessus de lui un poignard et l'abat sur Arius. Celui-ci demeure paralysé. Il ne fait rien pour se protéger. Pourquoi ne réagit-il pas ? Son assaillant n'a aucune expérience du combat, il est si frêle qu'un coup de poing suffirait à l'abattre.

Le poignard s'abat, encore et encore, le sang gicle, et Arius s'effondre, comme tombe un grand chêne.

Son frère se retourne vers moi, montrant les crocs comme un chien enragé. Son visage est couvert de sang. Il s'avance vers moi qui suis toujours accroché à la fenêtre, il lève son poignard. Je saute dans le vide.

J'atterris brutalement sur mes deux pieds et roule sur le sol. Je suis étourdi mais indemne. Les pirates m'entourent brutalement comme une meute de chiens de chasse vociférante. Je ne bouge plus. Les lames nues et dégoulinantes de sang se dressent au dessus de moi. Un mot, un seul, et c'en est fini.

- Où est Arius ? demande Falwë.

- A l'intérieur. Il a été tué.

Falwë me toise. Un bref instant il donne l'impression de vouloir me tuer. Sa main se lève, hésite. Je ne fais aucun mouvement. Si je fais mine de saisir mon glaive, ma tête roulera dans la poussière.

Enfin Falwë se détourne.

- Enfonçons la porte !

Les pirates abattent un arbre et l'utilisent comme bélier. Ils se jettent à l'assaut dans un ensemble parfait, unis par leur fureur comme les vagues sur la grève. La porte est épaisse, elle résiste longuement à leurs efforts. Leur rage n'en devient que plus incontrôlable encore. Enfin, les lourds battants d'ébène cèdent sous la pression. Les pirates s'engouffrent à l'intérieur en poussant des cris de triomphe, se bousculant dans leur impatience pour être le premier en entrant. Je les suis, sans même en avoir conscience.

Un homme s'interpose, tenant deux épées courtes dans ses mains. Il hurle, ces lames s'abattent avec furie, mais la horde déferle sur lui sans même s'arrêter. Il tombe, percé de cent blessures, et son corps est piétiné par les pirates. Ceux-ci ne s'arrêtent même pas. Ils se dispersent dans les pièces, mettent à bas les meubles, fouillent les coffres et les commodes en quête de richesse, d'or, d'argent, de bijoux, de soieries et d'étoffe. Ils s'emparent de tout ce qui a de la valeur, détruisent le reste. Ils mettent le feu aux poutres du toit, et déjà une épaisse colonne de fumée commence à s'élever dans le ciel. Tout ceci m'indiffère. Je sens à présent une grande lassitude.

Je sors du manoir. Curieusement, je suis pris de nausées, j'ai envie de vomir. Soudain, un mouvement, une ombre parmi les ombres attire mon attention. La lame d'un poignard s'abat sur moi. J'esquive sans peine et agrippe le poignet qui le brandit. La peau de mon agresseur est douce et délicate, le bras est si fin que je pourrais le rompre d'un seul mouvement.

C'est une femme, noire et presque nue. Une courte tunique seulement couvre son corps, laissant nus ses longs membres graciles. Son visage est crispé par la haine. Des larmes brillent dans ses yeux. Elle se débat comme un chat sauvage. Pourtant, je la maîtrise sans peine.

Elle est si jeune ! Pourquoi ne s'est-elle pas enfuie avec les autres ? Pourquoi ces larmes dans ses yeux ? Et pourquoi cette vaine vengeance ?

Je la maintiens solidement, la plaque au sol sans douceur et je lui enserre les bras. Elle pleure. Je me sens troublé. J'ai envie de la laisser partir, mais en même temps, une vague de désir commence à monter en moi. Cela fait longtemps que je n'ai pas connu de femme.

Brusquement, une ombre s'interpose. Falwë se dresse devant moi, de toute sa hauteur.

- Cette femme est à moi ! exige-t-il, d'une voix pleine de concupiscence.

Il ne me regarde même pas, son regard est fixé sur la femme qui se recroqueville devant lui. Stupide créature ! A quoi s'attendait-elle en venant ici ? Je suis prêt à m'écarter pour céder la place au pirate. Pourquoi s'impatienter ? Mon tour viendra bien. Mais Falwë s'avance et me bouscule, et là quelque chose se brise en moi. Ma colère explose avec une intensité sans égale. Suis-je un chien ou un homme pour me laisser traiter de la sorte ? Je lâche la femme et dégaine mon glaive.

- Tu parles et commande, Falwë mais tu n'as pas encore le chef, Dagon m'en est témoin ! Moi, Erodias, fils de Parmélé, te défie sur le champ !

Falwë hausse les épaules. Il a un sourire de commisération.

- Tu es fatigué de vivre, gamin ?

Je lui crache au visage.

- Bats-toi chien !

Son visage s'illumine de fureur. En lui le désir cède place à la rage. D'un geste lent et calme, il dégaine son coutelas.

- Tu l'auras voulu, dit-il.

Je ne l'entends même plus. Mes oreilles bourdonnent de l'excitation du combat. Je me jette sur lui, glaive en avant. Il pare sans difficulté, mais semble surpris par la violence de l'assaut. Je repars en avant, sans marquer la moindre pause. Je hurle sans discontinuer, sans même m'en rendre compte, comme si un désespoir trop longtemps étouffé jaillissait enfin au grand jour. Nos lames se heurtent avec une brutalité sans égale, nous tournoyons comme de jeunes chiens fous, montrant les dents et grognant.

Les pirates font cercle autour de nous. Ils nous encouragent et ils rient.

Dans les yeux de mon adversaire, la confiance fait place à la crainte.

J'attaque de plus belle. Il n'y a plus de peur en moi, plus qu'une soif de sang inextinguible. Je perds conscience de moi-même. Je ne sais même plus pourquoi je me bats. La forme confuse de mon adversaire, noyé dans les ténèbres est comme l'ombre d'un démon sans visage. Je frappe, je frappe sans m'arrêter, le sang m'éclabousse et soudain je me rends compte que mon adversaire gît à mes pieds, baignant dans son sang. Je baisse les yeux sur lui. Son visage est figé dans les affres de l'agonie. Je sens une plénitude profonde m'envahir. J'ai vaincu Falwë. La femme est à moi. Sur le champ, je décide de la libérer. Elle ira rejoindre les siens.

Je n'ai plus de haine, je n'ai plus de souffrance. Envers le roi Lug lui-même, je n'ai plus de colère, rien que de la pitié.

Je souris. Je me sens bien. Au même instant, quelque chose s'abat dans mon dos. La lame pénètre entre mes omoplates et s'enfonce dans mes poumons. La douleur est comme un fouet de feu qui me tourmente, je m'effondre en gémissant et me tortille pour lui échapper. Les visages des pirates

sont penchés sur moi. Ils rient. Je ferme les yeux.

Une grande faiblesse me gagne. J'ai froid. Je me sens de plus en plus lourd, comme aspiré de plus en plus profondément au fond d'un abysse ténébreux. J'ai peur. Terriblement peur. Je voudrais pouvoir me raccrocher à quelque chose, mais il n'y a rien, rien qu'un vide glacé.

Les ténèbres se referment sur moi comme un étau.



L'illustrateur : ANTHONY BOURSIER

Jeune illustrateur de 26 ans, Anthony Boursier est passé, après avoir eu un bac L, par l'école d'Arts Appliqués Pivaut à Nantes pendant trois ans. Il se fascine pour les univers mythologiques et fantastiques. Il apprécie énormément la littérature de H.P. Lovecraft et la peinture de Brom entre autres.

Il travaille en majorité à la peinture acrylique mais touche parfois à l'huile.

Son secteur d'activité le plus important est l'illustration dans le domaine du jeu (jeu de cartes, jeu de rôles etc.), dont il est un grand fan.

SYLWAIN LASQUILLIARIAS

Science-Fiction

Le Recrutement



26 ans et le syndrome de l'écriture l'a pris dès qu'il a terminé ses études, vers 20 ans. Depuis, il ne l'a pas lâché et l'a conduit à écrire un texte de théâtre d'1h20, une quinzaine de nouvelles et même un roman, tous ces écrits relevant plus ou moins de la science-fiction.

Le plaisir d'écrire et d'être lu est son premier moteur d'écrivain. Il est un amateur et il le revendique. Mais une possibilité d'être édité ne se refusant pas, c'est avec un immense bonheur qu'il permet à Phénix Mag de donner vie à certaines de ses nouvelles.

Ses inspirations sont à rechercher dans les littératures de l'Imaginaire : Stephen King au lycée, puis Frank Herbert, Isaac Asimov et Arthur C. Clarke ont bercé sa vie d'adolescent. Depuis, il s'est ouvert à d'autres formes d'Imaginaire (J.K Rowling, Terry Pratchett) et à des auteurs plus classiques, notamment Alexandre Dumas, toujours à même de nourrir son univers intérieur.

Il prépare actuellement le concours de professeur des écoles à Périgueux (Dordogne).

Mon recrutement s'est déroulé à merveille.

J'ai fait le tour des tavernes de ce petit port perdu et la pêche a tout de suite commencé à être bonne. D'abord, j'ai traîné mes pieds au Sac à vin et j'ai vu ce géant assis tout seul au comptoir. Les mecs qui sont seuls, c'est exactement ce que je cherche. Ils n'ont pas de mal à quitter leur vie pour embrasser l'aventure et ils voyagent léger. Celui-ci, il m'a tout de suite plu. Un crâne chauve comme une tortue, des épaules démesurément larges et des bras de catcheur. Mais ce n'est pas une brute, ça se voit à ses mouvements. Ce n'est pas le genre de gars à siroter une grosse chope de bière mais à se taper des petits verres bien tassés. Et quelle descente ! Il me faisait presque de la peine à s'enfourner les godets comme ça. A croire qu'il voulait oublier quelque chose.

Ce gars, c'était un tueur. Quand quelqu'un a du sang sur les doigts, je le flaire à des kilomètres. Question d'habitude. Et ce type, il puait l'hémoglobine. Il n'y avait qu'à voir la façon dont il reposait ses verres, avec la douceur assurée d'une lame qui pénètre entre deux côtes. Un professionnel, peut-être un assassin. Au pied, il portait des chaussures légères à semelles de crêpe. Silencieux, précis, résigné. Ce gars buvait comme on achève quelqu'un. Ce soir-là il, allait sûrement monter la volée de marches juste sur sa gauche et s'éfondrer sur son lit, l'esprit tellement noyé qu'il aurait oublié les horreurs qu'il avait commises.

Mais ces types sont maudits, et ils le savent. Ils ne peuvent que replonger.

Je me suis dit que j'irai le voir le lendemain, en fin de matinée. Je ne savais pas encore comment j'allais le convaincre mais je sentais qu'il aimait l'argent. Et l'argent, ça me connaît.

Ma deuxième perle rare était le gérant de *chez Ernie*. Ernie, en personne! Lui, je me suis dit que ce serait plus dur de le faire bouger de son trou. Faudrait peut-être employer la manière forte, ou le chantage. Il devait bien avoir une petite femme et des gosses, le Ernie, et il ferait n'importe quoi pour éviter qu'on leur fasse du mal. Je pouvais utiliser mon tueur pour lui faire peur et le convaincre qu'il devait venir piloter mon rafiot.

Parce qu'Ernie, c'est un pilote. Il ne s'en cache pas, c'est même marqué sur sa devanture. *Établissement fondé par celui qui a découvert le site*. D'accord, ça ne veut pas dire qu'il soit pilote, mais il y a des détails qui ne trompent pas : ses doigts fins, son regard mobile, ses réflexes de chat. C'est qu'il en faut du sang froid pour piloter tout seul un Galopin, comme celui qui est en photo au dessus de l'entrée.

Ernie, ça doit être un aventurier qui s'est posé. A une époque, l'espace était truffé de gros bêtas qui sillonnaient le vide et qui cherchaient des trous paumés, comme ce coin d'astéroïde, pour toucher la prime de ravitaillement. Le but du jeu était de dénicher un maximum de sites exploitables pour y caser des stations services. Et oui ! L'espace est si grand et les réservoirs si petits que les pilotes sont bien contents de pouvoir trouver des points de ravitaillement un peu partout.

Ernie, il ne ressemblait pas à ces idiots. Ernie, il avait arpenté patiemment les petits astéroïdes à la recherche de sa perle rare et il n'avait jamais dévié d'un iota de sa voie. Un gars bien, Ernie, dommage que je doive le dévoyer.

Mon troisième larron était une larronne. Pas une beauté fatale, mais pas mal quand même. Très animale. Elle faisait le trottoir juste en dessous de la fenêtre de ma chambre d'hôtel. Pas de chance pour elle, elle ne convainquait pas vraiment les poivrots qui traînaient dans ce coin de l'espace. Sans doute pas assez aguicheuse, pas assez minaudeuse, pas assez pro. Et pour cause, ça n'est pas le genre de fille à se laisser monter dessus par n'importe qui. Hier, je l'ai vue mettre un mec de deux mètres au tapis avec une clef de bras. J'ai pas bien analysé le geste mais ça ressemblait à du Kung Fu, en tout cas un art de combat qui ne court pas les rues de nos jours. Faut croire que le gars voulait pas payer, ou même cherchait à lui extorquer des thunes.

Je me demande bien quelle est son histoire à celle-là. Peut-être abandonnée peu après la naissance et élevée par un original, qui lui aurait appris à se battre. A l'adolescence, elle part de chez elle, grimpe illégalement dans un cargo interstellaire et se fait choper par un garde alors qu'elle vole un peu de nourriture. Tout l'équipage lui passe dessus et ensuite la vend comme esclave. Elle passe de proprio en proprio, essaie de s'échapper plusieurs fois, fait un peu de taule et se retrouve pour une obscure raison coincée dans ce coin pourri.

Cette fille, je pouvais en faire n'importe quoi, si je trouvais le bon angle d'approche. Elle m'aurait mangé dans la main pour pouvoir quitter cette station. Et puis, une petite présence féminine, ça ne pouvait pas faire de mal à mon rafiot.

Mon rafiot, c'est un Star Cruiser, une antiquité. Je l'ai acheté à un ferrailleur qui avait l'intention de l'évacuer en pièces détachées. Bien sûr, j'en ai retiré un bon prix, mais j'ai dû le bricoler un peu pour le faire voler. Ensuite, je l'ai peint en rouge très foncé pour ne pas me faire repérer par les patrouilleurs. J'ai ajouté un booster, quelques armes supplémentaires et un rostre à l'avant – pour épingler les riches croiseurs à la coque fragile. Un Cruiser avec un éperon de cinq mètres sur le nez, ça fait forcément son petit effet. J'ai renoncé à peindre une tête de mort sur le flanc. Trop cliché.

Je l'ai appelé l'Amarante. En un mot.

Un Cruiser fait soixante mètres de long. Il y a deux postes de pilotage, un de mitrailleur et un de torpilleur. Dans tous les cas, on n'y met pas plus de six têtes, à moins d'être plusieurs par lit. A ce stade de mes recherches, je pouvais donc recruter deux gars de plus. Mais ce que je voulais surtout, c'était une deuxième donzelle, pour tenir compagnie à la première. Parce que si vous ne savez pas ce qui peut foutre en l'air une ambiance dans un vaisseau, je vais vous le dire : une femme. Quand il y en a deux, c'est déjà plus simple de partager.

J'étais à *L'Abreuvoir* lorsque je suis tombé sur la fille de mes rêves.

Une apparition. Elle est entrée dans le bar en poussant les deux battants de la porte, et le temps s'est arrêté. Le tumulte est devenu murmure, les verres se sont posés, les têtes ont convergé vers l'entrée. Même la lumière a changé. Elle a fait quelques pas. Ses talons claquaient sur le revêtement plastique. Elle a défroissé sa tunique, passé une main fine le long de son pantalon moulant et dégagé une mèche de ses cheveux blonds platine. Ses yeux brillants ont embrassé la salle et fait monter la température de plusieurs degrés.

J'étais dingue d'elle. Je nous voyais sillonner les étoiles main dans la main, semant la peur et la zizanie sur toutes les planètes que nous visitions. Nous étions des *Bonnie and Clyde* modernes, vivant de nos larcins, frappant au hasard, partant à la recherche des trésors les plus secrets de l'univers.

Il me la fallait.

Un attroupement s'est formé autour d'elle dès qu'elle s'est assise au bar. Tous les mâles en rut pensaient qu'il suffisait de lui payer un

coup à boire. Les imbéciles. J'ai attendu qu'elle accepte leurs verres et qu'elle les vire les uns après les autres et je me suis assis à côté d'elle. Silencieux, le gars invisible. Elle a sorti une cigarette, j'ai tendu du feu. Nos regards se sont croisés et ça a fait des étincelles.

Elle s'appelle Tiana. Elle vient directement du système Pandora pour faire le plein de sa bécane. Pas d'attache, pas de but, pas de morale. La fille idéale. On est allés faire un tour voir les trois lunes levées à l'orient et je lui ai raconté ma vie de pirate. Les abordages de vaisseaux trois fois plus gros que le nôtre, le partage équitable du butin – l'honneur du pirate – les périodes de vaches maigres suivies de l'exaltation de la richesse. Je lisais dans ses yeux un intérêt croissant. Elle voulait savoir si j'étais riche, en ce moment. Bien sûr que j'ai menti. Enfin, pas vraiment menti, j'ai exagéré. J'ai mentionné mes nombreuses caches remplies d'or massif disséminées dans l'univers connu et inconnu, la somme colossale que je portais toujours sur moi et les bijoux que je ne manquais pas d'offrir à toutes les belles femmes que je rencontrais. Si un dixième de tout cela était vrai, je serais le plus heureux des pirates, mais il faut bien savoir enjoliver les choses quand on est présence d'une dame.

Quelques heures plus tard, on était dans ma chambre d'hôtel.

Le lendemain matin, elle avait disparu. Ainsi que mon argent.

J'ai juré pendant cinq bonnes minutes et quand ma salive vint à manquer, j'ai couru à la recherche de la chienne qui m'avait roulé. Moi ! Peine perdue. Elle était sûrement déjà en train de dépouiller un autre imbécile dans un autre trou paumé.

Je suis sorti en rogne. J'ai boxé un clodo dans une ruelle déserte, j'ai descendu quelques verres à crédit et mon moral est remonté. Après tout, je n'avais perdu que de l'argent et je savais comment en trouver d'autre.

Je me suis installé à une table de jeu, l'air de rien, me faisant passer pour un débutant. Au début, j'ai parié ma chemise, puis j'ai amassé un peu de capital et j'ai pu m'adonner à mon sport favori : le plumage de pigeon. Je me régalaient tant et si bien que je ne pensais même plus à ma récente déconiture ou au membre d'équipage qui me manquait. Mais comme le hasard fait parfois bien les choses, c'est lui-même qui est venu me voir.

Mon voisin de gauche – moins bourré que les autres – a remarqué que je trichais. Il a commencé à parler haut et à postillonner des vérités désagréables ; j'ai gueulé plus haut que lui en glissant discrètement vers la sortie. Le gars a débarqué d'on ne sait où. Il a demandé ce qu'il se passait, qui était l'offensé, quel était le préjudice et tout un blabla étrange. Je l'ai embrouillé en même temps que l'autre – j'avais réussi à lui glisser des cartes à moi dans les vêtements pendant l'altercation – et je lui ai payé un coup avec son argent.

Il s'appelle Bob mais veut qu'on l'appelle M. Justice. C'est un taré qui se prend pour un super héros et qui défend la veuve et l'opprimé. Je me suis fait passer pour un autre membre de l'équipe des gentils et lui ai expliqué que j'étais une sorte de Robin des bois qui prenait aux riches pour donner aux pauvres – en fin de compte ce n'était pas si faux, mais les pauvres étaient ceux de mon équipage. Il a eu l'air enthousiaste et a demandé à en faire partie.

J'étais plusieurs mètres au-dessus du sol quand j'ai vu entrer trois silhouettes massives dans le troquet. Des silhouettes qui ne présageaient rien de bon. J'ai pris Bob par l'épaule et je l'ai entraîné dehors regarder la lune se coucher.

Bob est un gars bizarre. Il y a un an, il s'est pris un coup sur la tête et il a eu une révélation. Son destin était de répandre le bien autour de lui et de rejoindre une équipe de super héros. Je lui ai avoué que je n'avais pas de pouvoir, si ce n'est celui de savoir ce que les gens voulaient.

- Ouaww ! Tu lis dans la tête des gens !!

J'ai opiné. Je n'aime pas non plus décevoir les gens.

Près d'une heure après, on est tous les deux allés se coucher. Séparément. En rentant, je suis passé dire un mot à ma petite prostituée, juste pour savoir son prénom. Suzanna. Un nom qui a vécu, c'est clair. Mais joli. Je lui ai dit que je pouvais sans doute faire quelque chose pour elle et que je repasserais la voir. Pour attiser sa curiosité.

Le lendemain, je suis retourné voir M. Justice. Je lui montrai la fille et je lui ai expliqué qu'elle avait des pouvoirs secrets et qu'il fallait la délivrer de son tortionnaire pour l'avoir à nos côtés. En l'occurrence, son tortionnaire, c'était un gros mac pas facile à approcher. Gros dans tous les sens du terme. Mais Bob – chance du débutant – a réussi à savoir où était sa planque : juste au-dessus du Repaire Gourmand. Quand on a rencontré le mac, Bob a essayé de lui sauter dessus. Impulsif, le Bob. Il s'est retrouvé par terre avec l'arcade qui saignait. Le gros a même pas bougé, il avait un champ de force autour de lui. Je lui ai demandé combien il demandait pour avoir la fille. Il trouvait qu'elle rapportait rien alors il me la cédait pour une bouchée de pain. C'était toujours plus que ce que j'avais sur moi. Saleté de Tiana ! Et Bob était fauché comme les blés.

De dépit, je suis allé rendre visite à mon tueur. Pendant ce temps, Bob est parti voir s'il pouvait mettre son sens de la justice au service d'un peu de monnaie. Si j'avais choisi un clown, il ne m'aurait pas fait plus rire.

Mon sac à vin était écroulé sur le comptoir. C'était le tout début de l'après midi. J'ai tapé la causette au barman qui m'a appris que le bonhomme passait son temps ici. Des fois, il ne remontait même pas dans sa chambre et passait la nuit la tête sur le comptoir. On faisait le ménage autour de lui. Quand il émergeait, il demandait à boire et se fracassait de nouveau la caboche sur le zinc. J'ai commencé à me demander si mon équipe idéale n'était pas en fait un ramassis de losers. Heureusement qu'il me restait Ernie. Ce brave Ernie, ce pionnier de la conquête spatiale.

Quand je suis retourné *Chez Ernie*, quelques minutes plus tard, j'ai cru que j'allais avaler ma pipe. Oui, je fume la pipe, comme tout pirate qui se respecte, mais je n'ai pas de perroquet sur l'épaule. Ernie portait une prothèse à la jambe ! J'ai posé des questions un peu partout avant d'apprendre que la célébrité locale avait eu le membre broyé suite au crash de son appareil sur ce cailloux. C'était pour ça qu'il avait monté ce petit commerce, parce qu'il ne pouvait plus piloter. En plus, il n'avait ni femme ni enfant. Soit disant qu'il aurait eu les jumelles arrachées durant l'accident. Pauvre vieux.

Je suis sorti du bar, les mains dans les poches et le moral dans le caniveau, lorsque je suis tombé nez à nez avec mes trois lurons. Cette fois-ci, pas moyen de les éviter.

- Eh les gars, j'ai crié. Quoi de neuf ?

Ils sont restés stupéfaits une fraction de seconde et se sont rués vers moi. J'en ai entendu un qui a parlé de m'émasculer pendant que les autres énuméraient des noms d'oiseaux. Quels revanchards quand même.

Je ne suis pas un grand sprinteur mais j'ai quand même mis la gomme. Il paraît que quand on a le feu aux fesses, on améliore gran-

dement sa vitesse de pointe. C'est ce qui m'a traversé l'esprit quand, en me retournant, je ne les ai plus vus à mes trousses. Le problème est qu'ils étaient rendus devant moi. Je leur ai foncé dessus sans presque les voir, comme dans un gag. Ils ont commencé à me donner quelques coups de tatane, histoire d'abaisser mon centre de gravité, et m'ont craché dessus.

C'est alors que j'ai entendu un grand bruit, comme un reclatement de moteur grippé. C'était en fait un cri qui faisait « Miiiiister Justiiiiice !! ». *Sauvé*, j'ai pensé. Le taré venait me tirer d'affaire. J'ai entendu des bruits de lutte, des grognements et des râles de douleur. Je n'osais pas regarder la scène de bataille – je suis un grand timide – et j'ai préféré quitter le ring à quatre pattes. Alors que j'étais presque tiré d'affaires – je comptais envisager l'idée de me lever – j'ai senti une main me tirer le col. Ce n'était pas Bob, mais un géant au sourire glacé qui tenait un gourdin à la main.

Aie.

Quand je disais que le recrutement s'était déroulé à merveille. Le tueur ivrogne ne risquait pas de bouger du comptoir du *Sac à vin*. Ma prostituée belliqueuse n'attendait que moi pour changer de vie. J'avais fait mon deuil d'Ernie mais je pouvais toujours débaucher un pilote au parking en récupérant l'Amarante. Quant à mon bras droit zélé, Bob, il était attaché au même poteau que moi. Les choses allaient pour le mieux.

Tout ce qu'il me restait à faire, maintenant, c'était quitter ce coin vite fait.

J'avais toujours mal à la tête à l'endroit où ce gremlin de Freeze m'avait cogné. Il savait que j'avais l'occiput fragile, pourtant. Ensuite, il avait dû me porter sur son épaule pendant que Baggy et Pastis emmenaient Bob.

J'aurais dû me méfier quand je les ai recrutés, ces trois là. Ils avaient l'air trop doués pour le boulot, trop faits pour être pirates. Le mieux est l'ennemi du bien. Je les avais trouvés dans un bordel de New Tiruana, dans le système Bacchus. Ils cherchaient une fille pour passer la nuit tous les trois. Déjà, ils avaient l'air grossiers, arrogants, bornés et sales. J'adorais ça. Ça faisait une semaine que je cherchais un bon équipage pour peupler l'Amarante et ils me sont apparus comme une aubaine.

Ils se sont facilement acclimatés à la vie à bord, même s'ils n'avaient pas prévu d'entrer dans la piraterie. Ils prenaient pas mal d'initiatives et visiblement leur pied. Chaque jour, notre quatuor devenait plus efficace que la veille. Tenez, vous n'avez jamais entendu parler de *l'Escadron Noir* ? C'était nous, à la belle époque. On était vraiment très proches, on faisait tout ensemble. Franchement, ça faisait longtemps que j'avais pas eu une équipe comme ça, bien mieux que la précédente, avec le noir, le rouquin et celui qui parlait latin...

Là, je mégare. Ça m'arrive souvent. Et s'il y a autre quelque chose que vous devez savoir sur moi, c'est que je suis joueur. Devant un tapis de jeu avec cinq cartes à la main, je suis dans mon élément. J'adore voir mes adversaires se trahir par des tics nerveux, lancer des regards furtifs vers leur mise ou changer fébrilement l'ordre de leurs cartes. J'ai un don pour différencier ceux qui bluffent et ceux qui ont du jeu. Je ne me trompe jamais.

Par contre, je n'aime pas ceux qui utilisent des masques à hologrammes indécélables pour ne pas qu'on voie leur vrai visage. Et ce que je ne savais pas c'est que c'était légal dans ce trou à rat. Quoi qu'il en soit, j'étais persuadé de gagner sur ce coup là. Remonté à bloc ! J'avais tout perdu, alors quand mon adversaire a proposé de parier nos équipages, j'ai souri. Quand il a montré son jeu, j'ai dé-souri. Et je me suis enfui en courant. Comme à chaque fois que je m'enfuis, j'ai été rattrapé par des sbires patibulaires. Ils m'ont gentiment demandé de pointer du doigt les membres de mon équipage et m'ont laissé m'enfuir.

Je venais de perdre mon équipage. Mon objectif sur ce cailloux était désormais d'en trouver un nouveau et de ne pas croiser l'ancien. Jusque là, ça marchait bien.

Mister Justice a gigoté à côté de moi.

- Qu'esse tu fais ? j'ai demandé.

- Je frotte nos liens contre le poteau pour pouvoir partir d'ici.

- T'as vraiment pas de pouvoir, alors ?

- Non.

- Merde.

Une porte s'est ouverte à ce moment. Ce sont mes trois anciens copains qui entraînent. Je vous passe le détail des palabres. Ils étaient furieux contre moi, leur nouveau patron leur faisait récurer des gogues infâmes et ils n'étaient même pas payés. Ils préféraient quand ils écumaient l'espace sur l'Amarante mais, maintenant, ils auraient préféré rouler une pelle à un lépreux plutôt que d'avoir à souffrir la compagnie d'une *enflure* comme moi – en fait, ils n'avaient pas employé le mot *enflure*. Quoi qu'il en soit, comme j'étais un malin et que j'en avais toujours un peu de côté, ils voulaient bien passer l'éponge contre tout mon argent. Je m'apprêtais à leur avouer que je n'avais même plus de quoi boire un dé à coudre quand une idée m'est venue. Une idée de génie !

Quelques minutes plus tard, on était libérés tous les deux et j'entendais Pastis – Pastis c'est le cerveau de la bande – qui récapitulait :

- Donc, t'as confié tes sous à un mec qui crèche au *Sac à vin*, con. Mais comme il est Turkmène, con, t'as besoin d'aller chercher une interprète avant.

- Ouais.

- Et tu veux qu'on parte tous la main dans la main pour récupérer tes sous, con.

- Ouais.

- Et t'es sûr de ne pas nous prendre pour des cons cette fois-ci, con ?

- Sûr. Vous avez ma parole.

- Attends, a lancé Baggy. Ce type n'a aucune parole. Vaudrait mieux qu'on garde son pote en otage ici.

Bob était juste à côté de moi. Il avait l'air complètement largué. Je lui ai glissé à l'oreille :

- Bob, tu sais piloter un Star Cruiser ?

- Non.

- Tu sais te battre mieux que tout à l'heure ?

- Non.

- T'as déjà utilisé une arme ?



- Non.

Je me suis tourné vers Pastis.

- Ça marche pour moi. Gardez-le.

Ça faisait un quart d'heure que Freeze et Pastis m'escortaient et que Baggy surveillait Bob. On arrivait dans la rue où travaillait la petite Suzana et je croisais les doigts pour qu'elle ne soit pas en plein boulot. Comme elle n'était pas à son poste habituel, on a cherché dans les rues adjacentes et on l'a trouvée assise sous un porche à fumer un cône.

Je commençais à presser le pas quand Pastis m'a retenu par le bras.

- Attend, c'est quoi c'te greluce, con ? On dirait une catin.

- Ouais. Mais tu sais, être interprète turkmène, ça gagne pas beaucoup, alors elle arrondit ses fins de mois comme elle peut.

- T'es sûr que c'est pas un plan foireux, con ?

- Non attends, tu vas voir.

Je me suis éclairci la voix et j'ai lancé :

- Goulah !

La fille s'est tournée vers moi, les yeux explosés. Elle avait l'air complètement perchée.

- Goulah dö, Suzana. Gres to vuit ??

Je multipliais les clins d'oeil et les gestes des mains. J'espérais qu'elle n'était pas trop défoncée pour comprendre. Suffisait qu'elle réponde *goulah* et le tour était joué.

- Attends, m'a dit Freeze. Tu parles turkmène, toi ?

- Juste quelques mots. C'est elle qui m'a appris à dire *bonjour, comment vas-tu*. Là, c'est qu'elle a...la grippe. Tu vois, les rues froides, les...

- Putain con, si tu te fous encore de nous..., a grogné Pastis en commençant à me serrer le bras.

Tout d'un coup, la fille a bougé. Elle s'est mise sur ses pieds, lentement, presque au ralenti, a tiré sur sa clope, m'a fixé bizarrement et a dit d'un air amorphe :

- J'te connais toi... T'es le mec qui a essayé de me violer !

Ses yeux brumeux se sont écarquillés. J'avais l'impression de voir des nuages noirs s'accumuler au fond de ses orbites, comme avant une tempête tropicale.

- Non, non, je me suis empressé. Rappelle-toi. Moi, je suis le type qui a essayé de te tirer d'ici. Les gars qui ont voulu te violer, c'est eux.

Je me suis écarté et j'ai laissé la place à Freeze et à Pastis. La tempête s'est abattue sur eux avant qu'ils n'aient eu le temps de placer un mot. En moins de deux minutes, ils ressemblaient à des noeuds coulants. Je n'ai pas réussi à identifier toutes les techniques qu'elle a employées, mais ça vaut mieux comme ça. Il faut garder une part de mystère.

Quand elle en a eu terminé avec les deux malheureux, elle a levé la tête vers moi. Je me suis dit que c'était mon tour et j'ai serré les dents mais elle s'est contentée de me sourire avec, aurait-on dit, de la reconnaissance. Cela faisait vraiment longtemps qu'on ne m'avait pas été reconnaissant de quoi que ce soit. Curieuse sensation. Puis elle a regardé de nouveau les deux loques étendues sur le sol et son visage s'est assombri.

- Merde, j'ai fait une connerie.

- J'ai une solution. Cassons-nous d'ici.

Je lui ai pris la main et je l'ai emmenée au pas de course à la planque où est était retenu Bob. C'était pas qu'il soit d'une quelconque utilité, mais j'étais au moins sûr d'avoir quel qu'un de loyal à mes côtés. Et puis j'avais envie de lire de la reconnaissance dans ses yeux.

La tigresse a étendu Baggy en deux coups de cuillère à pot. Si ça se trouve, il était KO avant même d'avoir réalisé qu'il se faisait attaquer.

- Ouaww ! T'avais raison, s'est écrié Bob quand je l'ai délivré. Elle a des super super pouvoirs, ta nana.

- Ouais, elle transforme les gens en objets fragiles.

Nous avons atteint le *Sac à vin* quelques minutes plus tard – une station service spatiale, c'est quand même petit. J'ai réussi à convaincre Suzana et M. Justice d'emmener le poivrot jusqu'au parking pendant que je cherchais un pilote pour l'Amarante. Suzana, pour m'adresser à elle, je devais lui parler comme à un enfant, très lentement. J'espérais que quand elle redescendrait sur terre, on serait déjà dans l'Amarante. Comme ça, s'il lui prenait l'envie saugrenue de ne pas avoir envie de me suivre, ce serait trop tard. Bob, je lui parlais aussi comme à un enfant, mais différemment. Par exemple, pour le convaincre de s'occuper du tueur, je lui ai dit :

- Il faut prendre ce gars dans notre équipe. Il nous sera utile dans notre combat contre les forces du mal.

- Ouaww ! Il a l'air fort. Il a quoi comme pouvoir ?

- Il...euh...Il casse tout quand il est énervé. Mais là, il reprend des forces.

Je suis parti en courant vers le parking, à la recherche du pigeon idéal. Je sais que ça fait pas sérieux, un pirate qui ne sait même pas piloter son appareil, mais on ne peut pas être parfait. Arrivé au parking, j'ai siffloté en traînant nonchalamment autour de l'Amarante. J'en ai profité pour vérifier que mon bébé avait le plein et que les niveaux étaient faits. Super, même le pare-brise.

Quelques mètres plus loin, il y avait un gringalet qui passait le polish sur sa carrosserie. Je me suis planté derrière lui et j'ai soufflé :

- Belle bête !

La suite est simple. Après m'être assuré qu'il savait conduire un Star Cruiser et qu'il n'était pas flic, j'ai sorti ma pétoire et je l'ai escorté vers l'Amarante. Il était bavard, il n'arrêtait pas de se plaindre :

- Vous ne l'emporterez pas au paradis...J'ai le bras long...C'est pas des manières...On va me chercher partout...Je ne suis pas comestible.

J'aurais bien aimé l'assommer tout de suite mais je préférerais qu'il reste en pleine forme pour nous emmener loin d'ici. Un peu plus tard, une forme a émergé de l'ombre. C'étaient Bob et Suzana qui tiraient le tueur poivrot, l'un par les bras et l'autre par les jambes.

- Va les aider, j'ai ordonné au pilote en lui tâtant les côtes de mon pistolet.

- Je ne suis pas un esclave...J'ai mal au dos...Qu'est-ce que je vais dire à ma femme ?
- Lui aussi, il a des pouvoirs ?
- Non, lui il est chiant.

J'ai ouvert une écoutille latérale de l'Amarante et tout le monde a grimpé dedans. Un quart d'heure plus tard, nous étions libres de toute gravité.

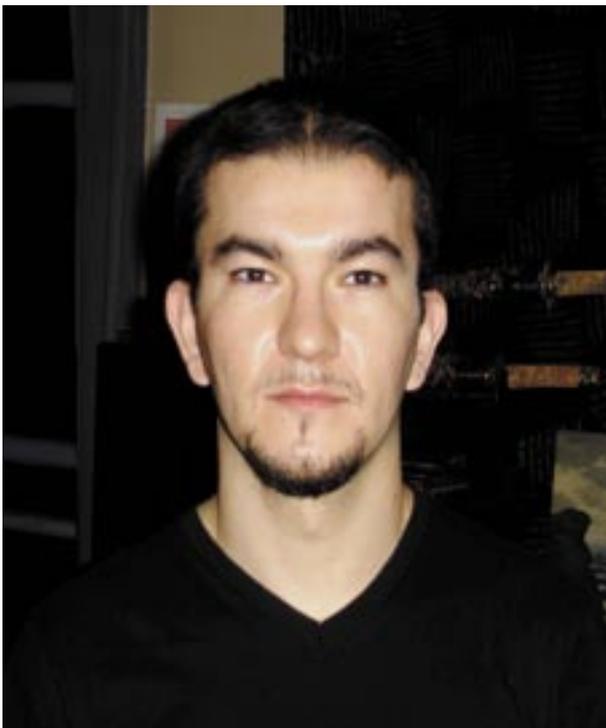
Tremblez planètes ! L'Escardon Noir est de retour pour écumer les sept systèmes solaires.

Une prison, c'est gris et c'est froid. En plus, la bouffe est dégeu et on ne peut pas dormir.

Mais j'ai déjà réussi à recruter quelques gars motivés pour sortir d'ici. Cette fois-ci, j'ai pris le temps de les connaître avant de les mettre dans la confiance. Pas question de faire les mêmes erreurs à chaque fois. Et puis, ici, je ne risque pas de tomber sur un flic en civil.

Franchement, comment j'aurais pu deviner que le tueur endormi était un poulet ?

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag : «Oculus» in n°3 et «La Maison des enfants perdus» in n°5.



L'illustrateur : FABIEN FERNANDEZ

Fabien Fernandez est né en 1976 juste après une longue canicule. Il s'est mis assez tôt à la réalisation d'images et d'illustrations en général. Afin de ne pas laisser refroidir un éventuel talent, il se lança dans des études artistiques. Il a continué à oeuvrer dans la communication visuelle via un diplôme pour pouvoir rester un peu dans ce monde réel (financièrement). Mais c'est vers l'Imaginaire qu'il se tourne pour illustrer et il a trouvé quelques petites portes pour être publié chez des éditeurs comme FFG ou autres grands noms du milieu du jeu. Aujourd'hui, il est en attente de publications un peu plus littéraires chez ACTUSF (couverture de l'anthologie « Fuite en ogre mineur») et deux illustrations pour l'anthologie sur le thème des loups aux éditions Cheminement (à paraître début 2007).

JEAN-LOUIS TRUDEL

Science-Fiction

Les Galions de la mer de sable



Né à Toronto, Jean-Louis Trudel est diplômé en physique, en astronomie, et en histoire et philosophie des sciences. Depuis 1994, il a signé sous son propre nom 27 ouvrages, dont deux romans de science-fiction, un recueil de nouvelles fantastiques et vingt-quatre livres pour jeunes. Ses nouvelles en français sont parues dans «Imagine...» et «Solaris», ou dans d'autres revues et collectifs, au Canada comme en Europe. Ses nouvelles en anglais sont parues dans des anthologies canadiennes et étasuniennes, ainsi que dans des revues comme «On Spec» et «Prairie Fire». Quand il a le temps, il s'adonne aussi à la traduction et à la critique littéraire.

Nous avons attaché nos vaisseaux au pied d'une falaise du Hoggar et nous attendions la venue de la tempête. Assis ou debout sur une longue dune à moitié minéralisée, nous ne guettions pas l'arrivée d'une personne, mais de la fortune. Quand un souffle de vent se levait, j'étais le premier à examiner le ciel, mais jamais le seul.

Onze regards ne valaient pas mieux qu'un, pourtant. Qu'est-ce que nous connaissions aux nuages, nous, à part Arthur ? Le ciel ne retenait pas longtemps l'attention de tous.

— Fils de chamelle ! Tes mains, tu te les mets où je pense. Moi, je n'en veux pas !

— Ce n'était qu'un signe d'affection, voyons.

— Fais pas le chahid, chien de ma chienne !

J'avais reconnu leurs voix avant de me retourner. Ils avaient tout juste vingt ans, ces deux-là. Mehdi se moquait bien des insultes de Linda, même si elle avait la langue foutument bien pendue. Parce qu'elle était trop bien foutue, sans doute. Il haussa les épaules, ce qui ne fit qu'attiser la colère de notre mécano préférée.

— Cesse un peu de penser à ce que tu as entre les jambes !

— Tu voudrais que je pense à ce qu'il y a entre les tiennes ?

D'un coup d'œil, je vérifiai que les deux se tenaient loin des Klachs, et que Roger surveillait notre arsenal, le cul stoïquement posé sur une caisse de lance-grenades. Fidèle au poste, heureusement, et sa prothèse vocale lui rendait la parole trop difficile pour lui donner envie de se mêler des querelles du couple.

Moi, je ne disais rien. Les disputes de Linda et Mehdi faisaient office de baromètre. Quand ils avaient les nerfs à fleur de peau, on savait que l'orage n'allait pas tarder à éclater. Le bruit d'une claque en plein visage confirma que les éléments n'allaient pas tarder à se déchaîner.

Les premières gouttes tombèrent, creusant des petits cratères dans le sable de la dune. Mehdi et Linda se turent. Les autres membres de l'équipe tournèrent la tête dans la direction des monts du Hoggar, mais ils étaient entièrement cachés par les nuages. La pluie qui venait d'atteindre notre bivouac tombait depuis des heures sur les hauteurs. Nous avions compté là-dessus.

Des filets d'eau serpentaient en travers du lit de l'oued à nos pieds, mais ce n'était qu'un début. Bientôt, il se transformerait en torrent. Une pluie d'enfer s'abattait sur toute la région, déversant le contenu de nuages gonflés d'eau par les chaleurs de l'effet de serre. Une pluie de mousson, en plein Sahara ! Le climat était détraqué, nous le savions mieux que personne, mais nous allions en profiter. Pour une fois.

— Tous aux bateaux !

Linda et Mehdi s'empressèrent d'obéir, pour se faire oublier. Roger répondit par une éruption électronique. Carlos me fit signe qu'il finissait une poignée de dattes qu'il grignotait depuis tout à l'heure.

— Oui, capitaine, dit Yazid sans sourire.

Les autres dévalaient déjà la pente de la dune. Il avait eu tort de faire le malin.

— Tiens, Yazid, dis-je, occupe-toi donc des méhara.

Une de nos bêtes venait de blatérer. La pluie s'introduisait-elle par une brèche de leur abri de fortune ? Pour un peu, j'aurais ordonné leur exécution. Nos vaisseaux du désert avaient joué leur rôle en coltinant leurs chargements jusqu'au cœur du Sahara. Ils n'étaient plus nécessaires. Il faut savoir brûler ses vaisseaux.

Mais les plus nerveux de l'équipe préféraient croire que nos dromadaires de course représentaient une solution de rechange si ça foirait. L'équipe comptait trop de nouveaux, comme Yazid, à ne pas brusquer sans raison. Tandis qu'il partait en direction de la falaise, je descendis rejoindre les autres.

Roger, Linda et Mehdi avaient donné l'exemple en se chargeant d'une partie de nos armes. Seul Arthur se penchait encore sur son petit attirail de météorologiste amateur pour confirmer les tendances de la pluviométrie.

Moi, je n'avais qu'à ouvrir les yeux. Une première nappe liquide venait de remplir le cours de l'oued, précédé d'une frange écumante et boueuse. Le niveau montait, mais il faudrait plus que ça pour larguer les amarres...

Notre petite flottille pirate comptait deux radeaux, aux boudins gonflables revêtus d'un treillis optiquement actif. Le matériau avait pris, quelques heures auparavant, une teinte ocre qui lui permettait de se confondre avec le sol desséché, mais la pluie changeait la donne. Le treillis s'assombrissait comme la terre détrempée.

Et il y avait le hors-bord télécommandé, mais son seul passager était un mannequin à l'allure vaguement humaine. Une courtépente de morceaux de pneus usés recouvrait le chargement d'explosifs.

Les dix membres de mon équipe allaient devoir tenir dans les deux radeaux, ainsi que l'armement. Mais le trajet ne serait pas long. L'autoroute n'était qu'à cinq kilomètres en aval.

— Inquiet, capitaine ? demanda Aïsha en s'approchant.

— Ah non, pas toi aussi !

— Ne me dites pas que vous n'y pensez pas, comme les autres ? Nous avons été des bandits des grands chemins, les inventeurs d'un nouveau genre de rezzou pour un nouveau Sahara... et maintenant nous nous lançons à l'eau. Si nous devenons des pirates, c'est logique, vous devenez notre capitaine.

— Les pirates, c'est du romanesque.

J'avais évité de répondre. Elle eut la délicatesse de ne pas le relever.

— Alors, le Maltais, nos chances ?

— Le plus délicat, c'est la mise à l'eau.

Un mensonge calculé. J'avais été capitaine, oui, d'une barque de pêche sur la Méditerranée, autour de Malte, du temps où il restait du poisson. Ce qui n'avait pas grand-chose à voir avec la navigation sur un torrent déchaîné en plein désert.

Mais s'ils me croyaient, au moins un peu, ils ne dépenseraient pas toute leur énergie à craindre pour leur peau avant même d'arriver au but.

— Et après ?

— Ils nous appelaient déjà des pirates, mais cette fois ce sera un abordage dans les règles.

— En plein désert ? Nous aurons l'avantage de la surprise.

— Ce serait heureux. C'est un gros morceau.

— Ne vous en faites pas, chef, dit-elle, montrant assez de finesse pour comprendre à la fois la vérité et la nécessité de mentir. On l'aura.

— Je ne peux rien te cacher, hein ?

— C'est l'âge.

Elle avait dû être belle comme une gazelle du désert quand elle était jeune, dans un village du Maroc englouti depuis par la montée des océans. Ses cheveux bouclés grisonnaient, maintenant, et les avaries communes à tous les réfugiés du réchauffement global avaient creusé des poches écailleuses sous ses yeux et des rides en travers de son front. Il lui restait l'assurance inaltérable des femmes qui ont su qu'elles étaient jolies.

Loued roulait des flots toujours plus pressés, qui couraient entre les rives encaissées en se bousculant. Il avait noyé la base du talus en pente douce qui était notre port, ou plutôt notre cale sèche.

Le chargement était terminé. Je fis le tour des figures en nage. Malgré l'averse, il faisait si chaud que la plupart des hommes étaient torse nu sous les treillis de camouflage. La pluie dégoulinait de nos casquettes, incitant les circuits de la toile optique à tenter de prendre la couleur de l'eau...

— Des questions ?

— Non, dit Aïsha.

Les autres haussèrent les épaules ; seul Yazid crut drôle de lancer :

— On peut changer d'idée ?

Je fis mine de n'avoir rien entendu.

— Allez, on embarque. N'oubliez pas votre dose.

La tempête nous cachait en partie au regard des satellites de surveillance. Notre équipement ferait le reste. Et s'il ne suffisait pas, ce serait la faute des fournisseurs de l'armée algérienne, à qui nous avions piqué le gros de notre arsenal au fil des mois.

Roger distribua les Kalachnikovs, puis déroula les prélaris de camouflage sur les hommes et les femmes couchés au fond des radeaux.

— On va se les geler, grogna Kawthar.

Elle avait pourtant la carrure d'un homme. Linda et Aïsha, plus fluettes, auraient eu le droit de se plaindre les premières. Cela ne m'empêchait pas de faire confiance à la vieille pour piloter le second radeau, une tâche compliquée par la vedette qu'il remorquerait. Carlos se chargerait du premier radeau.

— S'il continue à pleuvoir, grommela Mehdi, on n'aura pas besoin de tomber à l'eau pour se noyer.

— Pensez un peu aux nuits de Tombouctou !

Le mot fit rire les plus jeunes. Déjà l'effet des stimulants absorbés sur mon ordre ? J'en profitai pour déplier mon récepteur Galileo avant de m'installer. Un capitaine se devait de connaître sa position.

Une nouvelle crue descendait le cours de l'oued. Des vaguelettes léchèrent au passage les flancs de nos embarcations, puis, en un sursaut brutal, le courant s'empara de ma flottille. La descente commençait.

Couchés sous les prélaris de camouflage, mes compagnons ne dirent mot, couvant des pensées qui allaient sans doute des projets à réaliser avec les profits de notre coup de main aux craintes plus immédiates. De temps en temps, le fond d'un radeau raclait le lit de l'oued.

Les nouveaux à part, ces hommes et ces femmes avaient enduré plus d'une attente semblable. Cela faisait des années que nous hantions les ergs et les hammadas du Sahara. Nous nous étions rencontrés dans les campements de réfugiés des littoraux et nous avions vite décidé qu'il y avait mieux à faire que se morfondre dans un baraquement de l'UNHCR en attendant la prochaine livraison de la Croix Rouge ou des ONG. Les lisières du Sahara avaient reverdi et toute la région connaissait un renouveau économique anarchique qui multipliait les possibilités de coups juteux.

Les souvenirs affluaient et je les repoussais... Ce n'était pas le moment. Je surveillais plutôt le paysage, tout en gardant un œil sur le récepteur Galileo. La pluie estompait la plupart des points de repère. On ne distinguait vraiment que les flots fangeux de la crue, criblés par l'averse, et la silhouette de vagues promontoires rocheux. L'autre radeau n'était qu'une ombre surgissant du courant comme une improbable bête marine de la même teinte glauque que l'eau.

Dans mon dos, Mehdi se mit à murmurer des mots doux à sa belle:

— Quand j'aurai du flouze, je t'achèterai tout ce que tu veux, Linda. Tu n'auras qu'à me dire quoi et tu l'auras.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es pitoyable. Tu n'as même pas assez d'imagination pour avoir une idée de ce que je veux !

— Mais, Linda...

Je les fis taire.

— On arrive.

J'avais murmuré ces paroles dans le micro, sachant qu'elles seraient entendues de tous. Les contours de la cuvette de Negoussi avaient envahi une partie de l'écran du récepteur Galileo. L'icône qui correspondait à notre position traversa la courbe de niveau et le ballonnement de notre radeau cessa.

Nous flottions paisiblement au milieu d'un lac qui n'existait pas le matin même. Un lac pluvial, qui était loin d'être le seul de son espèce.

L'automne venu, quand les pluies revenaient, elles étaient si abondantes désormais qu'elles donnaient naissance à des lacs éphémères au cœur du Sahara. Quelques semaines durant, Adrar et Ain Salah dominaient des étendues marécageuses, qui se transformaient insensiblement en de véritables lacs aux profondeurs surprenantes. Il n'y avait pas eu de telles pluies au Sahara depuis la dernière ère glaciaire, mais il ne faisait pas plus frais, au contraire.

Le tracé rectilinéaire de la nouvelle autoroute se tenait loin des lacs principaux, mais la chaussée longeait la cuvette de Negoussi au débouché même de l'oued qui canalisait le trop-plein des eaux de la montagne. La crue remplissait en quelques heures la cuvette, inondant souvent la chaussée avant son écoulement dans un bassin en contrebas.

Arthur avait eu l'idée. Il m'en avait parlé un soir de beuverie à Tamanrasset. C'était fou, mais ce n'était pas si difficile de connaître l'horaire des grands camions de la Transsaharienne. Je m'étais chargé du reste.

— Là-bas, murmura soudain Yazid, un doigt sur la gâchette de son arme.

Malgré la pluie qui tombait toujours avec entêtement, notre but m'apparut tout de suite. Ses phares éclairaient la surface du plan d'eau et ses feux de position laissaient deviner les contours de notre galion.

Le camion immobilisé sur la route noyée était un monstre.

Pendant la saison des ouragans, il était de moins en moins recommandé de braver l'Atlantique. Les Européens avaient financé la construction d'une nouvelle route en dur entre le Golfe de Guinée et la Méditerranée. Elle accueillait une noria de camions emportant jusqu'en Algérie ou en Tunisie les conteneurs brésiliens déchargés dans les nouveaux ports surélevés d'Abidjan, Accra, Lagos ou Lomé.

Pour chaque navire rempli de conteneurs, il fallait des dizaines de camions pour les acheminer tous. Les camions de la nouvelle Transsaharienne étaient gros comme des immeubles couchés sur le côté. Et, depuis les premiers raids, ces proies alléchantes étaient bien défendues...

Avec les jumelles, je pouvais voir les nids des mitrailleurs juchés sur chacune des trois remorques. En général, il y avait aussi un chauffeur, un mécanicien et deux ou trois autres hommes armés dans la loco.

L'élément tracteur du camion était trop massif pour qu'on ne fasse pas le rapprochement avec une locomotive. Et la micro-turbine qui lui servait de moteur était héritée d'une ancienne technologie ferroviaire.

Le camion avait de l'eau jusqu'aux essieux. Il s'était sans doute arrêté pour éviter de quitter la route submergée et de dévaler le remblai recouvert par les flots.

— C'est bien lui ?

Mehdi braqua ses jumelles sur les immatriculations placardées au flanc de la cabine.

— Oui, confirma-t-il. Il y a un collant d'Abidjan. Sans doute une puce radio aussi, mais je n'ai rien pour la détecter.

— C'est bon, Kawthar ? dis-je dans le micro.

— Nous sommes prêts.

— Go !

Roger se chargea de piloter le hors-bord droit sur la loco, les yeux presque collés sur le petit écran de son téléphone. La vedette bondit soudain, le moteur poussé plein gaz, un sillage blanc et bouillonnant rayant l'étendue liquide.

Les camionneurs repèrent la vedette au radar, mais ils n'eurent pas vraiment le temps de réagir. Un des mitrailleurs libéra une giclée de balles, mais le pare-éclats absorba les projectiles comme s'ils étaient autant de gouttes de pluie.

Bien entendu, la carrosserie de la loco pouvait réagir beaucoup plus vite que les humains à bord. Le blindage à mémoire de forme s'ajusta pour concentrer un maximum de masse au point d'impact et pour distribuer les forces prévues.

Je ne perdis pas une seconde du spectacle. Le profil de la loco se modifia avec une rapidité magique, adoptant la forme approximative d'une gouttelette dont le bout arrondi était orienté dans la direction du hors-bord.

L'explosion du hors-bord, malgré l'intervalle de près d'un kilomètre et malgré la protection de verre fumé, m'éblouit un instant. Du coup, je ne vis pas Linda propulser une roquette sur un point soigneusement choisi de la loco.

L'impact de son missile ne produisit pas le même feu d'artifice que les explosifs primitifs du hors-bord, mais il eut un effet nettement plus tangible, car il explosa à l'intérieur du tracteur, après avoir transpercé le blindage.

Les phares du camion s'éteignirent.

— Ça y est, nous avons bousillé leur micro-turbine, dis-je sourdement.

Des exclamations de soulagement s'élevèrent autour de moi, un peu étouffées par le tintement dans mes oreilles.

— Mais comment ? demanda Yazid.

— Avec une grenade anti-char, grogna Roger, laconique.

— Tu n'écoutes pas tout à l'heure ? s'étonna Mehdi, l'intonation acide.

L'esprit ailleurs, je répétais machinalement mon explication pour calmer l'ambiance.

— On n'a rien pour rien, Yazid. Pour renforcer un point de la carrosserie, il faut nécessairement créer un point faible ailleurs. Regarde, devant, la loco n'a rien. Le profilage modifié de la carrosserie a dissipé la force de l'explosion et la structure a absorbé le reste. Mais le blindage autour de la micro-turbine avait été réduit au minimum et Linda en a profité parce qu'elle savait où viser...

— J'ai travaillé dans un garage d'Oran, ajouta la jeune femme, un sourire mauvais à la bouche. On en voyait beaucoup de ce modèle.

Je pris trois longues inspirations, sans me presser, les yeux fixés sur le camion. L'éclairage d'urgence alimenté par les accus venait de s'allumer. Les lueurs rougeâtres qui baignaient la cabine de la loco et les nids des mitrailleurs rappelaient l'éclat rougeoyant de cigarettes allumées... mais c'était la confirmation que je désirais. La micro-turbine était bel et bien fichue.

— À l'abordage !

Carlos lança le radeau dans la direction du camion. De l'autre côté, Kawthar en fit autant.

Le camouflage tromperait peut-être les mercenaires — s'ils n'avaient pas de visières réglées pour voir dans l'infrarouge.

Le matelassage d'aramides sous le préart nous protégea des premières salves. Mais chaque balle déchirait le revêtement optique et faisait l'effet d'un coup de poing en plein dos pour ceux qui étaient allongés dessous.

Nous tirions, nous aussi. À la kalachnikov, mais surtout pour faire peur. Des impacts blanchissaient le pare-brise de la loco et le sillage des balles troublait un fugitif instant la chute des gouttes. Les gilets pare-balles des mitrailleurs les protégeaient, mais nous comptions vraiment sur les lance-grenades de Roger et de Linda pour faire le boulot.

On ne s'entendait plus. J'avais fermé mon micro et je gueulais comme les autres.

Je n'entendis pas exactement le raclement du fond du radeau sur la chaussée, mais je le sentis. L'embarcation s'immobilisa, à cinquante mètres à peine du camion.

— Carlos, Yazid, allez-y ! hurlai-je.

Carlos avait déjà éteint le moteur de peur de casser les pales de l'hélice sur le béton de la chaussée.

— Et ne restez pas dans la ligne de tir !

Le rappel n'était pas inutile. Moi-même, je les perdis de vue au bout de quelques pas. Les toiles de camouflage les rendaient pratiquement invisibles à cette distance. Il aurait été trop bête de les mitrailler par erreur.

J'avais donné le signal d'une salve nourrie pour couvrir leur sortie. Le radeau, soulagé de leur poids, dériva un peu tandis que nous échangeons des tirs avec les mercenaires blottis derrière les ailes des roues avant de la loco. Un des hommes tomba dans l'eau quand une balle de Carlos trouva la faille de l'armure.

— Rendez-vous ! criai-je à tout hasard.

J'avais bien choisi mon moment. L'instant d'après, une grenade de Roger ou Linda explosa dans le nid le plus proche. Les deux tireurs encaissèrent et périrent malgré les gilets pare-balles, les visages ouverts jusqu'à l'os, les organes éclatés de l'intérieur par l'onde de choc.

En général, il suffisait de nettoyer un nid de mitrailleurs pour convaincre tout le monde de se rendre. C'était pratiquement une obligation syndicale ; les mercenaires de la compagnie ne pouvaient pas se rendre avant d'avoir subi des pertes.

S'ils avaient eu le choix, ils auraient peut-être baissé les bras plus vite. Nous n'étions pas des djihadistes, nous laisserions leur vie aux hommes en question, après les avoir désarmés. Un peu de marche en plein désert n'a jamais tué personne... enfin, quand il y a des hélicos déjà en route parce que la base la plus proche a reçu un appel à l'aide...

Il y eut comme un flottement. Le crépitement des détonations ralentit, puis s'arrêta tout à fait. Les défenseurs du camion jetèrent leurs armes à l'eau ou se levèrent hors des nids, les bras dressés.

Encore assourdi par le vacarme du combat, je donnai mes ordres par signes aux anciens. Carlos et Roger entreprirent de fouiller et de désarmer les hommes de la loco, tandis que Yazid et Mehdi les tenaient en joue. Sans entendre vraiment ce que je criais, j'ordonnai aux hommes des autres nids de descendre des camions.

Kawthar et les siens s'occupèrent de ceux qui défendaient les remorques à l'arrière. Ils nous rejoignirent quelques instants plus tard, Kawthar elle-même surveillant les prisonniers. Aïsha s'était chargée des armes capturées.

— Vous voyez, capitaine, me lança celle-ci, on l'a eu !

— Enfin, il nous reste à le trouver, notre trésor de la sierra, dis-je, les dents serrées, en examinant notre prise.

Exception faite des grands arceaux surmontés des nids de mitrailleurs, les remorques n'étaient guère plus que des plates-formes équipées de pneus. On y amarrait les conteneurs le temps du voyage.

La première remorque était un peu plus enfoncée dans l'eau que les autres et je n'eus pas besoin de décoder les émissions de sa puce radio pour savoir que c'était la bonne. Je la montrai à Arthur et Linda:

— L'or du Chili est là-dedans. À vous l'honneur !

Arthur enleva un instant sa casquette détrempée pour dévorer le conteneur du regard.

— On aura du flouze plein les poches !

Linda ne dit mot, mesurant du regard le dispositif de fermeture et fouillant dans sa sacoche pour en tirer le matériel requis pour l'effraction.

Aïsha se rapprocha:

— Content, capitaine ? À nous les nuits de Tombouctou — et tout ce qui peut s'acheter dans cette partie du monde.

— Content, oui, mais il n'y a pas que le flouze.

Aïsha me regarda comme si j'étais fou.

— Non ? On ne va quand même pas trimballer des caisses de pâtes et de haricots. Il y a autre chose de précieux à bord ?

— Laisse tomber. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Comment lui dire que le simple succès de l'opération était pour moi une forme de bonheur dans un monde où je n'avais pas eu ma part ? Chaque fois, quand les mercenaires se rendaient, quand les scellés étaient rompus avec du ruban nanodopé aux explosifs, quand les caisses étaient sorties au risque d'un tour de dos, j'avais l'impression d'avoir accompli quelque chose de bien. D'avoir fait plier les circonstances qui avaient si souvent ballotté ma vie. Cela comptait presque plus que l'or de la sierra.

Les explosifs de Linda s'embrasèrent en produisant une pétarade de claquements secs. Les scellés sautèrent au milieu des cris de joie de mes compagnons.

— Chef ! hurla Linda.

J'entendis distinctement son cri de mort. Je vis les balles hacher son corps. Je la vis tomber de la remorque.

Derrière elle, Arthur avait eu le temps de pointer la kalachnikov qu'il avait gardée en bandoulière, mais il n'eut pas le temps de tirer avant d'être



frappé à son tour, les balles taillant le treillis de camouflage. Nous n'avions pas de gilets pare-balles, mais ils n'auraient peut-être pas arrêté des projectiles tirés presque à bout portant. Son corps glissa entre les deux remorques.

Putain ! Des hommes s'étaient cachés dans le conteneur !

Vouloir être partout soudain. Courir vers les corps déchiquetés. Lâcher salve sur salve debout en hurlant des obscénités. N'avoir jamais quitté cette pente rocailleuse léchée par l'oued en crue...

Nous étions complètement exposés, debout dans l'eau jusqu'à la taille, nos armes à l'épaule ou pointées ailleurs. Et ce n'étaient pas de simples mercenaires, mais des soldats protégés des pieds à la tête, aux armes de gros calibre que l'on pouvait voir chercher leurs cibles, se tordant dans leurs mains comme des créatures vivantes.

Les premières salves fauchèrent mes compagnons et nos prisonniers sans distinction. Carlos et Roger tombèrent, disparaissant dans l'eau. Mehdi se précipita vers le camion, hurlant des insultes inintelligibles, pressant la détente de son arme sans se rendre compte qu'il avait vidé le chargeur. Un tir l'abattit.

Mais les viseurs laser des armes intelligentes étaient gênés par la pluie. Profitant de sa position excentrée, Kawthar abattit un soldat au moment où il émergeait de l'espace entre les remorques. Pour cela sans doute, les suivants concentrèrent leur feu sur le groupe du second radeau.

Yazid n'avait pas bougé, sans doute sous le choc.

J'avais échappé aux premiers tirs. L'avantage d'être plus petit que les autres, sans doute, et d'avoir de l'eau jusqu'aux coudes. Je m'accroupis à côté du premier radeau, essayant d'interposer sa protection dérisoire entre eux et moi. Je me mis à tirer, sans grand espoir. Ils étaient blindés ! Gilet avec doublure d'aramides et plaques de céramique, casque pour la tête, jambières...

Kawthar et les siens n'avaient pas essayé de se mettre à couvert. Ils avaient commis l'erreur de tenter de prendre les nouveaux venus de front.

Les quelques balles qu'ils eurent le temps de tirer n'infligèrent qu'une blessure mineure ou deux. Eux-mêmes se firent cueillir en moins de dix secondes, s'effondrant les tripes à l'air ou le front défoncé. Je continuais à tirer et je vis des tirs surgir d'un point sur ma gauche. Aïsha ? Si deux ou trois soldats titubèrent en accusant l'impact d'une balle plus douloureuse que les autres, nous ne fîmes aucune victime.

Ils commençaient à se retourner vers nous lorsque la première grenade explosa parmi eux. Même alors, cela n'aurait peut-être pas suffi. Ils étaient une bonne douzaine et ils avaient sauté dans l'eau près du camion, en se dispersant pour ne pas offrir une cible unique. La première grenade en coucha deux, mais l'un d'eux se releva.

Pas pour longtemps. Une nouvelle crue descendit l'oued et la masse d'eau balaya l'amorce de la cuvette sous la forme d'une vague qui surprit les soldats. Ils rompirent de quelques pas, une réaction instinctive qui leur coûta cher quand ils perdirent pied. Ils ne s'étaient pas rendus compte que la chaussée submergée occupait le sommet d'un remblai caché par l'inondation...

Alourdis par leur barda, ils coulèrent à pic malgré leurs tentatives désespérées de se maintenir à flot. Deux ou trois plus vaillants que les autres entreprirent de remonter le talus du remblai sous l'eau, mais je les attendais pour les mitrailler à une distance qui ne pardonne pas.

Aïsha et Roger étaient également sortis de l'eau. Ils réglèrent le sort des derniers survivants à coups de grenades, exactement comme on pêchait autrefois le poisson à la dynamite. Nous n'étions pas d'humeur à faire de quartier.

— Liquidés, prononça Roger comme un verdict, ou un jeu de mots si horrible qu'il était en soi une ultime insulte.

— Quel gâchis, murmura Aïsha.

Des corps flottaient autour de nous. Leur immobilité avait quelque chose de particulièrement macabre. Il n'y avait dans la cuvette Negoussi aucun courant assez puissant pour les déplacer, même si des remous passagers les faisaient tourbillonner lentement.

Je les comptai rapidement. Carlos manquait à l'appel. Avait-il dérivé un peu plus loin que les autres ? Flottait-il tout juste hors de notre vue ?

— Chut ! fis-je.

Au bout d'un moment, Aïsha secoua la tête.

— Je n'entends rien.

Moi non plus. Pas un appel à l'aide, pas un gémissement...

— Des jeunes, dit Roger en guise d'épithète.

J'avais fini par comprendre que Roger avait eu la présence d'esprit de se laisser tomber dans l'eau alors qu'il n'avait pas été touché par la première salve. Il avait nagé sous l'eau de manière à échapper à la vue des soldats, dont l'attention s'était tournée ailleurs pendant ces quelques secondes.

Quant à Aïsha, elle avait enlacé le corps du chauffeur tué par une des premières balles pour se cacher derrière lui. Son treillis était rougi par le sang de l'homme et les circuits de camouflage réagissaient en teintant cycliquement de rouge tout le vêtement, qui prenait l'aspect d'un uniforme comme il ne s'en faisait plus avant de revenir à une couleur sombre qui se confondait avec la grisaille de l'averse.

— Ils nous attendaient, dis-je.

Mais pourquoi ? L'inspection rapide de l'uniforme d'un soldat mort ne m'apprit pas grand-chose. L'homme avait appartenu à une unité de la Légion Étrangère postée en Côte d'Ivoire avec de l'équipement obtenu des États-Unis. Donc, trois commanditaires possibles. Tous les trois avaient des raisons d'éliminer des emmerdeurs qui prélevaient une part sur le commerce transsaharien sans demander la permission à personne. Mais qui ?

— Et ils ont failli nous avoir, dit Aïsha. Je vote pour qu'on récupère l'or et qu'on fasse fissa.

— Moi aussi, émit Roger.

— Et lui ?

J'avais presque oublié notre quatrième rescapé.

Derrière nous, Yazid n'avait pas esquissé un geste depuis le début. Ce que je voyais de son visage exprimait une peur viscérale de remuer, comme si cela romprait le sortilège qui l'avait préservé des balles. Parfois, il suffisait de ne pas bouger d'un poil pour échapper à la mort dans une telle fusillade. Il avait quand même eu la baraka, tout comme moi. Si l'averse n'avait pas brouillé les viseurs laser des armes américaines...

Je lui fis signe de se rapprocher.

— On va avoir besoin de toi pour transporter les caisses.

— Si elles sont là, dit Aïsha.

— Et s'il n'y a pas d'autres embrouilles, ajouta Roger.

— Vous avez tous les deux raison. On va vérifier et, cette fois, on va y mettre les formes.

Je montai le premier sur la remorque, les autres se hissant derrière moi. Nous étions des loques ruisselantes, mais il nous restait quelques munitions spéciales. Je comptai jusqu'à trois en repliant mes doigts, puis chacun de nous jeta une grenade incapacitante à l'intérieur du conteneur.

Les déflagrations secouèrent le conteneur. S'il y avait quelqu'un, il avait dû les sentir... Mais il n'y avait personne.

Debout sur le seuil du conteneur, nous examinâmes son intérieur enfumé sans oser entrer. Non par crainte de pièges laissés par les soldats, mais parce qu'il était possible de distinguer une série de petites caisses rangées le long des parois. Et nous avions peur qu'elles fussent vides...

— On te couvre, Roger...

Le vieux bandit me jeta un regard dégoûté, puis alla se pencher sur une caisse. Il s'était accroupi en me tournant le dos de manière à interposer son corps entre nous et la caisse choisie, mais je le devinai en train d'ausculter la caisse de plusieurs façons avant d'essayer de l'ouvrir.

— Fais pas trop chier, hein ?

Il se releva enfin. Un rare sourire éclairait ses traits.

— Les lingots sont là.

C'était logique, à bien y penser. Il aurait été idiot de mobiliser une unité d'élite tout en remettant à une autre fois l'envoi du chargement à protéger.

— Eh bien, on reprend le fil du scénario après cette interruption malheureuse. On choisit le moins abîmé des deux radeaux et on équipe un maximum de caisses de flotteurs. Et on file dans la direction des lacs.

J'étais trop las pour manifester l'enthousiasme qu'il aurait fallu. En s'y mettant à deux, on parvint à déplacer les caisses. Aïsha était allée récupérer les radeaux, sortant les flotteurs gonflables de leur enveloppe. Yazid faisait le guet, mais ce ne fut pas lui qui nous alerta.

— *Chouf!* me cria Aïsha. Regarde !

— Des drones ! Des drones !

— C'était un piège ! hurla Yazid.

Je l'abattis. Pas pour avoir proféré une évidence, mais parce que c'était si bête que c'était clairement lui, le traître, celui qui nous avait vendus.

— Chef ?

— Ne me regarde donc pas comme si j'avais réponse à tout. Il y a des fois que...

Je me tus.

— Chef ! Que faisons-nous ?

Je lui fis signe de se taire. Elle et Roger se planquèrent sous le rebord de la remorque.

Je n'avais pas bougé. Je fixais le drone le plus proche avec une haine si chaude qu'elle aurait dû vaporiser les gouttes de pluie à la surface de ma peau.

Ils étaient des chevaliers de l'air semblables aux chevaliers du Moyen-Âge parce qu'ils jouissaient d'une supériorité inattaquable sur la simple piétaille. Le cheval, la cotte de mailles et l'épée pour l'un. Les ailes, le blindage à l'épreuve des balles, le lance-missiles pour l'autre. Si les deux drones apparus dans le ciel étaient armés, nous n'avions aucune chance.

Ils se rapprochèrent, virèrent sur l'aile, puis remontèrent. Je leur en voulais de transmettre en ce moment les photos de cet abattoir obscène à quelque commandant qui analyserait tout ça bien froidement, mais cela ne me fit pas oublier l'essentiel.

Ce n'étaient que des drones de reconnaissance.

— Il y a peut-être moyen si on éloigne les drones... Roger ?

Il hocha la tête et grimpa sur le toit de la remorque suivante, s'installant dans le nid déserté. Il se mit à tirer avec un enthousiasme qui tenait du défoulement. Les tympanes martyrisés, je m'expliquai par signes.

Il fallait faire vite. La cavalerie lourde allait rappliquer sous peu si le piège avait été bien tendu.

Quand Roger épuisa les munitions de la mitrailleuse, il redescendit à temps pour nous aider à donner au radeau une dernière poussée.

Rallumé, le moteur fit bouillonner l'eau en propulsant le radeau vers les bassins pluviaux au cœur du Sahara. Quatre caisses bardées de flotteurs étaient amarrées aux flancs, deux de chaque côté.

Des onze pirates qui avaient attendu la tempête à l'ombre des falaises du Hoggar, trois seulement s'enfonçaient dans la brume, lavés par la pluie fine qui annonçait la fin de l'orage, emportant le trésor avec eux. Les drones revenaient déjà pour se lancer à leur poursuite ; le camouflage actif ne suffisait pas à les dépister.

Nous avons regardé partir nos camarades en faisant la grimace. Ou plutôt nous avons regardé partir au loin le trésor que nous regrettions déjà.

Les caisses d'or portées par les bouées étaient pleines. Elles empêcheraient les drones armés de mitrailler le radeau, de peur de couler aussi les caisses. Et même si le commandant s'apercevait que les trois occupants du radeau étaient déjà morts, le dilemme resterait le même.

Quand les drones mordirent à l'appât, je sortis de ma cachette sous une aile de la loco en sifflant doucement pour alerter les autres. Je ne voyais plus le radeau chargé des corps d'Arthur, Mehdi et Kawthar. Il était temps de penser à nous.

Aïsha entreprit de gonfler nos derniers flotteurs. Le second radeau serait trop visible, mais nous gardions une chance en y allant à la nage. À quelques kilomètres à peine, nos méharas nous attendaient.

— J'ai gardé des lingots, annonça Roger en nous montrant trois barres estampillées. On partage ?

— Tu peux avoir le mien. Il me gênerait pour nager.

Aïsha aussi fit signe que non et Roger soupesa un lingot un moment. Il secoua la tête, puis les glissa de nouveau sous le corps de Linda.

Quand Aïsha me tendit un flotteur gonflé à bloc, elle demanda :

— Que diras-tu à leur famille, le Maltais ?

— Avaient-ils une famille ?

— Tu sais ce que je veux dire.

— Je dirai la vérité. Ils ont trouvé mieux.

Mieux que ces camps où nous rentrerons comme des chiens battus en rasant les murs, après avoir laissé passer le temps qu'il faudra pour raconter que nous avons les poches vides parce que nous avons claqué tout le flouze gagné dans cette affaire.

Nos ennemis n'ont pas besoin de drones. Ils n'ont même pas besoin de nous tuer. Ils n'ont qu'à nous enlever l'espoir, car les pirates vivent non pas d'or mais d'espoir.



L'illustratrice : MICHELE LAFRAMBOISE

Géographe, ingénieure et ex-savante folle, Michèle Laframboise a toujours été partagée entre le dessin et l'écriture. Dessinatrice et scénariste de six albums de BD, elle rêvait de raconter des histoires de SF pour les 10 à 110 ans... Lauréate du Prix Cécile-Gagnon 2001 pour un premier roman jeunesse *Les Nuages de Phoenix* (Médiaspaul, Jeunesse-Pop), elle a depuis publié le cycle des Voyages du Jules-Verne, introduisant l'univers fictif de l'Alliance gayenne. Elle sévit en Ontario (Canada) où elle travaille sur ses prochains romans.

Chiens de l'enfer



*Professeur d'anglais depuis une bonne quinzaine d'années.
Amateur de littérature anglo-saxonne.
Un roman écrit, accepté pour publication.
A écrit une cinquantaine de nouvelles.
En a proposé très peu à la lecture, mais le retour a souvent été positif.*

Nouvelles publiées:

*« Métamorphoses », publiée dans « Black Mamba 2 »
« Modifications », version retravaillée de la précédente, publiée par les étudiants
du Master des métiers de l'édition de la Sorbonne.
« Balade Sentimentale », publiée dans « Black Mamba 4 »
« Costard de Cafards » publiée dans « Notes de Merveilles 8 »
« Tâches Ménagères », parue sur le site « Traversées Oniriques »*

“Tous ces révoltés sont issus d’une même origine, tous participent du même caractère d’opposition et de révolte, tous sont des représentants de ce qu’il y a de meilleur dans l’orgueil humain, de ce besoin, trop rare chez ceux d’aujourd’hui, de combattre et de détruire la trivialité. Le dandysme est le dernier éclat d’héroïsme dans les décadences.”

Charles Baudelaire.

Comme d’habitude, les trois têtes étaient fichées sur de gros clous dont la partie plate avait été ébarbée puis taillée en pointe. Tout l’équipage se tenait sur le gaillard arrière du brigantin Halifax, commandé par le capitaine S.E. Lewis. Lui-même présidait aux réjouissances, qui se déroulaient tous les deux jours, ces derniers temps. Le sang qui s’était échappé des cous séparés de leurs chefs avait coulé le long d’ingénieuses glissières en cuivre à l’arrière du bâtiment, au-dessus des appartements du Capitaine, évitant par là-même de maculer de taches sombres ses fenêtres, ce qui aurait été fâcheux. Les requins commençaient à avoir l’habitude de ce rituel, et se rassemblaient en bandes avant chaque nouvelle exécution, comme si leur instinct les prévenait. Le sang les rendait fous furieux.

Lewis était assis nonchalamment sur un fauteuil Voltaire tapissé de velours rouge, sa longue pipe de terre à la main, jetant un regard débonnaire sur ses hommes. Les paris étaient maintenant terminés. Ceux qui avaient perdu une fraction de leur part de butin deux jours auparavant espéraient se refaire, tandis que les veinards de la fois précédente priaient pour que leur bonne étoile ne les abandonne pas. Le Capitaine leva le bras. La dentelle blanche au bout de sa manche se retourna, découvrant un fin poignet dépourvu de poils disgracieux. Tous les regards étaient posés alternativement sur les matelots qui venaient de saisir les têtes et les maintenaient à présent au-delà du plat-bord, n’attendant que le signal de Lewis pour les lâcher, et sur le bras du capitaine.

Quand enfin celui-ci s’abaissa, tous se précipitèrent aux côtés du second, qui avait en charge la délicate tâche de noter quelle tête serait la première avalée. Le brigantin avait mis en panne à quelques encablures d’un petit îlot aux eaux claires et au lagon tapissé de sable blanc. Pas une ride ne venait troubler la surface de l’océan. Les requins semblaient nager dans du cristal. Les trois têtes avaient été choisies en fonction de leurs caractéristiques : l’une était celle d’un chauve, l’autre portait de longs cheveux bouclés et sur la troisième, celle qui ne sortait pas de l’ordinaire, un grand foulard noir avait été noué.

Les cris d’allégresse de ceux qui avaient parié sur la tête à la tignasse fournirent retentirent, ainsi que les lamentations et les imprécations de ceux qui avaient mis leurs espoirs dans les deux autres. Les ducats d’or et autres pierreries changèrent de main, avant que le tout ne soit confié au second, qui alla les déposer, comme à chaque fois, dans le coffre de sa cabine, pour éviter que ceux qui avaient trop de chance ne soient taillés en pièces par leurs camarades plus malchanceux. Les trois corps des soldats espagnols furent balancés par-dessus bord sans plus de cérémonie par les matelots de service sur le pont, tout le monde se désintéressant de la manœuvre. Lewis se leva. Tout le monde sur le bâtiment savait que c’était l’heure de sa sieste. Les deux boys africains, celui qui l’éventait d’une large palme et le deuxième, qui tenait une ombrelle entre son maître et le soleil pour éviter que sa peau ne rougisse, se levèrent également. Le porteur d’ombrelle précéda Lewis, c’était le seul sur le bâtiment qui eut le droit de le faire, toujours pour protéger le fragile épiderme du Capitaine, tandis que l’autre le suivit en continuant à le rafraîchir.

L’équipage allait profiter de cette heure de répit pour souffler un peu, se permettre leurs commentaires grivois à propos de la dernière escale sur l’île de la Tortue, laquelle venait de recevoir un contingent de dames dont la vertu était inversement proportionnelle à leur avidité. Le Capitaine ne tolérait pas ce genre de conversation en sa présence. D’aucuns murmuraient qu’il préférerait la compagnie de ses deux négrillons à celle de la gent féminine, mais personne n’osait vraiment émettre de doutes sur sa virilité ni sur ses préférences.

La vérité était que les plus courageux d’entre ses hommes le craignaient tandis que les autres en avaient une peur bleue. Son second, qui était pourtant un formidable géant à la barbe rousse et aux bras aussi épais que le mât d’artimon, le regardait parfois à la dérobée, comme s’il s’était agi d’une curiosité, d’une de ces bizarreries naturelles qui appellent une longue contemplation sans jamais livrer le moindre secret. Il l’avait vu mener le dernier abordage, son sabre à la main, debout sur la rambarde bâbord et aurait juré que trois balles tirées du galion qu’ils s’apprêtaient à attaquer s’étaient fichées dans son torse. Et il n’était pas le seul à avoir vu la scène. Lewis n’avait pas bronché, avait même souri en regardant ses hommes d’un air de défi, deux boulets sifflant de



chaque côté de lui, dont un qui abattit le mat de devant, puis le choc entre les deux coques avait accéléré le temps et toutes les pensées des assaillants s'étaient portées vers les Espagnols et le butin en perspective tandis qu'ils balançaient leurs grappins dans la mâture ennemie et, le couteau ou le sabre entre les dents, se balançaient les pieds en avant pour aller chercher une mort rapide ou de sanglants affrontements.

*
* *

La mêlée avait été indescriptible, les Espagnols se défendant comme des diables. Lewis avait pris pied le premier sur le galion de quatre-vingt-six pièces d'artillerie, déchargeant son pistolet dans l'œil d'un gradé, dont l'arrière de la tête alla éclabousser le soldat derrière lui, qu'il tua d'un coup de hachette qui l'ouvrit jusqu'au milieu du cou. Il rugissait comme un démon tout droit sorti des Enfers et encourageait ses hommes au massacre, auquel lui-même s'adonnait avec une rage dévastatrice. Quel contraste entre l'homme policé qui faisait attention à sa coiffure et à ses habits et le tourbillon meurtrier qu'il était devenu en un clin d'œil ! Un autre des matelots raconta ensuite qu'il l'avait de ses propres yeux vu sauter à la gorge d'un soldat et la lui avait ouverte d'un coup de dent rageur. Le morceau qu'il avait ensuite recraché lui avait paru s'élever au ralenti pour retom-

ber ensuite mollement sur le pont, tandis qu'une gerbe écarlate lui masqua celui qui cherchait une déjà autre victime.

Un autre encore le vit sur le beaupré lorsque le feu fut mis au galion, après que les prisonniers et le butin furent embarqués, tandis qu'un autre jurait que c'était faux et qu'il se trouvait à côté de lui, à la poupe du Halifax, donc à l'autre bout du bâtiment ! Tous virent par contre que pas une goutte de sang ne tachait sa chemise, alors qu'il aurait dû être rouge des pieds à la tête.

Le Halifax s'était éloigné le plus vite possible de sa proie maintenant à l'agonie et il ne fallut pas plus de cinq minutes pour que l'incendie ne gagne la Sainte-Barbe, là où sont entreposés ordinairement les barils de poudre, et pour que la carcasse d'un des plus fiers vaisseau de sa Majesté le Roi d'Espagne n'alla rejoindre en explosant les dizaines d'autres que Lewis avait envoyés par le fond.

Le Capitaine avait fait aligner les prisonniers en sur le pont en deux rangées parallèles. Il leur fit comprendre qu'il préférerait nourrir les requins plutôt que des chiens d'Espagnols, mais qu'ils allaient d'abord servir pour leurs petites distractions. Un des soldats peut-être plus pressé que les autres de mourir cria « Hijo de puta ». Lewis s'approcha de lui en soupirant, puis le regarda droit dans les yeux. A mesure que son regard pénétrait les prunelles de l'homme, le sourire du Capitaine s'élargissait, de même que les pupilles de l'imprudent. Puis les jambes de ce dernier se mirent à trembler et ses chausses se trempèrent de son urine. Lewis lui fit faire deux pas en avant, puis il se saisit du katana qui ne le quittait jamais et dont la légende disait qu'il avait appartenu au dernier Seigneur de Guerre de l'île de Honshu. Il le tira de son fourreau d'un geste ample et aérien puis il l'abassa en larges mouvements sur la silhouette du soldat, comme s'il l'avait simplement caressé du tranchant de la lame plusieurs fois centenaire. L'homme ne bougea pas, dans un premier temps. Puis il s'affaissa doucement, de longs jets d'hémoglobine aspergeant matelots et prisonniers autour de lui tandis que des morceaux de lui-même tombaient lourdement sur le pont.

Lewis s'approcha en ayant soin de ne pas marcher dans la flaque écarlate, puis il planta son sabre dans le front du malheureux, soulevant la tête un moment, la regardant en disant que cela lui donnait une idée, avant de l'envoyer d'une pichenette par-dessus bord.

*
* *

C'était le soir. Les étoiles s'allumaient les unes après les autres et le brigantin semblait flotter entre ciel et vagues, forme incertaine qu'éclairait la lune qui venait de se lever, pleine et inquiétante. L'équipage était inquiet. C'était une de ces nuits. Son inquiétude se transforma en certitude lorsque l'un des deux enfants dont le teint paraissait se confondre avec la nuit qui tombait et dont les yeux brillaient comme des escarboucles, monta sur le pont et, comme à chacune des fois précédentes, prévint que personne ne devait s'approcher de la cabine du Capitaine sous peine de mort. Et personne parmi ces chiens de mer n'eut encore envie de demander pourquoi. Le garçon sourit et ses dents leur parurent, l'espace d'un instant, une rangée de crocs jaunâtres, et la terreur saisit de nouveau leurs carcasses de désespérés. Pourtant deux d'entre eux, las d'avoir peur et de ne pas pouvoir poser de questions, décidèrent d'en avoir le cœur net.

« Tu me suis ce soir, William Gough, où tu vas une nouvelle fois te dégonfler ?

– J'irai jusqu'au bout, même si je dois traverser les pires épreuves. Regarde-les tous ! Ils sont terrifiés ! Ce ne sont plus des pirates mais des pucelles grelottantes ! Foi de Bill Gough, je vais avec toi tirer les choses au clair, Thomas Kempton, car ça n'est pas ce capitaine en chemise de duchesse et ses deux godelureaux bronzés qui vont me faire reculer. Y a quelque chose de pas clair dans tout ça et j'en ai marre d'être pris pour un gamin qu'on envoie se coucher à chaque pleine lune.

Il y eut quelques murmures parmi l'équipage quand ils les virent se diriger vers l'armurerie et exiger du second qu'il les laisse prendre deux mousquets et trois pistolets. Il refusa de les leur donner, mais dut obtempérer lorsqu'il sentit la lame de Kempton, un expert dans le maniement du poignard, lui frôler la veine jugulaire lorsque celui-ci se planta dans la paroi en bois derrière lui. Un autre venait déjà de le remplacer entre les doigts agiles du pirate, sorti, comme le premier, à la vitesse de l'éclair. Gough sembla réfléchir un instant puis se retourna et donna un violent coup de crosse sur le crâne du second, qui s'affaissa sans une plainte.

Lorsqu'il traversèrent la coursive en passant sous le pont principal et en direction du gaillard arrière où se trouvait la cabine du Capitaine, ils furent frappés par le silence intense qui régnait tout autour d'eux. La nuit était d'ordinaire remplie par les beuglements des alcooliques et les bribes de chansons de ceux qui tenaient

mieux la bouteille. Parfois on entendait un bruit mouillé qui attestait qu'un flacon de rhum de plus venait d'être bu. D'autres fois, le tumulte d'une bagarre et les cris des parieurs venaient déchirer le linceul d'obscurité dont est recouvert l'océan sous ces latitudes. Il leur semblait être les seuls vivants sur cette coque de bois. Ils serrèrent leurs armes de plus belle et progressèrent à pas de loup vers leur but.

Thomas Kempton était en tête. William Gough tourna la tête sur la gauche, car il lui semblait avoir vu la pâle lumière lunaire se refléter sur un objet brillant. Curiosité envers Lewis ou pas, cela ne valait pas le coup de laisser passer une telle occasion. Il laissa son compagnon prendre quelques mètres d'avance, ne le prévint pas pour ne pas faire de bruit et s'approcha de l'endroit où il lui avait semblé apercevoir le scintillement. Rien. Il avança la main en palpant au hasard devant lui et récolta une morsure de rat, qu'il entendit s'enfuir le long d'une poutre. Saleté !

Un cri inhumain retentit dans l'obscurité qui avait avalé Kempton. Gough sursauta tellement fort qu'il en lâcha un des pistolets, lequel tomba malencontreusement sur le chien, qui était relevé et prêt à faire feu. La balle alla se loger dans le cou de Bill Gough. Il eut le temps, avant de mourir, de voir les escarboucles luire au-dessus de sa tête, puis les crocs jaunâtres se refermèrent sur son visage, dans un craquement d'os que même les plus durs d'oreille d'entre les vieux matelots perçurent, à leur grand effroi.



*
* *

Le Capitaine Lewis apparut le lendemain sur le pont, vêtu comme à l'accoutumée. C'était un homme très beau, grand, sombre et d'une coquetterie marquée. Il portait un jaquette et une culotte de riche damas, un chapeau orné d'une plume écarlate, une chaîne d'or à son cou et une grande croix de diamants. Les pistolets dont il ne se séparait jamais étaient soutenus par un baudrier de soie. La garde de son sabre d'abordage incurvé comme un cimenterre était incrustée d'émeraudes. Le katana était la seule arme dépourvue de décorations qu'il affectionnait.

Il fit signe au second, qui avait le crâne entouré d'une bande épaisse, de venir près de lui. L'officier hurla l'ordre de réunir tout l'équipage car le capitaine avait une communication importante à leur faire. Lorsque tous furent réunis devant lui et que le silence fut revenu, Lewis leur parla ainsi :

« Pourquoi croyez-vous que nous ayons envoyé par le fond trente-deux galions espagnols, sans compter les bâtiments français, hollandais et autres ? Son regard balaya l'assemblée. Personne ne répondit. Le cri moqueur d'une mouette se fit entendre juste au-dessus d'eux. Le vent fit se lever les bandeaux de certains d'entre eux, le navire tangua plus que d'habitude, puis tout redevint calme.

– Alors, personne n'a une idée ? Les matelots se tournèrent les uns vers les autres. L'incompréhension se lut dans leurs regards et bientôt une angoisse diffuse vint leur nouer les tripes.

– Nous sommes maudits, mes chiens de l'enfer, voilà pourquoi ! hurla Lewis, les yeux exorbités.

A ses subordonnés, à l'équipage tout entier réuni devant lui et les yeux hagards, Lewis apprit qu'une personne venait de temps en temps le visiter à bord et que cette personne était Satan. Ces jours-là, à la pleine lune, le capitaine tenait un conseil de guerre avec Lucifer. Le diable distribuait ses ordres, faisait des programmes, traçait des routes, dispensait des conseils stratégiques. Les deux négrillons étaient ses démons protecteurs, chargés de veiller sur la personne du Capitaine et dont l'influence le protégeait contre toute blessure mortelle. Gough et Kempton n'avaient pas eu cette chance et étaient tombés sous les mâchoires avides des deux monstres.

– Hier soir, il m'a appris que je mourrais lors du prochain abordage. Maintenant sortez tous vos poignards, couteaux ou instruments tranchants. Lui-même se saisit d'un dague qu'il portait à la ceinture. Il entailla son bras le premier. A la stupéfaction de tous les hommes, il se mit à saigner abondamment, lui que personne n'avait jamais vu perdre une goutte de sang.

Alors ils firent tous de même et l'un d'entre eux, un jeune matelot aux traits presque féminins eut la surprise de ne pas saigner. Vite, il se précipita sur le second, lui arracha son pistolet, dont il mit le canon contre sa tempe. Il relâcha le chien, la balle lui traversa le crâne, sans laisser la moindre trace. Il tomba à genoux et versa d'amères larmes, tandis que les deux jeunes noirs se penchaient sur lui pour le relever. Son costume était de la plus belle soie, ses cheveux, longs et bouclés, semblaient avoir été huilés avec de délicates essences florales. Il portait le katana de Lewis, ainsi que sa croix constellée de diamants, dont la pointe était tournée vers le bois du pont principal. La dentelle du col et des poignets lui caressait doucement la peau, annonciatrice de délices à venir. Lewis portait une simple vareuse de toile écrue, des sandales de bois et des chaussettes crasseuses. Il vaqua comme les autres à ses occupations, et tout l'équipage reprit le cours normal de ses activités, ayant toujours obéi aux ordres du Capitaine Andrews, que les deux enfants protégeaient à présent du soleil et de la chaleur.

A l'abordage suivant, une balle tirée du brick français Le Fringant se ficha profondément dans l'œil droit de Lewis, qui périt le premier.



L'illustratrice : MICHELLE BIGOT

Après avoir longtemps travaillé dans l'univers gallo-romain (CNRS), renaissance dans l'enveloppe d'une « faiseuse d'images », puis rencontre d'un jeune éditeur André-François RUAUD, « Les moutons Electriques » qui explore les littératures de l'imaginaire, de la science-fiction et du merveilleux et qui orientera désormais le travail de Michelle Bigot vers le graphisme l'illustration, l'image...

OKUBA KENTARO

Science-Fiction

Non-Stop Area

Né le 12 novembre 1959 à Okinawa, venu en France en 1962 (licencié en géographie –Nice, 1981 ; docteur en philosophie –Nice, 1993 ; diplômé de psychologie et d'anthropologie criminelle –Rouen, 1999 ; master de droit administratif – Corte, 2002), il a fait tous les métiers de déménageur à inspecteur de police, d'instituteur spécialisé à nettoyeur de moquettes en passant par archiviste et montreur d'objets en salle des ventes. Il est actuellement haut-fonctionnaire territorial.

Outre des obsessions mammaires encore parfaitement contrôlables, il aime l'écriture, la guitare flamenco, le dessin, le hard-rock, Alphonse Allais, Raymond Queneau, Louis Ferdinand Céline, Jonathan Coe, Fruttero et Lucentini, Maupassant, Dumas, et en gros tout ce qui est composé de feuilles tapuscrites et comporte une page de garde et une quatrième de couverture.

«L'Été du Sumo», 1996, Z'Éditions, Nice.

«L'Escalier du Printemps», 1999, Z'Éditions, Nice.

«Euphorie d'Automne», 2003, Éditions 24x36, Paris.

«Evanescence de l'Hiver», 2006, Éditions Albiana, Ajaccio.

2 nouvelles sur le net : Vancouver ; Puniton

1 nouvelle dans l'Atelier du Roman, mars 2005 : L'Été de la pastèque

Critique internet pour Phenixweb (science-fiction et polars), Combats-magazine (littérature) et Europolar (traductions italien)

Je ne sais plus vraiment quand ça s'est passé. Tout se mêle maintenant. Le temps, pour moi, c'est comme une route glissante, avec des parties inondées, et des souvenirs qui partent en aquaplaning. Je crois que c'était en novembre, ou fin octobre, vers là. Il pleuvait à torrent et j'étais sur cette route perdue, et je croyais vraiment me diriger vers quelque part. Les essuie-glaces ne balayaient plus rien du tout. Je suivais la ligne médiane et je me croyais sauvé. J'avais alors une tendance naturelle à l'espoir.

Sauvé. On n'est jamais sauvé. J'ai vu quelque chose, ou j'ai fait quelque chose. Je ne sais plus vraiment. Je me suis retrouvé dressé sur la glissière latérale, un peu façon cachalot coupé en sushi. Le moteur tournait toujours, assez impassible. Les moteurs japonais n'ont pas le sens des réalités. Pour eux, la route est toujours ouverte. Tant que le patron laisse la clé sur le contact, ils avancent. Telle s'énonce leur éthique du client roi.

Lorsque j'ai coupé le contact, la radio s'est éteinte. La lumière de l'habitacle aussi. Comme une sorte de panne. C'est bizarre, parce que le groupe de sécurité est garanti sur ce modèle. Il est prévu insubmersible, ininflammable, inaltérable. Le Titanic du groupe de sécurité, en quelque sorte. Quand ça pète, c'est la fin du monde. Et si ce n'est pas la fin du monde, toute l'équipe-projet se suicide devant vous. Si, c'est inscrit sur la notice Toyota. Satisfait ou satisfait. Le service à la japonaise.

Fabuleux.

Moi, j'étais dans une véritable fable. L'histoire du petit chaperon rouge, qui n'a pas voulu écouter mère-grand et qui a quitté le bon chemin. La voiture sur le bas-côté, tous feux éteints, la musique arrêtée, (le chauffage aussi mais je m'en suis aperçu un peu plus tard), et la pluie qui tombait sur l'habitacle en giclées, en tambourinades, en machine à laver. Un bruit de karsher dans les tympan. L'impression auditive d'être trempé.

Je ne m'inquiétais pas trop, je comptais sur la balise. La balise est garantie à vie, voire plus, si vous lisez les petites lignes du contrat. C'est bien simple, si l'équipe-projet s'est suicidée sur le coup du dispositif anti-panne, elle ressuscite dans le cas d'une éventuelle détérioration (la plus minime) du système de balise et elle tue toute l'usine Toyota. Inimaginable en France, ce sens de la tuerie professionnelle. Ils sont prêts à tout les Japonais, je le sais, c'est le vendeur qui me l'a assuré.

Oui, j'étais encore dans la fable du vendeur et de la conscience professionnelle... J'étais jeune. Si jeune.

Au bout d'un moment, j'ai réfléchi. Plus on a froid et plus l'on réfléchit. C'est mécanique. Tout est mécanique dans mon histoire d'ailleurs. Je m'en aperçois aujourd'hui. Après coup. Comme une grande révélation. La grande différence entre les hommes, elle est là, entre ceux qui savent à quoi sert un vilebrequin et ceux qui savent réparer un vilebrequin sans outil.

J'ai réfléchi que si le dispositif anti-panne n'avait pas fonctionné, peut-être qu'il fallait mettre en doute le juré-craché-éventré du vendeur Toyota. Peut-être même que c'était la fin du monde. Alors, dans ce cas-là, les balises garanties, n'est-ce pas...

La pluie avait faibli. Un peu. Je n'avais pas de parapluie. Mais j'en avais assez de rester assis à ne rien faire. Quelle heure pouvait-il être ? J'avais 15h45 sur mon poignet. Mais il faisait nuit noire. Le vent et la pluie pour tout horizon. Une ligne d'horizon fermée à cinq mètres autour de moi. La route avait un petit air sournois. Rien d'une route paisible. Les mètres carrés d'asphalte luisaient sous la pluie. Avec un reflet ironique. Ils me narguaient : alors, on cale ? Ce n'était pas une bonne route pour l'image de marque de Toyota.

Je suis sorti dans la nuit de la fin du monde. Il n'y avait pas de vent et pas d'autre bruit que celui des vannes célestes. On vidait un contentieux avec le beau temps.

La pluie me tombait sur les yeux, maintenant qu'elle avait bien imprégné ma bio-chevelure. Froide. Mon costume résistait bien. Fibres synthétiques brevetés. Ils s'étaient inspirés de la texture du duvet de canard. Avec une couleur plus commerciale quand même.

Je regardais la voiture, figée sur son support en métal, comme sur un stand d'exposition particulièrement réaliste, et je ne comprenais toujours pas ce qui était arrivé. Les deux roues côté passager étaient dans le vide, au-dessus du fossé.

Je regardais la voiture, parce que je ne savais plus quoi faire d'autre. Je commençais à avoir froid aux pieds, et j'ai marché un petit peu, histoire d'activer la circulation sanguine. C'était bien la seule chose que je pouvais encore activer sur le coup. Il n'y avait personne sur cette route de toute façon. J'étais là depuis au moins deux heures, et personne n'était encore passé. Il n'y avait personne dans ce bled qui comptait aller vers Enne-Wouaille ? Y avait-il seulement quelqu'un dans ce bled ?

C'était même pas un bled, d'ailleurs, juste une portion de route noire, luisant sous la pluie. J'étais peut-être à dix mètres de la voiture, toujours aussi immobile sous la pluie, et j'ai remarqué la plaque à ce moment là.

J'étais passé pas mal de fois par cet endroit, et je ne l'avais jamais remarquée auparavant. Elle n'était pas vrai-

ment visible, c'est vrai. Juste un carré de métal de trente sur trente, placé sur un mini-poteau de métal, genre pancarte « Ne marchez pas sur la pelouse » dans les anciens films documentaires des années vingt. Je m'en étais farci de ces trucs à l'école de commerce.

Sur la plaque, en lettres plastifiées, il y avait une inscription toute simple. « Wilbur MERCER, 17/10/45, (Asse : 050 067 314 N) ». On n'était pas très avancé du point de vue information.

Et à ce moment, ça a été comme la cueillette des champignons : les plaques sont apparues de partout, il y en avait des dizaines. J'avais l'impression de les voir pousser autour de moi, des tas de plaques, toutes du même genre, avec un nom, une date et un numéro de Asse. Un numéro de Asse, ça faisait vraiment con. Et je voyais pas du tout à quoi ça faisait allusion : association, assurance, assemblée... Les gens n'appartenaient pas à la même famille. Ils n'avaient pas la même date, il y en avait même un, la plaque la plus vieille que j'ai vue, un certain TICK ou DICK, elle datait de 1982. 1982, c'était la folie. Même dans les cimetières de cendres les plus minables, ils n'acceptent plus des résidus de cette époque. Trop contaminés.

J'ai vu les gars, ou plutôt les gars m'ont vu. Ca a été un choc. Ils avaient des vêtements complètement dingues. J'ai été vers eux pour les saluer. Il y en a un qui m'a demandé tout de suite.

« Quelle voiture tu as ? »

« Euh, bonjour, j'ai eu un accident... »

« Ouais, on sait ça, quelle voiture tu as ? »

« Ma voiture... Bin, c'est une Toyota... » J'étais tellement secoué que je ne faisais pas de phrases cohérentes.

« Une quoi, une Sprawn 122 soupapes, hein ? »

« Non, non, le modèle simple, la 14 300 cc à propulsion dynamitée... »

Le mec a souri. Il n'avait plus de dent du tout. C'était un rire de nuit sans lune.

« Alors, t'es après moi. Moi, j'ai la Ford Frion 38 cylindres, l'avant-dernier modèle, celui de 72 »

Il avait vraiment l'air soulagé, et il m'a montré les gars qui étaient autour de nous : il me les a présenté par leur diminutif, et à chaque fois, il me précisait si j'étais devant ou derrière eux. J'ai pas vraiment compris : il y avait Rene, Cite, Volks, et tout un tas d'autres. Un tas d'autres gars, au moins une vingtaine, aussi bizarrement vêtus les uns que les autres. Ils étaient apparus tout à coup, comme les plaques. C'était comme dans La nuit des Morts Vivants, le chef-d'œuvre du vingtième siècle, le passage où tous les morts sortent de leurs tombes. Mais je n'avais pas trop peur.

« Bonjour » je leur ai dit à tous « Je m'appelle... »

« On le sait ! » Ils m'ont répondu, tous, « Tu t'appelles Toy. »

Toy ?

« Hey Toy, arrêtes de jouer avec ces branques. »

C'était une voix qui venait d'ailleurs.

Les voix qui viennent d'ailleurs, on s'attend toujours à ce qu'elles émanent de Dieu. C'était un peu ça, mais façon Dieu grec pervers. En supposant que ce ne soit pas un pléonasme. Un mec du genre que les femmes trouvent plutôt mignon, mais qui le savait, grand, bien baraqué, avec des rouflaquettes brunes encadrant un visage carré, des yeux clairs immenses, un sourire à soixante-dix dents. Sans joie. Un sourire de perdant. Il était revêtu d'un poncho kaki avec des franges marron, qui couvrait presque son jean noir. Quelque chose entre une star des années mille neuf cent soixante-dix, Jim Morrison, et celle des années deux mille trente, Sting 2.

« Toy » il m'a dit. « Est-ce que tu as un briquet ? »

Un briquet ? A la fin du vingt-et-unième siècle ? J'ai pensé qu'ils étaient tous fous, et j'ai senti qu'il ne fallait pas les provoquer.

« J'en ai un dans ma voiture » je leur ai dit.

Là, ils se sont franchement marrés. Le mec qui n'avait plus de dent, je sais maintenant qu'il s'appelle For, s'est approché de moi.

« Tu l'as dans ta voiture, Toy ? Tu l'as dans ta voiture ? » C'est tout juste s'il tenait debout, tellement il riait.

« Oui, j'ai le modèle de 37, et à l'époque, ils avaient encore le droit de fumer dans leur voiture. Il y a un allume-cigare en option. »

« Très bien » m'a dit For « Très bien, va nous le chercher, ton allume-cigare. Vas-y Toy ». Il faisait des efforts terribles pour ne pas se pisser dessus. J'ai vaguement compris qu'il devait y avoir une bonne blague. C'est vrai que si la voiture était complètement en panne, tintin pour l'allume-cigare. Je me suis retourné pour ouvrir la portière. Et là j'ai compris.

La voiture n'était plus là.

Une voiture de deux tonnes. Plantée sur une glissière de sécurité.

Envolée. Il ne restait rien. Même pas une flaque d'huile. Un morceau de calandre, un boulon. Rien. Le bitume était trempé de la même manière que toute l'étendue avant, après, autour. Une voiture de deux tonnes, avec tout mon pognon, enfin ce qui me restait, et mes affaires. Les autres se marraient derrière moi. Une vague de rires hystériques. A la limite de la folie.

J'ai senti une main sur mon épaule. Merce.

« Bienvenue chez nous, Toy ! »

J'ai réalisé à ce moment-là que la pluie avait complètement cessé. Depuis un certain moment. Sans doute au moment précis où j'ai rencontré le groupe.

Le ciel ne voulait certainement pas ajouter à mes ennuis.

*
* *

« A quoi t'as pensé la dernière fois ? »

« Hein, à quoi t'as pensé la dernière fois, Toy ? »

L'insistance du ton, la fébrilité avec laquelle était posée cette question absurde – quelle dernière fois ? quelle pensée ? – tout cela m'a arraché à mon état de stupeur.

Il pleuvait encore, presque la même pluie que le fameux jour. Mais ce n'était plus le même jour. Je ne crois pas. J'étais avec les autres, dans la cahute dont le toit, effondré en partie, servait d'abri psychologique. Un vague fagot de chêne nous enfumait. Il faisait froid. Je me sentais... je me sentais misérable. Misérable. Dans la misère la plus totale. Le froid, la nuit, la pluie, ces hommes grelottants, mal rasés, hirsutes, puants. J'étais perdu. Un paysage de lande grisâtre, aux contours fumeux. Je me dissolvais dans la mélancolie profonde de ce pénible présent.

Et For me ramenait à la conscience avec ses questions à la con.

Je l'ai regardé avec attention.

For m'avait à la bonne. Je ne sais pas pourquoi. Il m'avait appris les rudiments. Juste ce qu'il faut savoir pour survivre. C'est lui qui m'a donné mon numéro Asse, le chiffre de la chance comme ils l'appellent. Car tant qu'on a un numéro Asse qui clignote, on a les colis magiques. Les colis magiques apparaissent dans les airs, à date régulière. J'ai l'impression, mais je n'ai plus le moyen de le vérifier, j'ai l'impression que c'est plusieurs fois par mois. Depuis que ma montre s'est arrêtée, je ne suis plus le cycle des heures, encore moins celui des jours. Le temps est tellement dégueulasse, on ne peut jamais vraiment juger si c'est le jour ou la nuit.

Les colis magiques se matérialisent lentement devant chacun des porteurs de numéro Asse, tous ceux qui clignotent encore, les autres, ils peuvent toujours crever. Seuls les porteurs ont le droit de prendre le colis. Si quelqu'un d'autre y touche, le colis magique disparaît. Il ne sert à personne.

Les premiers colis sont surabondants. A la manière d'une prime de bienvenue. Avec ça, le groupe peut se restaurer un peu. Mais il faut faire attention. Dans ce monde, ou plutôt dans ce coin-ci, rien n'est inépuisable. Et tu n'as même pas de crédit d'avance. Il n'y a rien d'autre à consommer. C'est quelque chose de totalement désespérant. L'impression atroce qu'on ne sert à rien. Et puis on ne peut pas bouger, sinon à pied, c'est-à-dire que l'on met des heures avant de contempler un autre paysage. Même pas un autre, marcher des heures pour rencontrer un autre point de vue sur le même paysage. Tout est terriblement quotidien, et humiliant. A commencer par cette vie de meute. La hiérarchie la plus subtile anime notre troupe et rien ne se fait naturellement. Il en est ainsi de l'ordre de distribution des colis : Merce est celui qui récupère les colis de toutes manières, et même s'il ne procède pas lui-même au partage, il vérifie de son coin comment les gars s'alignent les uns derrière les autres.

Après, il y a une hiérarchie selon les moteurs. Ouais, celui qui a la plus grosse voiture se sert avant celui qui en a une moyenne. Enfin, plutôt celui qui avait une grosse voiture... Parce que maintenant, même un tracteur puant, on le prendrait, pour se tirer d'ici, pour retrouver le monde d'avant. Le monde normal.

Le soir, avec For, on essaie de se remonter le moral, avec le whisky des colis. Comme on est plutôt bien placé, on a toujours deux, trois verres d'avance, sur le désespoir.

Combien de temps cela durera ?

Personne n'en sait rien.

On attend sous la pluie.

*
* *

« Est-ce que vous avez un meilleur plan ? Hein ? »

Ils me regardent tous, les yeux plus ou moins solides, plus ou moins rougis. Ils deviennent des loques. Nous devenons des loques. Les vêtements, même les plus coûteux, les plus perfectionnés, ne résistent pas à ce climat de phoque. Tout s'en va en lambeaux et en fils décousus. Nous devenons des moins que rien. Et ils ne veulent même pas réagir.

« Vous n'avez pas de meilleur plan, alors vous me croyez, c'est tout ! »

En marketing expérimental, on appelle ça un brainstorming réussi. Tu parles. Victoire d'apparence. J'ai parlé devant des gars en perte de couilles, des lavettes qui méritent leur sort de cons. Merce a l'air de percuter, un peu plus. Peut-être parce qu'après tout, c'est lui le moteur de l'action.

« Pourquoi... Euh, pourquoi est-ce moi qui dois faire le coup ? »

Il parle sans son habituelle rudesse de ton, comme si, pour une fois, il ne savait pas vraiment quoi dire.

« Regarde-nous, regarde-nous, Merce... »

C'est vrai que cela suffit comme argument. Il croit qu'à notre époque, une femme en voiture va s'arrêter pour un de nos pouilleux au regard fou.

« Une femme seule en voiture, putain, il n'y a que toi pour avoir des idées aussi con ! » For en bave presque. Il se redresse péniblement sur ses avant-bras. Il se décide enfin à se joindre à nous, même si c'est pour jouer les sceptiques. Dans tous les groupes de conversation, il y a au moins un sceptique. C'est une donnée fondamentale de l'esprit humain. Douter, douter, prévoir le pire, abdiquer d'avance. Surtout faites qu'il ne soit pas possible de réussir. Gauchiste de merde.

Je le mouche aussi sec.

« Tu es jaloux, parce que je t'ai piqué ta place de deuxième, hein ? Tu ne fous rien, et en plus tu nous portes la poisse. »

« Quoi ! » fait-il, en se mettant à genoux, avec son bide qui lui tombe sur les genoux. Larve !

Je brandis mon bâton, gare à lui s'il se lève contre moi.

« Ferme ta gueule et laisse-nous préparer le coup avec les autres. »

Il a le réflexe de regarder Merce, et il sent son regard de désapprobation. Merce non plus ne veut pas moisir ici, dans cette zone perdue. Quitte à tuer une femme ou n'importe qui d'autre. Prendre une caisse, prendre une caisse et retrouver le monde normal, retrouver tous ceux qui ne m'ont pas recherché, tous ces connards qui dorment tranquillement alors que je suis ici.

« Toy a raison ! » confirme Merce pour dissiper les inquiétudes du groupe. « On ne peut plus attendre toute notre vie les colis Asse. Il faut trouver une solution, n'importe laquelle, et c'est vrai qu'on peut jouer la carte du gigolo. Ça peut marcher... »

« Ouais, de nuit, avec une vieille. » Ricane Volks. Je crois qu'il a perdu les pédales. Il parle tout seul, des heures, à se pencher en avant et en arrière, des heures. Cette fois, il n'aura pas le temps de reprendre son refrain. La botte gauche de Merce le frappe à la tempe, et il tombe d'un coup, sans un mot, face contre la poussière. Les autres n'osent pas lui porter assistance. La violence de Merce s'est développée ces derniers jours, au-delà de l'usuel, et ils n'ont pas la force de lutter contre ce jeune gaillard arrogant. Moi non plus. Pas pour l'instant. D'abord quitter ce trou. Quitter ce trou. Quitter ce trou, mon Dieu !

*

* *

On s'est organisé du mieux qu'on a pu.

On s'est placé tout le long de la route, des heures à surveiller, des heures. Il doit y avoir quatre à cinq voitures par jour, six maxi, et elles passent à une vitesse dingue. C'est tout juste si l'on peut deviner la marque des engins. Vous imaginez pour le conducteur.

D'un autre côté, j'ai tout envisagé comme pour une vraie campagne. On a le public cible, les femmes, et statistiquement, ça nous fait beaucoup de potentiel commercial ; on a l'objet à vendre, Merce, il n'est peut-être pas au mieux de sa classe, mais enfin il a une belle stature, et avec sa chemise et son jeans noirs, il fait bien. On lui a demandé d'ôter son polo. Il suffit juste de provoquer la rencontre pour créer l'effet de désir. Juste la rencontre. C'est la règle d'or de la vente. Provoquer un déclic.

On s'est partagé la tâche du mieux qu'on a pu. Avec les ficelles des colis Asse, on a assemblé des fagots avec les plus minimes brindilles, on a essayé de les faire les plus épais possibles. On a ramassé tout ce qu'on a pu. On a

même défait le toit de l'abri. La nuit, on grelotte, en faction avec nos fagots, des gars tous les cent mètres. Fiat, un des derniers du groupe, était mathématicien autrefois, avant sa période Asse, et il a élaboré une théorie. On suppose que les caisses viennent à deux cent cinquante, et il faut absolument entraver leur parcours, les faire descendre à moins de quatre-vingt-dix. Au dessus de quatre-vingt-dix, je le sais, on ne distingue rien. Au dessus de quatre-vingt-dix, la rétine de la cliente ne percevra pas la valeur esthétique de l'objet Merce. Au dessus de quatre-vingt-dix, elle n'achètera pas.

Il n'y a pas que le facteur vitesse, il faut aussi repérer si c'est une femme qui conduit, et on a posté nos éclaireurs, ceux qui n'ont pas de prothèse correctrice, des deux côtés de la route, en amont et en aval, à cinq cents mètres de Merce. Merce est leur centre vital. Ces yeux doivent repérer la conductrice. Ils feront alors le signal. Et les bras jetteront les fagots sur la chaussée, tous les cinquante mètres environ, jusqu'à ce que la voiture ralentisse, jusqu'à ce que l'objet Merce soit appréhendé visuellement. Jusqu'à ce qu'il devienne un objet de désir.

C'est un plan cible idéal.

Totalement idéal.

Les gars râlent, je le sais, mais Merce y croit, et donc, ils suivent quand même le mouvement. Ils s'entraînent. Ca a l'air de marcher. Sur le papier.

*

* *

Je ne sais plus, je ne sais plus.

Les yeux ont vu, les bras ont lancé, la voiture a ralenti, elle a roulé sur l'un des fagots, qui s'est accroché dans ses roues, elle est presque sortie de route, une Mini noire, noire comme l'espoir dit la chanson.

Je ne sais plus.

Merce a fonctionné, Merce a bien fonctionné. Oui. Il était là, ce dieu pervers descendu des enfers, en jean noir, chemise entrouverte sur la toison drue de son poitrail, sourire à six mille dents, cible totale et sublime. La fille a ralenti. A ralenti. Jusqu'à l'arrêt. L'arrêt du chien de chasse. L'arrêt dynamique de la chasseresse.

Il a fonctionné Merce.

Je ne sais plus.

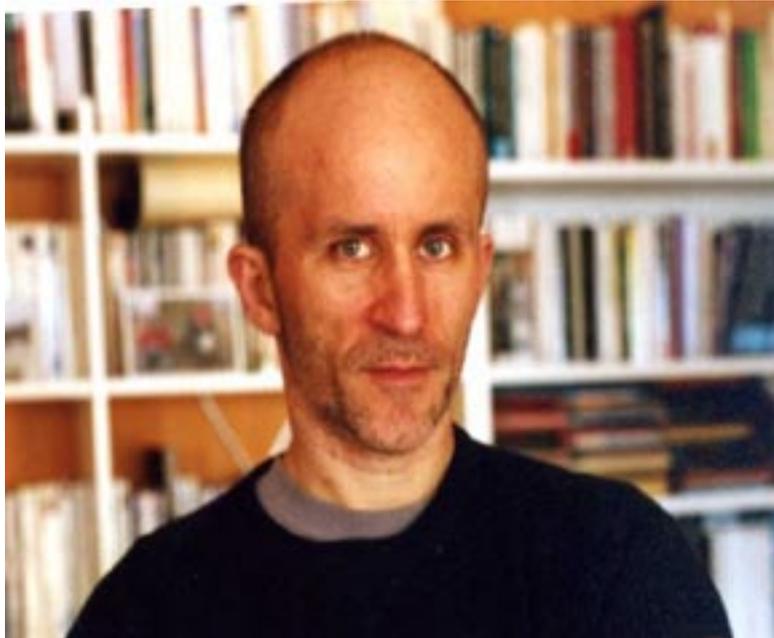
Nous, on s'est massé du côté de la voie, à plat ventre, pour ne pas faire peur. Déjà tellement bizarre, tellement surréaliste ce jeté de fagots, des fagots de sorcier tombant du ciel, en pluies de branches et de brindilles, et Merce émergeant de ce déluge ligneux. Merce ouvrant la porte de la Mini. Côté passager.

Côté. Je ne sais plus. Merce grimant dans l'habitacle. For qui s'est dressé, ses chicots claquant dans le vide, goulûment sur un cri de... Sur un cri. Je ne sais plus. Et les autres, dressés soudain en meute édentée, rageurs, combatifs, exaspérés. Vaincus.

La Mini qui part, et Merce. Je ne sais plus.

For me prend dans ses bras. Ca va, ça va, on recommencera, ça va on recommencera. Ca va ? Je ne sais plus. Asse.

Gentilshommes de fortune au fil du temps



Né en 1965 et père de 3 enfants, Fred Guichen découvre la SF à l'âge de 12 ans avec Fredric Brown. Parmi ses auteurs de référence figurent P. K. Dick, R. Sheckley, P. G. Wodehouse et HPL...

En 2005, un 2ème prix ex-aequo au concours Infini l'incite à persévérer. Depuis cette date, il a remporté le 2ème prix du concours Cathares 2006 (recueil disponible sur le site des éditions Rivière Blanche) et publié une nouvelle dans Khimaïra (numéro mythologie antique).

D'autres publications sont déjà prévues courant 2007, en particulier dans «Lanfeust mag», le webzine «Outremonde» spécial fanfics et le fanzine québécois Horrifique spécial zombies.

Il écrit également en langue bretonne et 3 de ses nouvelles ont été publiées en 2006 dans les revues Al Liamm et Brud Nevez.

Lafouine faillit dégringoler de son nid-de-pie lors du premier coup de canon. Entre le moment où le navire marchand s'était arrêté et celui de la première salve, il s'était écoulé moins d'une seconde. Le plan du Capitaine Llob était imparable : la *Tempora* se trouvait par tribord arrière de sa proie encalminée et celle-ci, avec son unique pièce de proue, serait incapable de faire face à la puissance de feu des pirates. La partie s'annonçait facile.

- Branle-bas de combat !

Une véritable lame de fond sonore fit écho au rugissement du Capitaine. Le pirate borgne sourit en voyant la réaction de ses hommes. Après trois semaines d'inaction forcée, l'équipage avait hâte d'en découdre. Les armes à la main, Lafouine gagna son poste d'abordage au pas de course. Par un des sabords, il pouvait voir la muraille déchiquetée et l'intérieur de la corvette ennemie envahie par la fumée. Bien que la *Tempora* n'aurait probablement pas à en faire usage une deuxième fois, le maître canonier fit réarmer les pièces de bâbord. Lors d'une opération, il était toujours plus prudent de respecter le protocole.

- A l'abordage ! Pas de quartier !

Les forbans défilèrent aussitôt par le sas et flottèrent dans le champ de force jusqu'à l'ouverture béante. Envahir la corvette commerciale et rassembler son équipage terrorisé sur le pont principal fut l'affaire d'une dizaine de minutes. La résistance avait été presque nulle et les rares opposants gisaient dans une mare de sang que le système homéostatique du navire était déjà en train de nettoyer. Le commandant, poussé par une créature corpulente et vaguement humanoïde, vraisemblablement son employeur ou l'un de ses représentants, fit un demi-pas en direction de la passerelle sur laquelle se trouvaient les boucaniers.

- Capitaine Tyan, de la corvette d'exploitation temporelle la *Joconde*, en provenance de la colonie de Migra. Je vous rappelle que le code du voyage temporel proscrit les escales prolongées dans les bulles de stase. De plus, du fait de l'intérêt subjectif des artefacts que nous détenons, seul l'acquéreur auquel notre commanditaire est lié par contrat est susceptible d'entrer en possession desdits objets. Une tierce personne ne peut agir en tant qu'intermédiaire auprès de lui, car les deux acteurs de la transaction deviendraient de ce fait hors-la-loi et je doute que quiconque veuille prendre le risque de...

Le Capitaine Llob, qui avait écouté le début du discours d'un air narquois, interrompit le commandant de la *Joconde* d'une éructation tonitruante et posa les deux mains sur la lisse entourant la plate-forme de timonerie. Son œil bionique surnuméraire clignotait selon un rythme neutre indiquant une stimulation occipitale réduite au minimum.

- Vous espérez m'impressionner ? Nous faisons le même métier, votre patron et moi. Lui, il pille le passé de ses plus précieux trésors pour les revendre à ses clients, moi, je vole les escrocs dans son genre et revends le butin à mes clients. La loi est de votre côté, c'est bien la seule différence entre nos activités respectives.

La peau de son interlocuteur vira au jaune citron sous l'effet de l'anxiété. La simple vue de l'œil bionique du pirate lui avait permis d'identifier celui que les journalistes des holovids appelaient le Cyclope des Confins. Celui-ci fit un signe de tête à son second, une immense Saksa au plumage métallique.

- Qliti, boucle-les quelque part en attendant que nous ayons terminé de fouiller le bâtiment. Mets le Capitaine Tyan et le gros Migran dans des cabines séparées. Je les interrogerai éventuellement plus tard. En attendant, je ne veux pas qu'ils puissent communiquer.

La Saksa acquiesça en faisant crisser ses quatre mandibules l'une contre l'autre et fit sortir l'équipage de la *Joconde*, escorté par un peloton de forbans patibulaires. Le chef des pirates prit la tête de l'équipe affectée à l'évaluation de la cargaison et laissa le contrôle du navire marchand au maître de timonerie de la *Tempora*.

- C'est bien la première fois que je vois un truc pareil...

Le Capitaine Llob se trouvait dans la cale en compagnie de l'équipage de prise, du second et de la vigie. La soute était vide à l'exception de l'objet que contemplaient dubitativement les pirates. Devant eux se trouvait une énorme structure de bois dont les interstices entre les planches retenaient des blocs d'une matière jaunâtre dégageant une forte odeur de moisi. Cinq colonnes supportaient une charpente ovoïde à l'avant de laquelle se trouvaient les vestiges d'une grosse boule prolongée par un tube de bois qui descendait jusqu'au niveau du sol. La colonne centrale, de section carrée, plus large et haute que les autres, faisait penser à une petite tour crénelée. Le tout était dans un état de délabrement tel qu'il était impossible de deviner la fonction d'origine de cet objet.

Un rat s'échappa du tube frontal et écopa d'un coup de pied de la part de Lafouine lorsqu'il passa à portée de ses bottes ferrées. A l'intérieur, d'autres rongeurs couinaient et griffaient les parois.

- Tu as une idée, Lafouine?
- Absolument aucune, Capitaine, mais je vais effectuer une recherche. Si ça ne vaut rien, nous pourrions toujours revendre le vaisseau, mais je doute que des chronantiquaires Migrans aient pris la peine d'affréter une corvette d'exploitation temporelle pour un vulgaire tas de bois.

La vigie prit un cliché tridimensionnel et une épreuve termographique de l'objet.

- Capitaine, l'écran indique la présence d'une créature humanoïde vivante à l'intérieur, dans le pilier avant droit.

- Il y a un accès ?

- Oui, Capitaine, une porte dans la colonne centrale et un escalier qui mène à la structure ovoïde. De là, on peut certainement descendre dans les autres piliers.

- Cette créature peut-elle nous entendre ? Inutile de prendre des risques en allant la chercher à l'intérieur.

- Je pense que oui, Capitaine. Je vais lui demander de sortir.

Lafouine s'approcha de l'artefact et mit les mains en porte-voix pour s'adresser au mystérieux occupant qui lui opposa un silence obstiné. Après plusieurs essais improductifs, la vigie finit par renoncer. Le second fit bouffer sa collerette en signe d'agacement.

- Je t'amène le Capitaine et son patron, Llob ?

- Pas encore, Qliti. Je préfère en apprendre le plus possible par moi-même avant de leur demander quoi que ce soit. Je pressens une entourloupe... Attendons le résultat des recherches de Lafouine.

Lafouine rappela depuis la *Tempora* moins de deux heures plus tard.

- J'ai du nouveau au sujet de la cargaison. Il s'agit de la charpente de la maquette en plâtre, grandeur nature, d'une statue monumentale commandée par Napoléon et destinée à symboliser...

- Commandée par qui ? demanda le Capitaine Llob.

- Napoléon, un empereur autoproclamé de la Terre d'avant l'ère spatiale. Napoléon, donc, souhaitait que cette statue symbolisât l'union de tous les Français...

- Une espèce humanoïde de l'époque ?

- Une ethnie ayant appartenu à la population originelle de la Terre. Bien sûr, d'après les archives, le plâtre ne résista pas longtemps et cette statue finit par être détruite. La vente de ce qui en restait rapporta la somme de 3883,50 francs, ce qui représente à peine un demi-solard, au cours spatio-temporel référent. Les Migrans ont fait une bonne affaire...

- Quel collectionneur taré peut bien vouloir de ce débris ? Personne n'affréterait un navire pour si peu. Nous allons devoir tirer les vers du nez de nos captifs... Et en ce qui concerne la présence d'un humanoïde à l'intérieur ?

- L'analyse des données thermiques a juste confirmé qu'il s'agissait bien d'un hominidé. Il n'est pas armé. Peut-être s'agit-il d'un des membres de l'équipage qui a cru trouver là une cachette sûre quand nous avons investi le vaisseau.

- A moins qu'ils n'aient embarqué un passager clandestin, dit Qliti en faisant grincer ses mandibules avec gourmandise.

La Capitaine Llob donna une tape amicale au laser qu'il portait en sautoir.

- Puisqu'il n'est pas armé, il ne nous reste qu'à le déloger. Je suis de l'avis de Qliti : il ne fait pas partie de l'équipage. Mais je pense qu'il s'agit plutôt d'un autochtone de la même époque que cet artefact délabré et je ne suis pas certain qu'il se trouve ici par hasard. Lafouine, rapplique tout de suite sur la *Joconde* avec un transpondeur linguistique ! Qliti, va me chercher le Capitaine Tyan et le gros Migran !

II

Le gros Migran se nommait Kam Tang et exerçait la profession de chronantiquaire sur sa planète d'origine. Beaucoup moins coriace que le commandant de la *Joconde*, il ne tarda pas à devenir aussi loquace qu'un présentateur holoïde.

Le Capitaine Llob retira les pinces électrifiées qui enserraient les pédoncules oculaires de Kam Tang et une véritable cataracte d'informations se déversa aussitôt de la gorge de l'humanoïde, entrecoupée de gémissements pitoyables.

- La statue ne vaut rien. C'est une carte au trésor. L'éléphant avait un gardien, pour éloigner les truands qui

avaient fait leur quartier général de cette carcasse. C'est lui la carte au trésor... Il sait tout... L'emplacement, la date, tout... Moi, je ne sais rien... C'est le gardien qu'il faut faire parler. C'est ce que nous avons l'intention de faire mais nous ne sommes pas parvenus à le faire sortir... Il a fallu que nous acquérions l'éléphant pour avoir le gardien et ses secrets... Mais il ne veut pas sortir... C'est lui qu'il faut interroger...

Le Capitaine Llob, écœuré par la couardise du négociant, lui décocha un coup de pied qui l'envoya s'affaler aux côtés du Capitaine Tyan qui gisait, à peine conscient, contre le socle minéral de la carcasse du pachyderme.

- Il refuse d'obéir ? C'est ce qu'on verra ! Lafouine, à toi de jouer.

La vigie brancha le transpondeur et s'approcha de la charpente.

- Nous vous laissons une minute pour sortir. Passé ce délai, nous démonterons la structure.

Une voix étouffée leur parvint presque instantanément.

- Ne vous fâchez pas, Messieurs, je viens tout de suite.

On entendit gratter, grincer et grommeler, puis la porte du pilier central s'ouvrit sur un petit homme aux vêtements chiffonnés et couverts d'une épaisse couche de poussière humide et grumeleuse. Malgré ses longs cheveux gris ébouriffés et les énormes favoris qui encadraient son nez incroyablement pointu, il ressemblait en tout point aux individus du XXVème siècle qui se tenaient devant lui.

Les yeux chafouins du petit homme se posèrent longuement sur Qliti, puis sur la prothèse optique du capitaine pirate, et enfin sur les deux Morgs qui gardaient la porte.

- En quoi puis-je vous être utile, Messieurs ?

Le transpondeur vocal n'était qu'une mécanique. L'appareil traduisait à merveille les milliers de langues et de dialectes qui avaient été parlés au cours des siècles précédents et codés dans ses circuits, mais était incapable de restituer les intonations sans lesquelles l'information transmise par un être de chair est incomplète. La posture pleine d'une humilité obséquieuse qu'il avait adoptée, cependant, était sans équivoque. Légèrement penché en avant comme pour mieux marquer sa position sociale inférieure, les mains tendues en signe de disponibilité totale et immédiate, les yeux bien ouverts afin de manifester physiquement l'attention qu'il allait prêter à la moindre parole de ses interlocuteurs, tout cela montrait qu'il n'avait qu'un seul désir : sauver sa peau. A n'importe quel prix. Le Capitaine Llob s'approcha du transpondeur.

- Qui es-tu ?

- Citoyen Levasseur, Monsieur, dix-neuf ans de travaux publics, qui m'ont rapporté une blessure à l'annulaire de la main droite, fit-il en exhibant avec fierté un doigt raide et sale le long duquel courait une fine cicatrice. Je suis le gardien de l'éléphant de la Bastille depuis près de quinze ans et j'ai eu l'honneur de me distinguer en le protégeant des incendiaires lors des événements de 1830.

Le second fit claquer plusieurs fois ses mandibules et étendit les bras pour mettre ses serres en valeur. Le citoyen Levasseur s'interrompit, l'air inquiet, et ploya l'échine de quelques centimètres supplémentaires en croisant les doigts de la main droite au niveau du menton. Il garda la posture quelques secondes avant de baisser les bras.

- Vous n'êtes pas francs-maçons ? Non, bien entendu... Mais je ne risquais rien à essayer...

- Cela ne nous mènera à rien, Capitaine, dit Qliti en salivant. Laisse-moi le questionner à ma façon.

Le Capitaine Llob ignora la Saksa et poursuivit son interrogatoire.

- On nous a parlé d'un trésor. Tu sais où il se trouve. Dis-nous en plus à ce sujet et nous te laisserons libre de poursuivre ton existence minable.

Le regard de Levasseur glissa brièvement sur les Morgs qui surveillaient les corps inertes du Capitaine Tyan et du chronantiquaire.

- Bien sûr ! J'ai vu l'or, mais c'était il y a longtemps, presque vingt ans... L'or que Napoléon avait confié à Lavalette pendant la campagne de Russie !

- Qui ? demanda Qliti

- Napoléon, le fameux empereur autoproclamé de la Terre d'avant l'ère spatiale, fit le cyclope avec une moue de mépris pour l'inculture de ses officiers.

- La veille de la retraite de Russie, surenchérit Lafouine en consultant ses notes, alors que l'armée française était vaincue, Napoléon confia au Comte de Lavalette la mission de convertir des bons du trésor et de lui faire parvenir la somme en espèces plus tard. La moitié de cet or disparut...

- A combien s'élevait le total ? demanda Qliti avec des yeux que la cupidité arrondissait encore plus que nature.

- Huit cent mille francs de l'époque, en pièces d'or, ce qui ferait de nos jours environs dix millions de solards

XXV siècle

18 juin 1815
Waterloo



07

en tenant compte de la valeur purement numismatique.

La Saksa émit une série de trilles admiratives. Après avoir été partagées de façon injuste et arbitraire entre les membres de l'équipage et les officiers, même les parts de butin les plus modestes resteraient très intéressantes.

- C'est sur la piste de ce trésor que tu pourrais nous guider ? demanda le second à Levasseur qui bombait maintenant le torse, les pouces passés dans son gilet, conscient de l'importance des renseignements qu'il détenait.

- Hélas, mon bon Monsieur, comme je vous l'ai dit précédemment, je ne l'ai vu que l'espace d'un instant, il y a des années...

- Le temps n'est pas un problème. Nous y voyageons aussi facilement que sur les routes pavées de votre époque.

Le citoyen Levasseur ouvrit la bouche avant de se raviser et de marquer une pause. Le Capitaine Llob le laissa digérer l'information, ce qui ne prit qu'une minute. Apparemment, le petit homme savait s'adapter.

- Dans ce cas, je suis prêt à vous y conduire contre l'assurance que vous me rendrez à mon époque, nanti d'un petit viatique, cela va sans dire...

Le Capitaine Llob empoigna le foulard crasseux du vieil homme et lui vrilla les pupilles de son œil bionique.

- Tu n'as rien à exiger, l'avorton. Estime-toi heureux d'avoir la vie sauve. Où se trouve ce fameux magot ?

- En Belgique, Monsieur.

- C'était une petite nation limitrophe de la France, Capitaine, coupa Lafouine.

Le gardien fronça les sourcils et se mit à geindre. Avec ses cheveux longs qui lui encadraient le visage, il ressemblait à un chien maltraité.

- Le problème n'est pas *où*, Capitaine, mais plutôt *quand*. J'ai vu le coffre qui contenait les pièces d'or le soir du 18 juin 1815...

- Cela ne nous pose aucune difficulté. Donne-nous des coordonnées spatiales précises.

- ...derrière la ferme du Caillou, à Gennapes, près de Waterloo.

- Qliti, rassemble les hommes sur la *Tempora* et transfère-y l'éléphant. Ensuite, tu saborderas la Joconde, au cas où ils auraient envie de nous causer des ennuis.

- Capitaine, l'interrompt Lafouine en essuyant ses paumes moites sur sa combinaison, il faut d'abord que je vous précise un ou deux détails quant à notre destination spatio-temporelle...

III

L'existence d'un pirate n'est pas très différente, dans sa structure, de celle des gens ordinaires. Elle est constituée de longues périodes de calme relatif entrecoupées de courts intervalles d'agitation forcenée. Si la charpente de la vie d'un boucanier est semblable à celle du commun des mortels, cependant, le contenu en est radicalement différent. Même les moments paisibles sembleraient passablement agités pour un observateur profane...

Ayant été informé par Lafouine de la situation qui régnait dans le secteur de Waterloo le soir du 18 juin 1815, le Capitaine Llob avait jugé prudent de n'envoyer sur les lieux qu'un commando réduit. La *Tempora* resta donc couplée à la **Joconde** dans la stase temporelle avec la majorité de son équipage, tandis que le Cyclope des Confins et une petite unité d'intervention composée de Lafouine, Levasseur et des deux gardes Morg, prenaient place à bord d'une chaloupe.

Etant donné la nature du lieu spatio-temporel dans lequel ils allaient devoir agir, un plan avait été soigneusement préparé. La berline blindée dans laquelle Levasseur avait vu le coffre au trésor se trouvant près de la ferme du Caillou, dernier quartier général de l'Empereur, il importait de trouver un prétexte pour en approcher sans être repéré car il était bien entendu inconcevable de se matérialiser inopinément au milieu de l'état-major.

Lafouine découvrit que Napoléon avait dû recruter un guide autochtone le matin même de la fameuse bataille et que celui-ci ne l'avait pas quitté de la journée. En raison de sa connaissance de l'époque, le gardien de l'éléphant fut désigné d'office pour prendre sa place. Le Capitaine Llob, et les deux Morgs, quant à eux, avaient revêtu l'uniforme du premier régiment des chasseurs à pied de la vieille garde, dont le bonnet à poil venait à point pour dissimuler les crânes bulbeux des extra-terrestres ainsi que l'œil bionique du pirate, qui s'était résigné à revenir à la vision organique pour l'occasion. La moustache et la tresse poudrée de cette unité d'élite furent remplacées par des postiches. Le seul problème fut la taille non-réglementaire du capitaine Llob, mais une paire de talonnettes et des guêtres munie d'un exosquelette discret y remédièrent. Lafouine, à bord de la chaloupe, resterait en contact radio et les reprendrait à bord dès que l'ordre lui en serait donné, à l'exception de Levasseur que l'on rendrait à son siècle en le propulsant quelques années plus tard.

La première partie du plan se déroula comme prévu. Le matin du 18 juin 1815, les pirates temporels se ren-

dirent chez Jean-Baptiste Decoster, le paysan flamand qui devait guider l'Empereur au cours de cette funeste journée. Lorsque le pauvre homme vit se matérialiser les chronautes, en pleine nuit et à l'instant précis où retentissait un formidable coup de tonnerre, il crut sa dernière heure arrivée, mais après avoir été ficelé et enfermé dans sa cave il se dit que son trépas serait, après tout, beaucoup plus long. Malgré l'absence d'eau et de vivres, il estima être en mesure de prolonger son agonie pendant quatre ou cinq jours ...

Levasseur, quant à lui, n'était absolument pas d'accord pour jouer le rôle qui lui avait été distribué. Il était déjà revenu vivant de la bataille de Waterloo et pensait qu'il ne bénéficierait peut-être pas de cette chance une seconde fois. Mais le Capitaine Llob savait se montrer très persuasif et il avait fini par accepter à contrecœur, tout en nourrissant l'espoir d'une fuite discrète avant que les choses ne tournassent encore plus à son désavantage.

Dès l'aube, on frappa à la porte. Les pirates se dissimulèrent à l'étage et Levasseur ouvrit en tremblant.

Devant lui se tenait un personnage qu'il aurait reconnu parmi des milliers d'autres. A peine plus grand que lui, le bicorne fermement vissé sur le crâne, une main dans le dos et l'autre glissée dans l'échancrure du gilet, l'Empereur attendait que le pauvre homme se remît de sa surprise. Un peu en retrait se tenaient quelques-uns des membres de l'état-major, accompagnés d'un petit détachement de chasseurs de la Vieille Garde Impériale.

- Connaissez-vous bien la région, mon ami ?

Levasseur fit de son mieux pour imiter l'accent flamand du personnage qu'il était censé incarner.

- Oui, Sire, bien sûr.

- Alors vous nous serez d'une aide précieuse. Venez, nous avons un cheval pour vous.

- C'est que... Sire... Je monte assez mal et...

- C'est une bête placide et habituée au fracas des canons. Elle ne risque pas de vous désarçonner par surprise.

En route.

Levasseur se mit en selle. L'allusion aux explosions à venir lui rappelait de mauvais souvenirs. Les pirates patientèrent quelques minutes, puis se mirent également en route pour la ferme du Caillou. Il ne leur restait plus qu'à attendre patiemment la débâcle et, dans le court intervalle entre le moment où les Français abandonneraient la place et celui où les Prussiens l'investiraient pour la piller, ils feraient signe à Lafouine pour qu'il vienne prendre livraison du contenu de la berline.

Tout fut relativement calme jusqu'aux environs de onze heures, lorsqu'un rayon de soleil fit enfin son apparition. Les chevaux tiraient péniblement dans la boue les lourdes pièces de douze qu'accompagnaient les quelques vingt servants nécessaires à leur maniement et les troupes prirent progressivement position en attendant le début des hostilités. Des estafettes allaient et venaient inlassablement, transmettant ordres, contre-ordres et précisions, rapportant renseignements et rapports contradictoires... Vers onze heures trente, le terrain ayant été jugé relativement praticable, la bataille commença enfin.

Dans un premier temps, Levasseur avait activement participé à la mise en place du dispositif. Chaque fois que l'Empereur ou l'un des officiers lui avaient demandé des précisions sur la topographie locale, il s'était efforcé de répondre de son mieux, mais ses souvenirs étaient assez vagues et il fut à l'origine de plusieurs méprises. Son incompétence, mise sur le compte de sa méconnaissance présumée du français, fut rapidement découverte et on ne s'occupa plus de lui, ce dont le petit homme profita pour tenter de fausser compagnie à ses hôtes illustres. Si ceux-ci avaient eu la certitude qu'il ne devait plus leur être utile, il aurait certainement subi le même sort que les malheureux qui allaient tomber sous les coups de l'ennemi, mais quand ils eurent repris le fuyard, il se contentèrent de le lier à son cheval lors des déplacements de l'état-major.

Une attaque de diversion fut d'abord lancée contre la ferme de Hougoumon, à l'ouest. Deux heures plus tard, l'infanterie se mit en mouvement, le terrain ayant été préparé par les quatre-vingt canons de la grande batterie, une partie des hommes attaquant la ferme de La Haye Sainte, second point fort du dispositif adverse. Les Anglais se défendirent féroce et dans l'après-midi, les troupes françaises repartirent à l'attaque, appuyées par la cavalerie. Au moment où les Anglais du Duc de Wellington commençaient à penser que la bataille était perdue, une partie des Prussiens arrivèrent en renfort, mais le reste de leur armée étant contenue par les troupes du Maréchal Grouchy, qui s'était rapproché, ils se firent littéralement hacher par les Français. Les canons ennemis furent systématiquement détruits pour éviter qu'ils ne fussent réutilisés dans l'hypothèse, peu probable au vu de l'évolution de la bataille, d'une contre-offensive. La cavalerie du maréchal Ney, de son côté, prenait la ferme de La Haye Sainte, secondée par l'infanterie du maréchal Reille qui venait d'arriver de Wavre.

A Plancenoit, la Jeune Garde embrochait sans discontinuer les Prussiens dans une sanglante offensive à la baïonnette. Afin de parachever une victoire désormais inévitable, Napoléon fit donner la Vieille Garde Impériale dès le milieu de l'après-midi. Celle-ci, fidèle à sa réputation mythique, porta l'enthousiasme des soldats

jusqu'aux cîmes de cet héroïsme sauvage qui rend les hommes si proches de leurs origines animales. Dès cet instant, les Français furent invincibles. A la fin de la journée, après huit heures ininterrompues de combats impitoyables, le moral des alliés était au plus bas. Lorsque la nouvelle de la mort du général prussien Blücher atteignit le Duc de Wellington, il décida de rendre les armes, vaincu et déshonoré...

Les trois pirates, malgré toute leur expérience, n'avaient encore jamais assisté à un tel carnage. Sur la plaine gisaient des milliers de cadavres et de blessés, hommes et chevaux unis dans la douleur sur un lit de boue et de sang gigantesque et obscène. Le vacarme était assourdissant. Les obus, les shrapnells et les boîtes à mitraille éclataient comme autant de messages venus tout droit de l'enfer. Partout, les canons et les fusils tonnaient, des cris de guerre mêlés aux hurlements de douleur des blessés que l'on piétinait sortaient des gosiers déchirés. Comme pour appeler les combattants à venir prier l'Antéchrist, le son métallique des sabres cognant sur les casques et les cuirasses sonnait un angélus démoniaque.

Aux abords du quartier général impérial, le Capitaine Llob et les deux Morgs s'en sortaient plutôt bien. Ayant abandonné leurs fusils à pierre, inefficaces en raison de l'humidité ambiante et de toutes façons inutiles dans un combat au corps à corps, ils taillaient et tranchaient avec autant d'entrain que des bûcherons dans une forêt de jeunes sapins. Lorsque l'occasion se présentait, ils se laissaient même aller à lâcher un éclair meurtrier avant de cacher discrètement leurs lasers dans les plis de leurs vêtements.

Dès l'arrivée des premières rumeurs sur la mort de Blücher et la débâcle prussienne, le bataillon des chasseurs du commandant Duüring quitta la ferme du Caillou pour se lancer à la poursuite des derniers ennemis, qui fuyaient la mort aussi vite qu'ils en étaient capables. Le Capitaine Llob et ses hommes en profitèrent pour partir en quête des berlines impériales. Il fallait agir rapidement, car leur régiment ne tarderait pas à regagner son poste.

Les voitures se trouvaient dans la cour désertée. Le pirate découpa un des panneaux blindés à l'aide de son laser : le trésor tant convoité se trouvait bien à l'intérieur du véhicule. Vérifier le contenu du coffre ne prit qu'un instant. Les deux Morgs saisirent chacun une poignée pendant que le Capitaine Llob contactait Lafouine.

Une silhouette se glissa derrière eux.

- On partage, camarades ?

Les chronautes se retournèrent d'un seul mouvement pour découvrir qu'une demi-douzaine de soldats dépennés les tenaient en joue. Même avec leur armement obsolète, ils étaient parfaitement en mesure d'occire les voyageurs du futur. L'un d'entre eux s'approcha et les fouilla. Il jeta les trois lasers à ses compagnons et resta un moment à examiner les transpondeurs linguistiques dont ils étaient équipés. Celui qui semblait commander intervint.

- Laisse. Ils en ont besoin pour comprendre ce que nous disons.

Le Capitaine Llob réprima un grognement. Sous un uniforme de soldat d'infanterie, il venait de reconnaître Levasseur.

- Il y en a assez pour tout le monde, Levasseur. Si vous voulez partager, vous n'avez qu'à ouvrir vos poches.

Le petit homme émit un ricanement qui le fit ressembler à un des rats qui lui avaient tenu compagnie dans les entrailles de l'éléphant de bois. Non loin de là, une fusillade éclata. Etant donné que les alliés avaient rendu les armes, il ne pouvait s'agir que de l'exécution de traîtres, de mourants que la compassion ordonnait d'achever, ou encore une salve en l'honneur du grand vainqueur.

- Finissons-en. Bénévent, Thénardier, Valjean, attachez-les. Les autres, répartissez le contenu du coffre dans les sacs et ensuite, chacun pour soi !

Pendant que les hommes s'affairaient, Levasseur s'amusait à provoquer les pirates.

- Je me suis rencontré, vous savez ! A l'époque, j'essayais de désertir dans des vêtements civils que j'étais parvenu à me procurer. Je me suis vu tel que j'étais lorsque j'ai aperçu pour la première fois les berlines blindées au quartier général de l'Empereur. C'est comme ça que j'ai pu m'échapper. C'est mon double du passé que l'Empereur a attaché sur son cheval pour l'empêcher de fuir, le prenant pour Decoster. C'est plutôt flatteur étant donné les années qui nous séparent...

Levasseur éclata de rire.

- Je me suis trahi moi-même ! Quelle ironie !

Les trois pirates furent bientôt liés à des anneaux encastrés dans le mur extérieur de l'écurie. Des bruits de pas et des cris de joie indiquaient la venue d'une troupe.

- C'est l'Empereur qui envoie chercher ses voitures. Il est temps pour nous de tirer notre révérence, Capitaine. Je me demande ce qu'il adviendra de vous lorsque les grenadiers vous trouveront et découvriront votre curieuse anatomie. Vous serez probablement disséqués pour le plus grand profit de la science, à moins que ce ne soit simplement pour assouvir la curiosité insatiable de notre Grand Stratège ! Adieu !

Ils s'éclipsèrent, aussi lourdement chargés que des mules, bien qu'ils aient dû abandonner la plus grande partie du butin. Le Capitaine Llob ne perdit pas de temps à se demander jusqu'où ils seraient capables d'aller avant de se faire prendre et contacta Lafouine en mode subvocal.

- Capitaine ! Donnez-moi vos coordonnées exactes. Je viens de recevoir des informations en provenance du Tempora. Nous avons de gros ennuis.

IV

Lafouine parvint à faire remonter ses compagnons à bord de la chaloupe avec ce qui restait du trésor, juste avant le retour de la garde rapprochée de l'Empereur dans la cour de la ferme du Caillou et informa aussitôt le Capitaine Llob de la situation.

- Un des bâtiments de la patrouille temporelle du Prince des Amériques est sur le point d'investir la stase. Nous y sommes restés trop longtemps et ils ont fini par nous repérer. Qliti vient de me faire savoir qu'il va devoir lever l'ancre d'un moment à l'autre.

Le Cyclope des Confins, furieux de s'être fait duper par un être aussi insignifiant que Levasseur, prit les commandes de la chaloupe pour le trajet du retour. Ses officiers au grand complet l'attendaient sur la passerelle de commandement.

- Qliti, tu as des informations sur leur bâtiment ?

- Il s'agit de la *Laetizia* du Prince Louis-Jérôme, Capitaine.

Le pirate siffla entre ses dents.

- Le navire amiral ! Le reste de la flotte ne doit pas être loin. C'est le moment de virer de bord. Comment est la météo interdimensionnelle ?

- Pas de véritable grain prévu, juste un peu de houle photonique lorsque nous passerons au large d'Alpha du Centaure, comme d'habitude.

- Qliti, est-ce que vous avez terminé le transfert de l'éléphant de la Bastille à bord de la *Tempora* ?

- Oui, Capitaine. Nos négociateurs de la Tortuga ont déjà pris contact avec des représentants de la République Impériale pour son rachat. Espérons que le bronze des canons pris aux Russes lors de la bataille de Friedland nous portera chance.

- Cela ne fait aucun doute. Je me demande même si notre bon Lucien XIII ne serait pas à l'origine de cette commande au chronantiquaire Migran. L'Empire a besoin de symboles forts pour maintenir son ascendant sur les colonies et une relique de l'époque du fondateur de la dynastie Bonaparte remplirait parfaitement ce rôle. A mon avis, nous n'aurons pas de mal à en tirer un bon prix. A présent, coupez toutes les communications et armez les tubes à plasma.

Les hommes froncèrent les sourcils, vaguement inquiets. Qliti se fit leur porte-parole.

- Tu penses vraiment attaquer un vaisseau de cette taille ? Même si les officiers te suivent, le reste de l'équipage risque de se mutiner. Ils préféreront croupir dans les bagnes proxiens plutôt que d'errer à jamais dans les limbes si nous sombrons dans la stase temporelle.

- Je ne suis pas assez fou pour engager véritablement le combat, mais je n'ai pas l'intention non plus de leur laisser la *Joconde* intacte. Il s'agit d'une simple opération de nettoyage par le vide...

- Et les deux prisonniers ?

- Nous les gardons à bord. Ils pourront toujours servir de monnaie d'échange un jour ou l'autre. Ils vont goûter aux joies de la réclusion dans les cachots d'une véritable Utopie Libertaire. Le reste des hommes sera vendu aux marchands d'esclaves des Confins...

Lorsque la *Laetizia* pénétra dans la stase temporelle, les canons laser du vaisseau pirate avaient achevé leur œuvre de mort et celui-ci faisait déjà route vers l'amas stellaire de la Tortuga. L'équipage sous les ordres du grand amiral Louis-Jérôme Bonaparte, demi-frère de l'Empereur Lucien XIII, se révéla incapable de sauver la corvette qui sombrait dans les replis interdimensionnels de l'océan spatio-temporel : le processus de désintégration du navire était trop avancé et la *Joconde* avait déjà rendu la plupart de ses atomes à l'univers.

Pendant que la *Tempora* se dirigeait vers les Libres Planètes des Confins, le Capitaine Llob tint conseil avec ses officiers.

- Lafouine, quelle est notre prochaine cible ?
- Dès que nous aurons vendu notre prise aux négociateurs de la Tortuga, nous retournerons sur Terre, au XVIIIème siècle cette fois. Un collectionneur nous a sollicité pour une opération exceptionnelle : voler le Saint Graal dans l'église de l'Hôtel des Invalides où il était gardé avant que l'on ne perde sa trace.
- C'est un gros morceau ! Tu as bien vérifié que sa disparition n'affectera pas le tissu temporel ?
- Bien sûr, Capitaine. L'objet en question n'a jamais été retrouvé et les probabilités pour qu'il ait été détruit sont de cent vingt-trois pour cent, d'après l'I.A. de la *Tempora*. Il est donc impossible que notre intervention modifie le cours de l'histoire si nous nous en emparons au bon moment.
- Excellent. Quelles sont les coordonnées temporelles idéales ?
- La matinée du quatorze juillet 1789, Capitaine.



L'illustrateur : ANTHONY BOURSIER

Jeune illustrateur de 26 ans, Anthony Boursier est passé, après avoir eu un bac L, par l'école d'Arts Appliqués Pivaut à Nantes pendant trois ans. Il se fascine pour les univers mythologiques et fantastiques. Il apprécie énormément la littérature de H.P. Lovecraft et la peinture de Brom entre autres.

Il travaille en majorité à la peinture acrylique mais touche parfois à l'huile.

Son secteur d'activité le plus important est l'illustration dans le domaine du jeu (jeu de cartes, jeu de rôles etc.), dont il est un grand fan.

NICOLAS B. WULF

Science-Fiction

Esprits racines



Barde et conteur de 27 ans, Nicolas B. Wulf vit depuis sa plus tendre enfance en contrée normande où il consacre une grande partie de son temps libre à mitonner ses écrits, depuis une dizaine d'années. Si la fantasy demeure son ingrédient favori, assaisonner ses récits de fantastique, leur donner la saveur du conte ou les relever d'un soupçon de cyberpunk ne lui coupe pas l'appétit. Sans oublier ces vers qu'il façonne avec patience, la poésie demeurant un de ses artisanats favoris.

Mais derrière le masque de l'apprenti-écrivain sommeille un être diabolique, gardien des arcanes mathématiques. Une seconde nature qu'il cherche à garder au plus profond de lui-même chaque fois qu'il prend la plume...

Depuis plus d'un an, il s'est enfin décidé à partager ses écrits, qui pour la plupart peuvent être lus dans «Les Chroniques de Noghaard», qu'il tient à jour quotidiennement : <http://chroniquesnoghaard.over-blog.com>

Et il ne désespère pas de terminer un jour son premier roman...

Mers Oniriques, in Univers : Hors Série spécial Remake, Revisitage, Fanfic (à paraître)

Tout le monde l'appelait Nicky le Petit Capitaine. A cause de son jeune âge. A Port-aux-Pendus, on n'avait jamais vu un homme à peine sorti de l'adolescence posséder un navire d'un tel tonnage. Pourtant, bien que seul maître du plus imposant vaisseau de toute l'Isle de la Fraternité Ecarlate, il n'avait jamais pris la mer, pas même en tant que simple mousse. En peu de temps, il était devenu la risée de tous.

En réalité, il se nommait Nickolah Dothiriel, fils du Fléau des Dix Océans, le célèbre Filhip Dothiriel. Son père avait écumé toutes les eaux connues, avait dressé les seules cartes de certaines. Les navires qu'il avait pillés étaient légion. Les comptoirs qu'il avait pris par les armes au profit de la Fraternité se dénombrèrent par dizaines. Les vétérans parmi les pirates qui peuplaient l'Isle le considéraient comme un héros, une légende vivante dont se souviendraient les chroniques. Ce fils pleutre était une anomalie parmi les Frères. Aucun ne souhaitait l'accepter au sein de la Fraternité Ecarlate.

Un seul homme était resté aux côtés de Nickolah. Mizaël Tarcisse, dit Monsieur Trois-Mâts, second du Capitaine Filhip. Il avait épaulé le Fléau des Dix Océans pendant de longues années, et son père auparavant. Désormais, il considérait que son devoir était de transformer Nickolah en un fier capitaine de vaisseau, respecté de tous. Et il savait que ce ne serait pas chose aisée.

Mizaël et son protégé étaient attablés dans un coin de leur taverne habituelle, *La Course Opulente*. Chaque fois qu'un pirate dépassait leur table, il lançait à Nickolah un regard chargé de mépris. Si le jeune homme avait été seul, il aurait été victime de leurs quolibets et de leurs provocations. Mais jamais un marin n'aurait osé préférer la moindre insulte ou menace en présence de Monsieur Trois-Mâts. Tous respectaient et craignaient le vieil homme. Le dernier à s'y être risqué pourrissait quelque part au fond des eaux portuaires.

Mizaël observait Nickolah en silence. Le jeune homme semblait une fois encore perdu dans quelque rêverie. Son physique androgyne lui donnait un aspect juvénile. Aucune méchanceté dans son regard orangé, seulement une grande bonté. Il portait une chemise bouffante à l'éclat terni par la poussière. Ses cheveux étaient coupés bien trop courts. Et dévoilaient deux oreilles aux lobes atrophiés et légèrement étirées en pointe au sommet. Un héritage de ses lointains ancêtres aujourd'hui éteints.

Monsieur Trois-Mâts secoua la tête. Il se pencha vers Nickolah.

- Ca va bientôt faire deux ans, Cap'taine. Deux fichues années qu'vot' père a rendu l'âme. Paix à elle ! Vous pouvez pas continuer comme ça. Tous sur l'Isle vous considèrent comme un foutu pleutre indigne de sa mémoire.

- Que veux-tu que j'y change, Mizaël ? Tu sais bien que je ne suis qu'un incapable. Père me l'a bien souvent répété. C'est pour cela qu'il m'a toujours laissé à quai. Je l'aurais encombré à bord de son glorieux navire. De toute façon, je n'ai jamais rêvé de cette mer. Je n'aspire qu'à la paix. Mais celle-ci se refuse à moi.

- P'têt que vous tenez là vot' paix, mon bon Cap'taine !

- Comment cela Mizaël ?

- Il n'y a qu'une seule paix que je connaisse. Celle de la mer à perte de vue. Prenez ce navire qui est vôtre maintenant ! Laissez-le retrouver sa liberté sur les flots !

- A quoi bon, brave Tarcisse. Quand je toucherai à nouveau terre après cette balade d'agrément, tous reviendront me railler. Jamais ils ne m'oublieront, jamais ils ne me laisseront être quelqu'un d'autre que Nicky le Petit Capitaine.

Un soupir souleva sa poitrine. Mizaël voyait les larmes monter à ses yeux. Il eut un petit sourire madré et posa la main sur l'épaule du jeune homme.

- J'ai p'têt la solution Cap'taine.

Nickolah le dévisagea. Une lueur d'espoir illumina un instant son regard, le faisant briller comme une flamme. Mizaël était parvenu à éveiller sa curiosité au-delà de ses attentes.

- Depuis plusieurs semaines, un foutu traître portant lettres de marque du royaume hispan attaque les navires des Frères. Aucun capitaine ne possède de vaisseau suffisamment imposant pour lui donner la chasse. Sans parler des rivalités entre chacun, qui rendent toute alliance impensable. A Port-aux-Pendus, un seul bâtiment pourrait tenir tête à cet enfant de catin : La *Dalvénia*.

Le jeune homme sentit un pincement au cœur. *Dalvénia*. Sa mère qu'il n'avait jamais connue. Elle était morte en lui donnant naissance, victime malheureuse des conditions d'hygiènes déplorables dans la ville. Il se ressaisit.

- Es-tu sûr de toi Mizaël ? Crois-tu réellement que je puisse ainsi vivre en paix ? demanda Nickolah.

Monsieur Trois-Mâts acquiesça, avec conviction. Mais cela ne changea rien à la mine défaite du jeune capitaine.

- Qu'est-ce qui va pas, fiston ?

- Comment réunir un équipage ? Qui voudra nous accompagner ? C'est peine perdue, Mizaël...

Nickolah se leva et franchit rapidement l'espace qui le séparait de l'entrée de la taverne. La voix du vieil homme résonna dans tout l'établissement.

- Soyez prêt à appareiller dans une semaine, Capitaine Dothiriel. La *Dalvénia* reprend la mer !

Des regards consternés se tournèrent vers Mizaël, puis cherchèrent Nickolah. Mais il était déjà parti.

On frappa avec insistance à la porte de la petite maison, demeure familiale des Dothiriel depuis trois générations. Le jour était à peine levé, mais le soleil brillait déjà généreusement sur l'île tropicale. Le jeune homme se retourna dans son lit, espérant que l'indésirable visiteur partirait. Mais les coups redoublèrent de vigueur, alors qu'on l'appelait par son nom. Il finit par quitter l'abri confortable des draps, enfila rapidement ses vêtements et descendit ouvrir la porte. Le visage encore ensommeillé, il ne put contenir sa surprise en découvrant un jeune garçon habillé comme un forban qui l'attendait sur le seuil.

- Que veux-tu ? demanda Nickolah avec aigreur.

- Capitaine Dothiriel ! Monsieur Trois-Mâts m'envoie vous dire que la *Dalvénia* est prête à lever l'ancre. Les hommes sont déjà à bord et n'attendent plus que vous pour partir.

L'enfant était plein d'entrain, heureux qu'on lui ait fait confiance pour transmettre un message d'une telle importance. Il n'ignorait pas les rumeurs qui courraient en ville. La *Dalvénia* n'avait plus quitté le port depuis deux ans, et d'aucuns pensaient qu'elle connaîtrait de nouveau la caresse des vagues sur sa coque.

Nickolah, quant à lui, mit un certain temps avant de comprendre où le garçon voulait en venir. Il écarquilla les yeux. Une semaine s'était écoulée. Si vite, pensa-t-il. Il se hâta, demanda à l'enfant de l'aide pour rassembler ses rares effets, et ils se précipitèrent vers le port.

Il y avait une foule inhabituelle à cette heure-ci, surtout en cette journée de repos. L'agitation qui régnait sur les quais était incroyable. Tous ces badauds se pressaient pour voir le fameux vaisseau qui avait conduit si souvent au succès le Fléau des Dix Océans. Se frayant un passage au sein de la cohue, Nickolah entendit des bribes de conversations. L'excitation le disputait au scepticisme. Et le capitaine de ce flamboyant navire fendait la masse des curieux dans l'indifférence. Nul ne le remarquait.

Sans faire attention aux protestations des spectateurs qu'il bousculait, le jeune homme parvint au premier rang du rassemblement. Des engagés de la garde régulière de Port-aux-Pendus retenaient l'attroupement pour laisser une ceinture libre entre le chargement à embarquer sur le navire et la foule. Les soldats refusaient de céder le passage à Nickolah, le raillant alors qu'il se présentait. Une fois de plus, ce fut Monsieur Trois-Mâts qui vint à son secours.

- Capitaine Dothiriel ! tonna-t-il avec suffisamment de force pour que tous l'entendent. Nous n'attendions plus que vous !

On s'écarta à son arrivée et Nicky et le garçon qui l'aidait à porter ses bagages purent s'extraire de la masse grouillante, subitement silencieuse, pour se retrouver face à la *Dalvénia*.

Le jeune capitaine ne s'était plus retrouvé en présence du navire depuis son enfance. Affichant avec arrogance ses cinq cents tonneaux, l'imposante frégate resplendissait dans les eaux miroitantes du port. Les rayons ardents du soleil jouaient sur les ornements dorés qui habillaient le gaillard arrière, de fines sculptures rappelant les légendes marines. A la proue, un serpent de mer se déployait et se lovait autour du beaupré, ouvrant sa gueule à l'extrémité de la pièce de bois. Les feux solaires qui l'embrasaient évoquaient des flammes s'exhalant du léviathan. Les trois mâts de la *Dalvénia* se dressaient fièrement sur le pont, barrés de leurs vergues rutilantes.

Des quais, on pouvait voir des dizaines de marins qui s'affairaient. Les gabiers visitaient le navire. Le maître canonier supervisait avec autorité le chargement des boulets et de la poudre, tandis que les servants inspectaient l'unique batterie de canons de la frégate.

Nickolah avait rarement assisté à une telle effervescence. Son second le rappela à la réalité, avec rudesse.

- Capitaine, laissez-moi vous présenter quelques-uns des officiers qui assistèrent votre père, lâcha-t-il en désignant la poignée d'hommes qui l'accompagnaient. Voici Pénombre, le chirurgien du navire ; Hauturier et Lamaneur, nos deux pilotes, ainsi que Timonier, le barreur suppléant ; et enfin Prêcheur, l'aumônier du bord, sans la présence duquel aucun de ces enfants de putain n'embarquerait.

Le jeune homme salua les cinq vétérans. Leur peau était hâlée par une exposition prolongée au soleil, burinée par les embruns et le vent. Ils observèrent longuement leur nouveau capitaine, circonspects dans leur jugement. Seul le chirurgien ne prêtait pas attention à lui. Mais Nickolah se souvenait de ce que Mizaël lui avait raconté,

un soir autour d'une chope. Pénombre tirait son surnom de sa vue déclinante qui le rendait presque aveugle. Pourtant il demeurait un des meilleurs dans sa spécialité. Monsieur Trois-Mâts reprit la parole, brisant ce silence embarrassé.

- Lamaneur vous conduira à la dunette, Capitaine, où vous pourrez déposer vos effets.

Nicky suivit le pilote, tandis que le jeune garçon trottait toujours à leurs côtés. Les questions se bousculaient dans la tête de l'héritier des Dothriel. Cependant, en remarquant à la proue de la *Dalvénia* un homme de grande taille, au corps osseux, à la peau d'ébène, il n'en posa qu'une à Lamaneur.

- Qui est cet homme ?

- Celui qui nous aidera à trouver ce maudit corsaire, Capitaine.

Nickolah s'arrêta. L'incrédulité s'affichait dans ses yeux aux iris orange.

- Comment s'y prendra-t-il ?

Lamaneur prit un air étrange, quelque peu écœuré.

- Vous le saurez bien assez tôt, Capitaine...

Il tourna les talons et reprit sa marche, coupant court à la conversation. Le jeune capitaine n'osa pas relancer celle-ci. Il s'engagea sur la passerelle et embarqua par tribord. Alors qu'il traversait le pont de la frégate, les marins stoppaient leurs tâches pour considérer l'homme qui allait tenir leurs vies entre ses mains, durant toute la course pour laquelle ils s'étaient engagés. Leurs regards étaient amusés, consternés, inquiets, parfois hostiles. Mais aucun ne reflétait la confiance aveugle qu'un marin plaçait en son capitaine.

Il entra dans la dunette en franchissant une porte où le visage de son père avait été gravé avec soin. Il pénétra dans une pièce de taille confortable au centre de laquelle se trouvait une table entourée d'une dizaine de chaises. Au fond, un bureau, un fauteuil, un meuble haut où étaient entreposés cartes, portulans, journaux de bord. A tribord, un lit qui pouvait être rabattu pour gagner de la place. Nickolah, qui n'ignorait rien des usages à bord d'un navire - Mizaël y avait parfaitement veillé durant ces deux années -, savait que ces quartiers servaient également de salle commune pour les réunions et les repas des officiers.

Une petite armoire à bâbord lui permit de ranger ses effets. Pendant qu'il transférait le contenu de ses bagages, son second entra dans la cabine. Il congédia le garçon qui était toujours dans le sillage du jeune capitaine et s'adressa à ce dernier.

- Il nous reste environ deux heures avant l'écale de flot. C'est à ce moment que nous partirons.

Mizaël remarqua l'inquiétude qui figeait les traits de Nickolah. Il s'assit sur une chaise et le regarda droit dans les yeux.

- Ecoute, fiston. C'est la première fois que tu mets les pieds sur un vaisseau. Ta peur est logique. Mais faut pas t'en faire. J'ai appris tout ce que tu devais savoir. Tu en connais plus sur la vie en mer que la plupart des foutus marins qui se sont engagés dans cette folie.

Il sentit que tout ceci ne rassurait pas le jeune homme.

- J'vais être franc avec toi. Personne ici te fait pleinement confiance. Presque tous connaissent ton père, au moins de réputation, et la moitié de ces gars que tu devras protéger comme tes propres fils l'ont accompagné lors de ses courses. Ceux-là, ils crèveraient peut-être pour ta cause sans sourciller. Les autres, ce ne sont que de pauvres bougres qui n'avaient pour seuls choix que le dur labeur dans les plantations, une vie de mendiant, ou prendre les armes et devenir forbans, en espérant quelques piécettes pour se biturer et trouver des compagnes d'une nuit. Ceux-là te trancheraient la gorge pour un plus grand pécule. Il te faudra gagner leur foutue confiance.

- Comment y parviendrai-je, Mizaël ?

Le second porta la main à la bourse qu'il portait à sa ceinture. Il vida son contenu dans sa paume et le tendit à Nickolah. Le jeune capitaine regardait l'objet avec attention. C'était un curieux globe, légèrement ovale, fait d'une substance bleue translucide. Des filaments baignaient à l'intérieur, se mouvant lentement comme dans un épais liquide. Une fine chaîne dorée passait au cœur de l'œuf azuré.

- Qu'est-ce donc ? demanda Nicky en prenant avec précaution l'étrange bijou.

- Ton père m'a donné ce pendentif. C'est une *fetii*. Je ne suis pas sûr de bien comprendre comment elle fonctionne. Tes parents l'ont créée avant ta naissance. Ces brins que tu vois flotter à l'intérieur sont des cheveux leur appartenant. Filhip m'a expliqué que la *fetii* possède des vertus magiques, et qu'elle t'apportera le courage dont tu auras besoin quand cela s'avérera nécessaire. Avant de mourir, ton père me l'a confiée pour qu'elle te revienne quand tu accepterais le commandement de la *Dalvénia*. Il jugeait qu'elle t'aiderait à devenir un homme quand le jour serait venu.

- En quoi me servira-t-elle dès à présent ? s'exclama Nickolah, inquiet.

- Les mutins potentiels auront forcément un chef. Ou s'en trouveront un bientôt. Quand je le saurai, je viendrai te dire de qui il s'agit. A moins qu'il ne révèle lui-même son identité auparavant. Tu le provoqueras en duel pour montrer ton autorité.

Nickolah pâlit. Il n'avait jamais affronté un homme dans un combat à mort. Certes, il s'était souvent entraîné avec son mentor, mais le sang n'avait jamais coulé. Il prit un air misérable.

- Je perdrai, Mizaël. Je ne suis pas un guerrier comme toi.

Le vieil homme le gifla. Nicky le regarda, les yeux écarquillés, et dans leur orangé se lisait la honte d'un enfant prit en faute.

- Si tu ne le fais pas, tu risques la mutinerie ! Et personne ne te suivra jusqu'à la vergue où tu seras pendu ! Alors cesse tes jérémiades. Nombreux sont ceux qui voudraient s'emparer du fleuron des navires de l'Isle. Ne l'oublie à aucun moment. Car un simple instant suffit pour trancher une gorge !

Sa phrase à peine terminée, Monsieur Trois-Mâts quitta la dunette en claquant la porte derrière lui. Nickolah resta seul dans la pièce à ruminer ses pensées, jusqu'à ce que le garçon vienne l'appeler en frappant timidement à la porte. Le jeune capitaine passa distraitemment la *fetii* à son cou et sortit de ses quartiers. Il monta sur le gaillard arrière où il rejoignit Lamaneur, qui tenait la barre. Depuis le pont surélevé, il avait une vue d'ensemble sur les manœuvres d'appareillage de la *Dalvénia*.

Les marins se hâtaient sous les ordres du bosco, un homme massif à la peau sombre et au visage grêlé. On largua les amarres à l'avant du navire, pour que le pilote puisse diriger le vaisseau vers la sortie du port, qui coïncidait avec le sens du vent. Puis on fila les amarres arrières, tout en amenant un peu de voile pour propulser la frégate. Les ancres furent levées. Et quand la *Dalvénia* se fut enfin engagée dans les eaux portuaires, sous les vivats d'une foule surexcitée, le pavillon écarlate à dragons d'or des Dothiriels fut envoyé.

Le vaisseau s'élança alors vers la sortie de la baie qui abritait Port-aux-Pendus, la faible surface de voiles déployée gonflée par le vent. La *Dalvénia* s'engagea, fascinant Nickolah et son jeune compagnon, déjà surnommé Mousse par les marins, sous la titanesque arche de granite rouge qui avait donné son nom à la cité. Des corps y étaient suspendus en permanence, ceux des corsaires sur lesquels la Fraternité avait mis la main. Celui qui franchissait la Potence Sanglante pour la première fois ne pouvait qu'être impressionné par la démesure de cet édifice naturel, qui offrait à Port-aux-Pendus une entrée maritime sinistre à souhait.

L'arche dépassée, Nickolah fut surpris par la rapidité avec laquelle les côtes paraissaient s'éloigner. Les courants marins et aériens leur étaient tous deux favorables. On amena un peu plus de voilures, et le navire fila sur les flots de la Mer d'Argile avec aisance. En moins d'une poignée d'heure, l'Océan des Mille Larmes se déploya à perte de vue, majestueux, pavé de reflets argentés. Les cieux étaient d'un azur sublime, sans une ride nuageuse. L'odeur iodée enivrait le capitaine de la *Dalvénia*, qui soupira d'aise à ce premier contact avec l'immensité océanique. Ses yeux brillaient avec nostalgie, alors qu'il s'imaginait aux côtés de son père, à la proue de ce vaisseau dont il avait toujours été si fier.

Un son inattendu le tira de sa rêverie éveillée. Le temps avait passé. Des tambours résonnèrent sur le pont du navire. Nickolah se retourna et vit qu'une partie des marins s'étaient regroupés en cercle autour de l'homme qu'il avait remarqué juste avant de s'embarquer. Quatre autres battaient la mesure sur des percussions en cuivre tendu de peaux. Ils avaient tous cinq le même aspect. Grands, décharnés, la peau plus sombre que tout ce que le jeune homme avait vu jusqu'à ce jour. Leurs traits étaient si proches qu'on aurait pu les dire frères. Ils portaient un pagne pour tout vêtement, mais alors que ceux des tambours étaient ocre jaune, celui de l'homme au centre de toutes les attentions était écarlate.

Nickolah s'approcha alors qu'il entamait une danse étrange et sinueuse, à la grâce ophidienne. Les circonvolutions qui animaient son corps ondulaient au rythme des percussions. L'intensité des battements grandissait, perdant peu à peu toute régularité. Une brève accélération donna l'impression d'un grondement de tonnerre. Le ciel commença à se charger de nuages sombres, la luminosité baissa subitement. Le capitaine arriva auprès de son second.

- Que se passe-t-il ? demanda Nickolah à son mentor, une pointe d'inquiétude dans la voix.

- Tiers-Ceil est un houngan, un magicien blanc. Il est en train d'invoquer son esprit racine, Agoue.

- Et pourquoi donc ?

Monsieur Trois-Mâts considéra un instant son protégé. Son visage prit un air sévère, mais son regard pétillait d'amusement.

- Agoue est le maître des mers et des tempêtes, Cap'taine. Il sait où se trouve, et se trouvera, chaque navire

qui vogue sur les dix océans. J'ai engagé Tiers-Ceil, qui a sauvé la mise plus d'une fois à ton père, pour qu'il demande à son esprit racine où se trouve le salopard de corsaire que nous cherchons.

- Et tu penses qu'il va vraiment y parvenir ? ne put s'empêcher de questionner Nickolah.

Un autre roulement de tambours monta. Les nues devinrent d'un noir d'encre, parsemées de quelques pigments grisâtres. Quand le tonnerre gronda une nouvelle fois, il venait des cieux, les teintant l'espace d'un instant d'or et d'argent. Les éléments s'emballaient. Les éclairs couraient dans les nuages comme des dragons étincelants. Des lames s'extrayaient des flots, s'agitant peu à peu. Des démons survolaient le navire à des allures vertigineuses, noyés dans le souffle du vent. La *Dalvénia* laissait monter une plainte sourde alors que la déferlante naissante la malmenait.

Les marins s'observaient, visiblement inquiets. Certains étaient au bord de la panique. Tiers-Ceil ruisselait de sueur, le corps agité de spasmes furieux. Monsieur Trois-Mâts, Prêcheur, les jumeaux surnommés les Frères Borgnes, ainsi que le bosco, Potence, ne furent pas de trop pour tenir l'équipage au calme. Nickolah était pétrifié.

Les quatre tambours augmentèrent le rythme, l'amenant à la frénésie. Les éléments se déchaînaient tout autour du vaisseau. Hauturier maintenait la barre tant bien que mal, tandis que l'on carguait les voiles avec promptitude. Les lames se dressaient, à chaque instant plus menaçantes. Elles s'entrechoquaient avec violence, projetant de l'écume sur le pont du navire. Mais elles semblaient éviter de frapper le bâtiment qui tanguait dangereusement.

L'air crépitait, de petits éclairs couraient le long des mâts, des flammèches s'allumaient brièvement à l'extrémité des vergues. Les injonctions fusaient pour maintenir l'ordre à bord, et conserver le navire en état. Les tambours s'arrêtèrent. Deux lames titanesques s'élevèrent alors de part et d'autre de la coque, se courbant vers la *Dalvénia* avec l'intention évidente de la transpercer, de l'éventrer. Elles se brisèrent, entrèrent en contact, formant une improbable arche au-dessus de la frégate. Et stoppèrent ainsi leur mouvement, comme retenues par un invisible bouclier.

Cinq longs vers formés d'eau se dégagèrent de la masse aqueuse, se laissèrent tomber sur le pont, au centre du cercle. Les marins, abasourdis par l'aspect irréel des événements, ne réagirent pas. Les larves liquides rampèrent jusqu'à Tiers-Ceil et remontèrent le long de son corps en l'enserrant. Elles pénétrèrent dans son être, envahissant chaque cavité de son visage. Le houngan s'effondra, inanimé. Au même instant, Monsieur Trois-Mâts hurla un simple mot.

- Envoyez !

Aussitôt, la batterie de canons tira une unique salve. Deux marins fendirent les rangs de leurs comparses, traînant un mouton qui bêlait d'effroi en tremblant. Mizaël Tarcisse tendit un coutelas effilé à Nickolah, le tirant de sa fascination.

- C'est à vous de jouer, Capitaine ! tonna-t-il en pointant du doigt la bête apeurée.

Le jeune homme écarquilla les yeux. Il lui semblait nager en plein cauchemar. Son équipage commença à rugir en frappant le pont du pied, pour l'encourager. Vacillant, Nickolah avança jusqu'à l'animal. Comme hypnotisé, il se pencha et, d'un geste rageur, lui trancha la gorge. Pendant un instant, il ne se passa rien de plus. Puis le sang s'écoula à flots de la profonde entaille, tandis que le mouton émettait des râles étouffés. Le fluide écarlate se répandit sur le pont du navire. Tiers-Ceil se redressa quand le liquide vital entra en contact avec sa peau. Alors le capitaine comprit son surnom.

Ses deux yeux étaient clos, mais un troisième globe aux reflets d'émeraude brillait au centre de son front. Des tresses aqueuses se lovaient contre son corps, tourbillonnant autour de son torse et de ses membres. Sa bouche s'ouvrit et une voix puissante, grondant comme le ressac des flots durant la tempête, retentit.

- POUR QUELLE RAISON M'APPELEZ-VOUS HORS DES FLOTS, MORTELS ?

Les marins tremblèrent. Nickolah était paralysé par la terreur que lui inspirait cette voix. Un des membres d'équipage s'avança pourtant. L'homme était hideux, le visage ravagé et le regard d'un dément. Un rictus découvrit ses dents taillées en pointes. Il approcha du houngan possédé.

- C'est moi qui aie réclamé ta venue, ô puissant Agoue, clama l'homme au faciès de démon.

L'Esprit-en-Tiers-Ceil se tourna vers lui, lentement. Monsieur Trois-Mâts sentit que la situation prenait un tour imprévu. Il jeta le premier objet qu'il trouva, une bille de bois, à la tête de Nickolah. Celui-ci reprit instantanément pied à la réalité, juste à temps pour entendre Agoue s'exprimer par la bouche du houngan.

- CE CORPS QUE J'OCCUPE APPARTIENT A UN MORTEL QUI NE M'OUBLIE JAMAIS. UN MORTEL GENEREUX. AUSSI ACCEPTERAI-JE D'ACCOMPLIR UNE SEULE DE TES VOLONTES. PARLE, ET JE T'EXAUCERAI.

L'homme hésita. Nickolah jeta un regard affolé à Mizaël. Par quelques gestes rapides, ce dernier lui fit comprendre que le moment du duel dont ils avaient parlé auparavant était venu. Nicky n'avait plus le choix. S'il ne le faisait pas, les conséquences pourraient être terribles. La *fetii* diffusa une chaleur apaisante contre la poitrine du jeune homme. Il lui sembla qu'un chant rassurant montait du pendentif. A son grand étonnement, il eut l'impression que son père se tenait à ses côtés, lui soufflant à l'oreille ce qu'il devait faire. Nickolah fit alors preuve d'un courage dont il ne se savait pas capable. Sa voix résonna par dessus le déchaînement des éléments.

- N'écoute pas ce traître, glorieux Agoue. Je suis le capitaine de ce navire. Aussi ne peux-tu t'adresser qu'à moi. Quant à ce chien galeux, je vais de ce pas t'en faire sacrifice, en tribut de l'aide que tu vas m'apporter.

A travers la *fetii* refluaient un instinct provenant de ses origines ancestrales. Nickolah marcha sur l'homme, le coutelas à la main. L'œil d'émeraude suivait la scène avec intérêt, et avec une pointe d'excitation. Agoue aimait que l'on se batte en son nom.

Une lame courbe apparut dans la main du marin à la face démoniaque. Un sourire mauvais déforma son affreux visage. Mais il n'y eut pas de combat. D'un geste machinal, que son corps n'avait jamais oublié, l'héritier des Dothiriels porta un coup, rapide et puissant. Puis il recula, le regard empli d'effroi et de dégoût. Il venait de tuer un homme de ses propres mains. Son adversaire tomba à la renverse, le coutelas planté dans le cœur.

Un silence surréaliste pesa sur la *Dalvénia*, car Nickolah n'était pas le plus choqué à bord du navire. Ce fut la voix d'Agoue, plus douce mais au bord de l'extase, qui brisa la chape de calme qui recouvrait la frégate.

- Tu es en effet le seul capitaine de ce vaisseau, Héritier des Disparus. Mais il n'est pas besoin que tu formules ton propre souhait, car toi seul peux l'exaucer. Cependant je répondrai à la question que tu devrais me poser.

Nickolah observa l'Esprit-en-Tiers-Ceil. Il comprit le sens de ses paroles et se contenta de demander à Agoue où se trouvait le navire du corsaire félon.

- Dans trois nuits, la lune sera sombre. Et la brume épaisse. Ne t'occupe pas de la route à suivre. Quelle que soit celle que tu choisiras, tu le trouveras au bout. Sache simplement que la brume se lèvera avec le soleil. Alors tu pourras frapper sans que ton ennemi ne t'ait aperçu.

Le jeune homme n'osait interrompre l'esprit. Pourtant ses paroles semblaient absurdes.

- Dans trois nuits, l'Enfant des Disparus. D'ici là, que ma fille la Tempête vous accompagne.

Les excroissances aqueuses qui drapaient le corps de Tiers-Ceil tombèrent au sol, se pulvérisèrent en flaques. Le houngan s'effondra et se recroquevilla sur le pont, le corps agité de violents soubresauts. Les lames qui enserraient la *Dalvénia* retrouvèrent leur fourreau océanique. Agoue était parti. Mais la tempête ne perdit rien de son intensité.

Pendant que les quatre tambours emportaient Tiers-Ceil au théâtre de Pénombre pour le faire soigner, Monsieur Trois-Mâts et Potence rugissaient leurs ordres pour que le vaisseau soit prêt à affronter la fureur des éléments. Déjà une lame avait fauché une dizaine de marins. Prêcheur, adossé au mât d'artimon, murmurait toutes les prières qu'il connaissait. Jamais il n'avait connu pareille tourmente sur l'océan. Alekh et Sandhre, les Frères Borgnes, transportèrent le cadavre du mutin que tous surnommaient Démon, et le pendirent à la hune du grand mât. Aucun danger n'avait jamais effrayé les jumeaux.

Quant à Nickolah, il fut raccompagné par Mousse jusqu'à ses quartiers, où il s'enferma en demandant à n'être dérangé sous aucun prétexte. Puis il s'effondra sur le lit et s'endormit, sans être perturbé par le déchaînement des éléments.

Trois jours s'écoulèrent. Trois jours à affronter à chaque instant cet océan démonté, ces flots hostiles. Les marins écopaient. Le maître charpentier et ses ouvriers calfeutraient avec efficacité les rares fêlures de la coque. Les canonnières protégeaient comme ils pouvaient leur artillerie et les munitions. Monsieur Trois-Mâts, Potence, Lamaneur et les jumeaux distribuaient ordres et encouragements. Hauturier et Timonier se relayaient à la barre, luttant contre les courants antagonistes. Pénombre, aidé par Prêcheur et Mousse, prodiguait ses soins aux malades et aux blessés. Une cinquantaine d'hommes n'avaient pu être sauvés, dévorés par les eaux voraces.

Et durant tout ce temps, une seule inquiétude étreignait les tripes de tous ces hommes, plus forte que la peur d'être fauchés par une lame. Que devenait le capitaine ? Car Nickolah n'était plus sorti de sa cabine et refusait tout contact, toute nourriture. Le temps et les marins disponibles manquaient, sinon Mizaël aurait fait enfoncer la porte de la dunette. Mais il n'en fit rien.

La troisième nuit tomba. Avec elle, la tempête s'apaisa enfin, remplacée peu à peu par une brume s'épaississant. Les flots perdirent de leur ardeur, le vent mollit. Et le brouillard s'installa, dense comme l'obscurité au fond

d'un puits. L'océan était d'un calme presque inquiétant.

Monsieur Trois-Mâts fit appeler une poignée de marins parmi les plus robustes, ainsi que Potence. Ils unirent leurs forces pour enfoncer l'huis des quartiers du capitaine. Ils durent s'y reprendre à trois fois avant que les gonds ne cèdent. Quand ils entrèrent dans la pièce, ils furent surpris de découvrir Nickolah assis au bureau, en train de lire de volumineux ouvrages à la reliure de cuir. Mizaël Tarcisse les identifia instantanément. Il ne les connaissait que trop bien.

- Laissez-moi seul avec le capitaine, ordonna-t-il. Potence, que les hommes prennent trois heures de repos, et qu'ils se préparent ensuite pour l'abordage, en silence.

Le bosco acquiesça et quitta la pièce en compagnie des marins. En passant devant les jumeaux, il leur demanda de veiller à ce que le capitaine et son second ne soient pas importunés.

Mizaël prit une chaise et vint s'asseoir en face de Nickolah. Seul le bureau séparait le jeune homme de son mentor.

- Les journaux de bord de ton père... J'aurais dû me douter que c'étaient eux qui te retenaient ainsi.

Un sourire triste habilla son visage. Nickolah le regarda avec dureté, affichant une rage à peine contenue. Suspendue à son cou, la *fetii* brillait d'un intense éclat bleu, comme un écho aux sentiments du jeune capitaine. Monsieur Trois-Mâts rentra la tête dans les épaules. Il apparaissait désormais pour ce qu'il était : un vieillard qui avait bien trop vécu. Trop longtemps. Mais aucune pitié ne se manifesta dans la voix de son protégé quand il prit la parole.

- Tu savais, grogna-t-il. Pendant tout ce temps, tu l'as toujours su. Et tu ne m'as rien dit ! Je t'ai fait confiance, j'ai laissé ma vie entre tes mains... Mais tu me mentais !

Des larmes de colère montaient aux yeux du jeune homme. Mizaël n'osait plus parler. L'émotion l'en empêchait. Il n'avait pas anticipé ce moment, n'avait pas voulu le prévoir. Nickolah reprit la parole.

- Mon père, le Fléau des Dix Océans, n'a jamais voulu être pirate. Ni même marin. Non ! Il ne poursuivait qu'un seul but. Retrouver la trace de ses ancêtres, de mes ancêtres ! Comme son père avant lui. Ma mère était une enfant des Disparus, elle aussi. Mais de seconde génération. Les miens ne sont donc pas éteints. Ils se sont juste installés sur une autre terre. A l'abri des persécutions des hommes ! Voilà ce que mon père cherchait. Voilà pourquoi il est devenu à son tour forban. Pour se donner les moyens matériels d'atteindre son but. Toutes ces terres découvertes, tous ces navires capturés et ces comptoirs annexés n'étaient que des conséquences quasi insignifiantes à ses yeux. Et tu le savais ! Traître !

Mizaël pleura. Pour la première fois de sa si longue existence. Ses larmes coulèrent. Et il s'excusa, en quittant la cabine sous le regard haineux de celui qu'il avait guidé comme son propre fils.

Alors Nickolah regretta la dureté de ses paroles. Et il eut honte de son comportement. Lui aussi pleura, isolé dans sa chambre. La voix d'une femme montait de la *fetii*, essayant d'apaiser le jeune homme.

L'extrême agitation qui régnait subitement sur la Dalvénia, après l'accalmie des dernières heures, tira le jeune capitaine de la léthargie qui l'avait gagné. Il se précipita sur le pont et vit les hommes qui s'affairaient, chargeant les armes, préparant les munitions, les canons, affûtant leurs lames. Sous ses yeux, il n'avait plus des marins, mais des guerriers prêts à échanger leur vie contre l'espoir d'un faible gain, suffisant à leurs besoins d'alcool, de jeu et de sexe pour au plus une lune. Là était leur seule raison de vivre.

Du regard, perçant la brume, il chercha celui avec qui il voulait s'entretenir. Plus rien de l'adolescent ne transparaissait dans ses iris orangés. On ne pouvait plus y lire que la détermination d'un meneur d'hommes. A la proue, il reconnut sa silhouette indistincte, bien qu'elle fût plus voûtée qu'à son habitude.

- Combien d'entre eux vont mourir aujourd'hui ? demanda-t-il à l'homme une fois qu'il l'eût rejoint. Dis-moi, Mizaël. Combien de mes hommes vais-je laisser derrière moi après ce combat ?

- Une bonne moitié, Cap'taine. P'têt davantage. Cette catin de tempête nous les a vidés. L'excitation va les maintenir debout le temps du premier assaut. Et si on a pas pris ce foutu corsaire à ce moment-là, y crèveront presque tous.

La brume commençait à se dissiper. Légèrement, mais visiblement.

- Mon père n'aurait jamais permis cela !

Nickolah affichait une assurance qui surprit Mizaël. Jamais il ne l'avait connu ainsi. Un autre homme se tenait à ses côtés. Un capitaine de la trempe de Filhip Dothiriél. Il se sentit fier d'avoir suffisamment vécu pour voir la métamorphose du jeune homme.

- En effet. Filhip ne l'aurait jamais permis. C'était un ami au grand cœur. C'est pour cela que ces forbans le suivaient avec tant d'enthousiasme. Il ne les aurait jamais offerts à une mort certaine.

- Parce que son but n'était ni la richesse, ni la gloire ?

- Ni la richesse, ni la gloire. Je crois que tu as parfaitement compris Nicky.

- Saurais-tu me dire quel cap aurait suivi mon père s'il avait pu continuer ses recherches ?

- Nous nous étions accordés sur le suet, mon Capitaine.

Nickolah sourit à son second. Il posa la main sur son épaule. Les deux hommes s'observèrent quelques instants, en silence. Puis le Capitaine Dothiriel quitta la proue et se dirigea d'un pas décidé vers le gaillard arrière. Il ne s'arrêta qu'un bref moment pour demander à Potence de rappeler tous les hommes qui se préparaient au combat. Ils n'allaient pas être de trop pour les manœuvres à venir. Le bosco leva un sourcil interrogatif, mais s'exécuta.

Un vent faible, mais suffisant, se levait. Nickolah ordonna que l'on amène les voiles de moitié. Les gabiers, bien que surpris, se précipitèrent le long des vergues. Nul n'oserait désobéir au capitaine.

Le jeune homme, à grands pas, se présenta face à Hauturier, qui tenait le cap. D'un ton ne souffrant aucune contradiction, où perçait une certaine joie, il clama à l'attention de tout l'équipage :

- Maître Hauturier ! Gouvernez au suet ! Dans les pas du Capitaine Dothiriel !

JEROME ANTENAT

Science-Fiction

Liberté



Bercé, dans sa prime jeunesse, par les romans de H.G WELLS et Philip K. DICK, il s'essaie très rapidement à l'écriture jusqu'à en faire sa profession.

Non pas qu'il soit un romancier à succès, mais il est journaliste-pigiste et depuis peu, rédacteur en chef d'une revue égyptologique à caractère scientifique: www.egypte-news.com

L'égyptologie, son autre passion, sur laquelle il n'a pourtant jamais écrit... Peut-être un jour?

La pluie martèle le pont du navire depuis près d'une heure ; tous les marins se cachent autant qu'ils le peuvent, qui dessous les haubans, qui dessous un tas de boutes. C'est l'habitude à cette période de l'année ; mais depuis quelques jours, la pluie est vraiment devenue handicapante pour la bonne marche de cette petite goélette de vingt-six mètres de long, dont l'équipement de bord, rudimentaire, ne permet pas la navigation de nuit sombre ou par trop mauvais temps. Le bateau est donc soumis au gré du vent et des courants ; le capitaine ayant simplement ordonné la mise à l'eau de traînes, dans l'espoir que celles-ci nous ralentirais un peu, et ne nous ferait pas trop dériver.

Cela fait six mois que nous avons appareillé pour cette île de l'océan indien que les colons français nomment l'île Bourbon. Pas grand-chose à voir sur ce caillou, dont un volcan très actif forme et déforme à loisir les rivages rendant l'accostage particulièrement hasardeux. Néanmoins, la cache est bonne : aucun navires de guerre anglais ou hollandais ne navigue dans ces eaux. Quand aux bâtiments de la marine française, nous n'avons guerre de crainte à avoir, étant nous-mêmes de braves serviteurs du roi François le Premier. En échange de quelques doublons, nous pouvions acheter le silence de la majorité des militaires rencontrés. Bien entendu, nos cibles étaient surtout ces lourds navires espagnols ou portugais revenant des Indes, qui se dirigent vers le Cap de Bonne Espérance afin de remonter vers l'Europe en longeant les côtes africaines.

Bien que l'or ou les pierres font briller les pupilles de tous les pirates du monde, nous préférons, et de loin, les senteurs subtiles des épices dont regorgent ces navires marchands que nous abordons à hauteur du Cap, entre les courants océanique et la houle d'un rivage chaotique contre lequel nous poussons « nos cibles ». Cette richesse en poudre a un potentiel de revente sur les marchés européens nettement supérieur à quelques diamants ou rubis dont les coffres des seigneurs bourguignons ou berrichons regorgent déjà. Mais, une once de cannelle, cette épice forte et suave, se négocie à près d'une livre d'or. Car, rien n'est plus aristocratique en ce moment que d'avoir du safran, des citrons ou du sucre sur les tablées seigneuriales. Plus ces aliments sont en nombre, plus le potentat local est en mesure de démontrer sa puissance et sa richesse à ses invités. Somme toute, rien que de la politique ! Il est finalement assez amusant de constater que des guerres ont été débutées ou avortées par le simple examen des mets présentés lors d'un banquet dans un obscur château dans une quelconque province, loin, bien loin de nous, pauvres marins qui finalement tenons le sort des seigneurs européens entre nos mains. Quel paradoxe !

Le soleil fait enfin son apparition, et la vie reprend doucement à bord. Le capitaine fait une courte visite sur le pont, suivi de près par le bosco, l'œil mauvais et le sifflet pendant à son cou. Les traînes sont ramenées à bord et la hune hissée sur le mât de misaine. Ces ordres à peine murmurés par le capitaine sont repris par un bosco hurlant ses directives à un équipage encore endormi. Le vent s'engouffre dans les voiles, et le fier deux-mâts, un brick, file désormais sur une mer assagie.

Un jeune mousse de 13 ans, ayant déjà effectué deux ans d'esclavage sur les trois prévus dans la piraterie, entonne une mélodie douce et harmonieuse ; chanson provenant certainement de ses souvenirs de jeune père avant que le bosco ne l'enlève de force à sa misérable condition, comme il est de coutume chez nous. Mais cette chanson tristounette n'obtient pas l'adhésion des hommes d'équipage, et un grand sec à l'œil crevé éructe une chanson paillardes, reprise en cœur par les hommes du pont, qui parle de femmes, de trésors enfouis et de batailles. Quelque peu vexé, le jeune garçon va se réfugier dans son hamac, au fin fond de l'ancre du bateau. Les marins rient à le voir s'effusquer de la sorte, comme une femme. Bientôt, lui aussi, après sa dernière année d'esclavage, sera un pirate comme les autres. Il lui sera, alors, donné le choix de rester dans la piraterie et, soit de rester sous les ordres du Capitaine, soit de tenter sa chance sur un autre navire. Et comme les autres hommes d'équipage, il aura le droit de voter son Capitaine.

Des nuées de mouettes et de goélands plongeant vers les bancs de harengs nous indiquent que la terre est proche. A nouveau, le capitaine se sera révélé être un marin hors pair, sachant garder son cap malgré la pluie, le vent et l'obscurité totale de ces dernières nuits. Dans quelques heures, la houle se fera plus forte et les vents plus violents. Nous arrivons sur notre lieu d'investigation : le Cap des Tempêtes.

Nos indicateurs, aux Indes, nous ont affirmé qu'un navire, probablement une caravelle, voguant pour la couronne d'Espagne a quitté le port de Goa il y a quelques semaines. La caravelle, lourdement chargée d'épices mais aussi d'étoffes luxueuses et rares ou d'objets en or ou en argent, sera certainement escortée par deux navires de guerre, pour la protéger ; certainement des bricks comme notre navire. L'équilibre des forces ne sera, bien évidemment, pas respecté. Bien que les bricks ne soient pas équipés de plus de 4 bouches à feu de chaque côté,

il est fort à parier que les soldats à son bord se trouveront être en nombre.

Notre effectif est important : près de 50 gaillards, solides et aguerris à l'abordage en mer, et dans les conditions difficiles. Nos adversaires du jour ne doivent pas être plus de 30 à la manœuvre sur chaque navire ; sans compter les dix ou quinze lanciers se trouvant à bord de la caravelle. Nous ne tarderons pas à savoir si nos informateurs sont dignes de notre confiance, et surtout des bourses avec lesquelles le Capitaine les rétribue. En cas d'échec de l'abordage, et si l'équipage demeure en vie, le Capitaine risque de se faire destituer ou pire encore de se voir abandonné sur une île.

Le vent se lève soudain. Les voiles gonflées tirent sur les haubans et le navire file désormais à sa vitesse maximale vers une mer dont les creux atteignent fréquemment 7 à 8 mètres. La terre, est là toute proche, nous ne la voyons pas, mais pouvons la deviner, la sentir. C'est ici, au milieu de nulle part, que nous allons aborder la caravelle qui déjà se profile à l'horizon. Près du mât d'artimon, un marin, les yeux écarquillés, crie au bosco que ce ne sont pas trois voilures mais seulement deux qui se détachent de l'immensité bleue. A l'évidence, l'un des bateaux avait dû sombrer. Peut être victime d'autres pirates, ou d'avarie. Pourvu que ce ne soit pas de maladies. . . Rien de pire pour un pirate que d'aborder un équipage malade ; celui-ci ne résistera pas aux sabres, mais transmettra aussi son mal à qui l'approchera. A quoi bon dérober des trésors, si la maladie vous emporte dix jours après. Le capitaine est à nouveau sur le pont. L'équipage silencieux attend son verdict. La longue vue vissée sur l'œil, il examine longuement ces voilures avant de déclarer

« Ils nous ont vus. La caravelle est bien là, escortée par un brick dont l'équipage se prépare déjà à notre abordage. Visiblement il n'y a qu'un escorteur, mais les soldats sont en nombre anormalement élevé sur le pont de la caravelle. Le second escorteur a dû sombrer et son équipage s'est vu être recueilli par le capitaine de la caravelle. Tant mieux, celle-ci sera plus lourde à la manœuvre, et les arbalétriers seront gênés dans leurs actions. »

« Hardis les gars », nous crie le bosco, sabre à la main.

A ces mots, l'équipage exulte, heureux et avide d'action après ces longs mois de doutes et d'inactivité. L'armurier du bord fait son apparition sur le pont aidé par deux matelots, les bras chargés de sabres, coutelas et autres poignards. Le capitaine, charge ses deux pistolets, s'assurant que la poudre soit sèche avant d'enfoncer la bille de plomb dans le canon et fait ouvrir les bouches à feu par les timoniers.

Mais, nous attendons tous qu'un ordre soit donné, le seul qui fera réellement montre de notre volonté d'aborder ces deux navires : hisser notre pavillon.

Comprenant notre excitation et notre impatience, le Capitaine, soudainement, hurle dans un rire gras :

« Hissez le pavillon ! »

C'est un tonnerre de rires et de cris qui accueille cet ordre tant attendu. Le marin en charge des fanions hisse sans effort en haut du mât de misaine ce pavillon qui fait notre fierté. Loin des fanions traditionnels d'autres pirates arborant des crânes ou autres ossements, notre emblème, lui, est un drapeau blanc sur lequel est inscrit dans un noir profond un seul et unique mot d'ordre, définissant à lui seul notre seul besoin, notre seule ambition en ce monde : Liberté.

Au loin, l'excitation de nos « victimes » est à son comble. Les navires se rapprochent inexorablement, aucune fuite n'est possible. La tactique du Capitaine est infaillible : attendre les navires marchands dans cette passe dangereuse, les obligeant à venir de face pour nous affronter, sans possibilité de virer de bord. A bâbord, la houle et le vent mènent les imprudents directement s'écraser sur ces énormes récifs ; à tribord, les vents violents et des creux de plus de vingt mètres ne permettent à aucun navire de tenir plus de vingt minutes avant de sombrer.

L'équipage chante et hurle son impatience à en découdre avec ces Espagnols téméraires et imprudents. L'escorteur catalan, plus rapide, essaie de prendre le large afin de mieux nous surprendre par tribord. Le Capitaine sourit, car il a d'avance prévu cette réaction, et les quatre bouches à feu crachent une première salve en direction de l'imprudent ou novice équipage du brick espagnol. Le mât de misaine en est immédiatement arraché et l'équipage s'active à se dépêtrer des voilures recouvrant le pont. C'est le moment de leur envoyer une salve, mais les boulets sont cette fois-ci remplacés par des boules de chaux, que la friction dans le tube va enflammer.

Délaissant provisoirement cette embarcation sans mât, les voilures en feu et un équipage à moitié décimé, sans avoir été une seule fois la cible de leur bouche à feu, qui, après un rapide regard, ne sont même pas encore ouvertes, le Capitaine fait virer de bord en direction de notre cible principale.

La panique à bord de la caravelle est à son comble. Comme prévu, la surpopulation à bord gêne considérablement les marins à la manoeuvre ; et celle-ci devient plus pénible, moins sûre et surtout plus lente. Voguant

à contre-vent, le lourd vaisseau ne peut nous éviter en virant de bord. Quelques salves de mousquets nous accueillent, et les billes de plomb sifflent à nos oreilles. Les fous, ils ont tiré trop vite ; le temps qu'ils réapprovisionnent leurs armes, nous serons déjà à l'abordage.

Les yeux rivés sur notre officier, nous attendons son signal, les uns le sabre à la main, les autres les grappins déjà tournoyants. Les visages grimés et grimaçants, nous hurlons notre détermination et notre haine de l'Espagne à un équipage terrorisé et malhabile.

Le signal est donné par le capitaine qui fait feu de ses deux pistolets, en direction des deux officiers de la caravelle, avant que de se saisir de son sabre et de hurler ce que nous attendons tous :

« A l'abordage ! »

Nos marins ayant reçu un mousquet par l'armurier tirent une salve meurtrière et empoignent leurs sabres ou leurs poignards et, empoignant les cordages des grappins déjà fixés, volent sur le pont adverse où règne la plus effroyable des pagailles. Les corps des marins espagnols s'entassent rapidement sur le pont, quand d'autres sont tout bonnement jetés à la mer, vivants ou non. A cet endroit, avec la houle et la profondeur de la passe, il est pour ainsi dire impossible de survivre aux courants marins ou aux grands requins qui hantent cette zone.

Le sang gicle, les membres coupés sont légion et les corps commencent à s'amonceler sur le pont rendu glissant. Moins de cinq minutes après le début de la bataille, le navire espagnol est à nous.

L'équipage est rassemblé et encerclé, les cadavres jetés par-dessus bord. Près d'une vingtaine de marins ont survécu à notre attaque fulgurante et meurtrière. Notre capitaine, le pas altier, déjà paré du sabre de Tolède pris à son homologue ibérique, toise d'un air hautain les misérables vies qu'il tient entre ses mains. La proposition qu'il va faire à ces marins, je la connais, pour l'avoir entendu des dizaines de fois. Vaincus par des pirates, ces hommes pourront incorporer la piraterie, comme esclave d'abord durant les trois premières années, puis comme homme d'équipage sur le bateau de leur choix, libres et fiers comme il sied à chaque pirate de décider sous les ordres de qui il accepte de se battre et de mourir. S'ils refusent cette proposition, ils seront purement et simplement abandonnés sur ce navire, consciencieusement vidé de ces richesses, que nous saborderons et laisserons à la dérive au gré des vents et des courants meurtriers de cette région du globe.

Une dizaine de marins accepte très vite de nous rejoindre, les seuls d'origine étrangère. Les autres, profondément pieux, acceptent leur sort comme un châtement divin. Soudain, derrière nous des cris nous alertent que le brick escorteur qui était en perdition avant la bataille a réussi à virer et désormais, fond sur nous à vive allure comme un épervier sur sa proie.

Loin d'être pris au dépourvu, le bosco, comme à l'accoutumée, est resté en arrière avec quelques pirates coriaces et aguerris au combat. Ayant anticipé ce retour, il a doucement fait virer les deux navires liés par les grappins ; et c'est donc sur la caravelle que les soldats espagnols sont contraints d'aborder.

Devinant leur devoir de démonter leur volonté à rallier la piraterie, les marins faits prisonniers quelques minutes plus tôt, se battent vaillamment contre leurs frères d'hier. Outre la surprise de cette volte-face, les lanciers se voient devoir affronter un équipage de pirates organisés et puisement armés.

L'abordage est vite repoussé.

Et une fois encore, la fameuse proposition aux survivants. A nouveau, une poignée de volontaires, préférant l'esclavage durant trois ans ainsi qu'une vie de liberté et de piraterie plutôt que l'asservissement au très pieux, mais immensément riche, roi d'Espagne.

Les prisonniers, certains blessés gravement ou même amputés, sont, sous bonne garde, entassés sur le pont de la caravelle ; tandis que, troquant nos sabres et nos poignards contre des scies et des marteaux, nous nous employons à démonter tous les éléments de ce navire qui pourraient nous être utiles.

Les trois bateaux sont séparés, le bosco est promu capitaine du brick que son équipage tout neuf est déjà en train de restaurer ; et la caravelle est laissée aux courants et au vent qui, comme un signe des dieux, se lèvent soudainement. Nous regardons s'éloigner ce lourd galion, et son équipage dénué de possibilité de manœuvre, le gouvernail, les haubans et les voiles ayant été réquisitionnés. La plupart des marins comprend à cet instant le sort funeste qui s'offre à eux. Tandis qu'une bonne partie se met à genoux priant et implorant, à grand renfort de signes de croix et d'alléluia, que leur dieu descende de son paradis pour les sauver, d'autres plus réalistes sautent à la mer, dans un dernier sursaut, et essaient tant bien que mal de rejoindre l'un de nos deux bricks à la nage. Mais, c'est peine perdue, tant les courants sont violents. Déjà, les premiers ailerons de ces grands requins blancs hantant ces mers font leur apparition.

Mon ami, petit Louis, vieux marin de presque 40 ans, est élevé au grade de bosco et, très fièrement, muni de son sifflet tout neuf pris à l'ennemi, nous dicte les ordres de mise en voile du navire.

Nos nouveaux compagnons ne peuvent retenir leurs larmes lorsque de grands cris attirent notre attention vers la caravelle, qui, inexorablement, se heurte violement aux énormes récifs qui jouxtent le rivage, poussée par des rouleaux impressionnants. S'en est fini ; la mer a repris ses droits et ce fier galion espagnol n'est plus qu'un amas de débris de bois et de cordages flottant, éparés au rythme des vagues déchaînées. Plus aucune trace des marins ayant fait le mauvais choix.

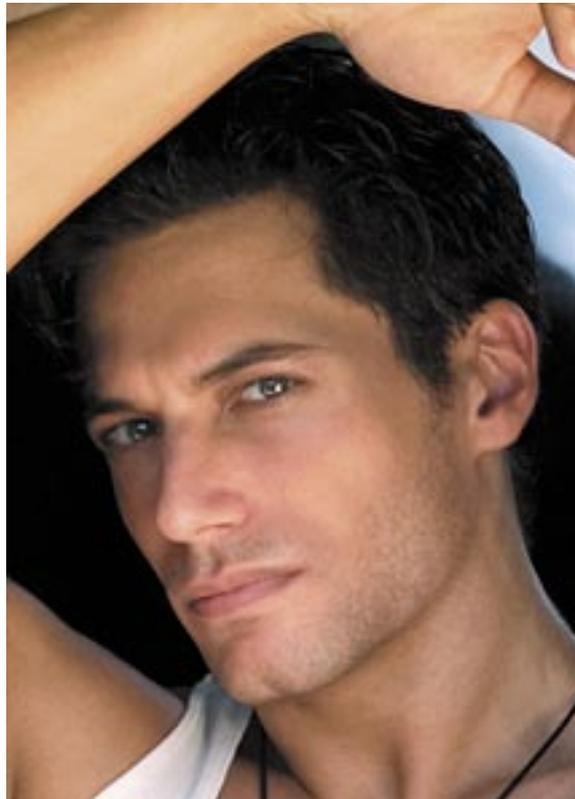
Sur ordre du capitaine, un marin empoigne le hauban et tire avec force pour ramener le pavillon que je regarde flotter une dernière fois avant qu'il ne disparaisse dans les profondeurs d'un coffre.

Ce pavillon qui représente ce pourquoi nous nous sommes tous dirigés dans la piraterie pour avoir notre : Liberté.

PIERRE-ALEXANDRE SICART

Science-Fiction

Mon Copain le pirate



Enfant, l'auteur se destinait à une carrière de chevalier ou de pirate. Adulte, il n'est que docteur ès Lettres des universités de Toulouse (UTM) et de New York (NYU). À en croire Google, en plus d'articles de presse et de critiques littéraires, il a publié une dizaine de nouvelles dans des revues et des anthologies. Il a aussi participé à plusieurs livres sur l'informatique en tant qu'éditeur, rédacteur et traducteur. Plus récemment, il a codirigé le dernier opus d'Amberzine — 512 pages consacrées au jeu de rôle Ambre.

« TIENS, VOILA LE PIRATE ! » Le grand Joël, ça le faisait beaucoup marrer. Qu'un petit niais de Parigot vint gaspiller ses vacances d'été dans le trou perdu où, lui, il était bien obligé de passer toute l'année, ça lui semblait déjà sujet à railleries ; mais qu'en plus ledit Parigot, pourtant déjà un ado, fût tous les jours déguisé en fier écumeur des mers, bille en tête et tricorne au front... là, le grand Joël, il ne pouvait plus se retenir.

C'est sûr que si les injures, c'étaient des boulets de canon, le petit radeau du Parigot il aurait déjà coulé cent fois. Mais bon, il était plutôt costaud pour un citadin, alors le grand Joël se contentait de lui balancer ses insultes à distance respectueuse. Il était très grande gueule, le grand Joël, mais pas plus brave que ça. Une seule fois, il avait tenté d'aborder le Parigot avec autre chose que des mots. Il avait utilisé un lance-pierre. Même alors, il avait visé de trop loin ; son caillou s'était perdu dans la broussaille, au moins deux mètres en avant de sa cible.

Le Parigot, il s'était avancé, s'était accroupi et, sans nous quitter des yeux, avait fourragé dans l'herbe pour en retirer le piètre projectile. Se redressant, il l'avait placé dans une fronde jusqu'alors nouée à son poignet ; il l'avait ainsi retourné illico à son expéditeur encore hilare, dont le rire s'était étranglé sur un jappement. Le grand Joël était reparti en courant, pleurant peut-être, une main plaquée sur le front. La bande l'a suivi, sauf moi qui me suis attardé un peu. Mes yeux restaient collés à la pierre retombée par terre, tachée de rouge, à l'endroit où elle avait percuté le grand Joël.

Trois jours avaient passé. Avec la bande, on se tenait au même endroit. Le caillou était toujours là, reconnaissable encore sous la poussière que le vent avait agglutinée au sang. Le grand Joël, il essayait de regagner le respect de la bande, ou pour être plus vrai, il tentait de ranimer en nous la peur avec laquelle il nous avait jusqu'alors tenus. Il était d'au moins deux ans le plus âgé des garçons des environs, ce qui explique qu'il était rapidement devenu notre chef. Deux ans, aux alentours de la puberté surtout, ça compte plus qu'un peu.

Il n'y avait pas que ça, non plus. Le grand Joël avait une réputation de voyou qui, aux yeux de nous autres, lui faisait comme une aura. On savait qu'il volait des pommes au père Martin ; il avait aussi tiré la langue au curé, et, selon ce qu'il en disait, il avait jusqu'à pissé dans le bénitier, à l'église. Après ça, les membres de la bande que leurs mères forçaient le dimanche à aller à la messe, ils évitaient bien de se tremper les doigts dans l'eau bénite. Parce que bon, bénite par qui, hein ?

Le pire, cependant, c'était qu'il faisait l'école buissonnière. Le pire pour moi, je veux dire. Lui, il a jamais mis les pieds au collège, et moi, j'y suis toujours premier, surtout en français. Il dit que j'utilise trop de mots que personne ne comprend et me répète souvent de la fermer. Et moi, pour éviter de me recevoir un marron, j'ai bien vite appris à me taire, sans oser pourtant quitter la bande, de peur... eh bien, de peur de me retrouver isolé. Tout seul, ça veut dire. J'avais la trouille de me peindre une cible sur le dos, comme avait fait le petit Parigot.

Enfin, quand je dis petit, il n'était pas vraiment chétif, c'est vrai. C'est pour ça que le grand Joël, qui ne rêvait jour et nuit que de se venger, se contentait encore de le bombarder d'injures à bonne distance, et en prenant bien garde que l'apprenti pirate ne détache — pardon, ne détachât — plus sa fronde de son poignet. Sauf que c'était pour aujourd'hui. On allait, avec la bande, venger notre chef, en sabordant le radeau.

Le principe, c'était bien sûr de couler l'embarcation en l'absence de son citadin de capitaine, alors quand je dis *aujourd'hui*, c'est *cette nuit* que je devrais dire. Les autres, je suis sûr qu'ils trouvaient aussi que l'opération manquait un peu de panache, mais on n'était pas beaucoup plus courageux que notre chef, dans la bande, alors on se taisait. Le Parigot était peut-être capable de lui tenir tête, au grand Joël, mais celui-ci n'en était pas moins plus grand, plus fort... et ses taloches beaucoup plus près de nos caboches.

Sauf que moi, pris de roulis entre deux lâchetés, j'ai finalement opté pour un compromis. Quand la bande s'est séparée à l'heure du dîner, en promettant de se retrouver au coucher du soleil, j'ai fait semblant de prendre la direction de la maison. Sourd aux plaintes de mon estomac, et par avance à celles de ma mère, je me suis rué en direction de la villa des touristes, dans le but à la fois noble et couard de prévenir notre Parigot.

Dix minutes plus tard, je me tenais courbé les mains pressées contre une porte blanche, la langue pendante d'avoir couru, les yeux fixés bêtement sur des écaillures. J'avais frappé et j'attendais qu'on ouvre, ce qu'a fait une dame, et je me suis présenté bien poliment. On m'a fait entrer très poliment aussi, et la dame est même allée me chercher un verre d'eau. Après avoir tout bu trop vite, je me suis enfin décidé à lui demander : « Madame, vot' garçon, il est là ? J'peux lui parler ?

— Mon garçon ?

— Oui. Celui qu'a mon âge. Ou pas loin. Je suis assez petit encore, mais ça veut rien dire ; j'ai presque treize ans. Dans deux mois et demi.

— Je te trouve grand pour ton âge, tu sais ? Mais tu vois, nous n'avons pas de garçon. Nous avons une petite fille, et elle n'a pas encore trois ans.

— Vous êtes sûre ?

— Oui, je pense ! » La dame avait ri de bon cœur, ce qu'était pas plus mal parce que maintenant, je sais qu'elle aurait pu se mettre en colère et me mettre à la porte. Au lieu de ça, elle me donna deux biscuits et raccompagna mon départ de saluts de la main.

Je suis rentré à la maison juste à temps pour me voir réprimander, puis pardonner et nourrir, avant de devoir repartir en cachette pour retrouver la bande. J'avais bien pensé à manquer le rendez-vous, mais je n'étais quand même pas lâche à ce

point. Ou bien si, justement, et je craignais trop la colère du grand Joël pour après, si je ne me montrais pas ce soir-là.

En fait de soir, il faisait déjà bien nuit quand la bande au complet s'est ébranlée en direction de la rivière, à l'embouchure de laquelle le Parigot échouait son radeau. Le grand Joël avait tout prévu ; il avait emporté des couteaux, qu'il a distribués à la ronde. Ce genre de couteaux à viande, j'en avais des comme ça à la maison. Je les utilisais tous les jours, je les avais toujours tenus sans y penser plus que ça, mais là j'avais la main un peu poisseuse, comme si je serrais quelque chose de vraiment dangereux, et de gluant, comme un serpent.

Et c'était comme un serpent, un reptile à six anneaux, que la bande se coulait entre les herbes ondulées par le vent. La lune s'était levée, assiette presque ronde sur une lisse table noire saupoudrée de grains de sel. Par une nuit pareille, au moins on y voyait assez clair pour ne pas trébucher. Ce qui n'était pas si bien, peut-être, parce qu'on est vite arrivés au radeau. Le grand Joël souriait avidement ; ses dents brillaient aussi fort que la lune. Même les autres, ils étouffaient difficilement des fous-rires, d'excitation ou de nervosité. On a tous dé-gringolé la pente qui menait jusqu'à la rive, et jusqu'au Parigot qui nous y attendait.

Soudain, le silence. Tout le monde avait stoppé, tout le monde s'était tu. En face de nous, la silhouette du Parigot n'avait plus bougé depuis qu'elle s'était dressée devant nous — un fantôme jailli de sa tombe. Sur le coup, il faisait vraiment pirate, le Parisien, faut dire ce qui est. On ne le voyait pas bien, mais il ne portait qu'un pantalon de toile lâche, pas son tricorne mais un bandana serré sur le front, et dans la main, un court bâton que l'obscurité et l'imagination transformaient sans peine en sabre d'abordage.

Le grand Joël a ricané. Presque un grincement, plus un bruit qu'un son de voix. La lune paraît d'un même éclat très froid son rictus et le couteau qu'il brandissait à hauteur de poitrine, la pointe en direction de son ennemi. De nouveau, sa voix a entaillé le silence, « Allez les gars, encerchez-le. »

Nul n'a remué. Avait-on bien entendu ? D'un geste brusque, il a tourné la tête vers nous, qui restions pétrifiés trois pas derrière. « Allez, tous autour de lui ! » Sa voix était coupante, ses dents luisaient comme des crocs, et le blanc de ses yeux transformait le grand Joël en un autre fantôme. Un fantôme de pirate, lui aussi, le front pareillement paré d'un bandana, sauf que le sien servait à tenir un morceau de gaze serré sur la blessure que sa propre pierre lui avait faite, trois jours plus tôt.

Sous la pression mate de ce regard, sans réfléchir, les membres de la bande s'étaient mis en branle, se dispersant en direction de la silhouette toujours immobile, et à tout prendre moins menaçante, du pirate parisien. « À trois, on y va tous ensemble », a repris le grand Joël. « Un. » Il s'est avancé d'un pas, et le reste de la bande aussi d'un pas, comme si tout à coup nous étions vraiment les six anneaux d'un seul serpent — cinq anneaux, plutôt, à la suite d'une tête sifflant des chiffres de sang. « Deux. » Il avait fait un pas de plus, et chacun de nous après lui.

Et le Parisien, un pas aussi. Puis deux, puis trois. Ayant levé son sabre — son bâton, pardon — en position de salut, il s'était planté fermement devant le grand Joël. Il défiait notre capitaine en duel. Sauf que notre capitaine, il était plus vrai pirate que le Parisien : se taper dessus à armes égales, c'était pas trop son truc. « Trois ! Allez les gars, maintenant ! »

D'un mouvement de son couteau, il a fait signe à sa bande de plonger sur l'ennemi. Sur son ennemi, parce que le citadin, moi, je ne le connaissais pas vraiment assez pour avoir envie de lui faire la peau. Seulement, à ce moment-là, j'étais déjà deux pas derrière lui, j'étais le plus proche, et il fallait bien que je me décide. Ou déci-dât, qu'importe. J'ai levé mon couteau, sans trop réfléchir. La nuit n'était pas bien chaude ; je m'étais mis à suer. Ce dos nu, juste devant moi, semblait soudain immense, il envahissait mes yeux.

J'ai été pris d'un haut-le-cœur.

C'était comme si, par avance, j'avais goûté son sang. J'ai paniqué, je ne pouvais plus penser qu'à me trouver ailleurs, immédiatement, n'importe où, juste... loin. Je me suis détourné, je me suis retourné pour courir, mais ça non plus je n'ai pas pu ; les autres étaient là, presque à portée de bras. J'avais tourné le dos au citadin et mes amis me faisaient face avec leurs couteaux levés, avec leurs visages fermés, comme si c'était moi qu'ils encerclaient maintenant, moi qu'ils allaient saigner. Briec, Judec, Bastian, Yannou. Leurs traits étaient pareil-lement rongés par la semi-obscurité lunaire, je ne pouvais plus dire qui était qui ; je ne reconnaissais plus mes amis.

Sans réfléchir, j'avais serré mon couteau plus fort devant moi et, pas à pas, j'avais commencé à reculer. Bientôt, j'ai senti quelque chose dans mon dos — un autre dos, celui du Parisien — et j'ai entendu la voix du grand Joël, un aboiement : « Loïc, qu'est-c'que tu fous ? ! » Et ça, honnêtement, je n'en avais aucune idée. Les autres non plus, de toute évidence, dont les yeux avaient perdu de leur fixité, dont les couteaux s'étaient un à un abaissés, et qui maintenant s'entre-regardaient avec embarras.

« Bon, ben moi, je me casse. » C'était Yannou qui avait parlé. Briec s'est empressé de lui emboîter le pas, aussitôt suivi de Bastian et de Judec. Ils sont passés devant moi sans croiser mon regard. « Mais vous foutez quoi, là ? » Le grand Joël s'excitait. « Vous allez revenir, bande de trouillards de mon cul ? Eh !... » Toujours les abreuvant d'injures, il s'était lancé à la poursuite des mutins ; derrière moi, j'entendais ses pas précipités, un froissement d'herbes, et ses gueulements qui s'éloignaient. De toute évidence, il n'avait pas envie de rester seul avec le citadin.

Avec le citadin, et avec moi qui lui tournait toujours le dos. J'ai presque poussé un cri quand une main s'est posée sur mon épaule, accompagnée d'un « Eh. Moi c'est Yoann. » J'ai fait volte-face. L'apprenti pirate me regardait un peu surpris, une demi-tête plus grand que moi, ses yeux très sombres plantés droits dans les miens. « Yoann ? j'ai répondu un peu

bêtement. T'es pas de Paris, alors ?

— Ben non. Pourquoi tu dis ça ? » C'est vrai, je me suis dit, il est pas avec les touristes ; et tout haut : « Alors tu viens d'où ?

— De là. » Il fit un geste vague en direction de l'océan proche, perdu dans la nuit. « Je suis mousse. Enfin, j'étais. Mais je suis né dans le coin. Enfin, pas trop loin. De l'autre côté du village.

— Et tu viens jusqu'ici tous les jours ?

— Presque. Je cherche un trésor. » Son sourire montrait ses dents. « Enterré là. » Il a pointé le doigt vers la silhouette incertaine, baignée de lune, de l'Île aux Mouettes : un îlot enseveli sous la verdure, comme égaré au milieu de l'estuaire. Je me suis demandé s'il était vraiment sérieux ; la peur me revenait. « Euh, ouais, bon, ben moi, je ferais mieux de rentrer maintenant.

— Salut. » Passant à côté de moi, Yoann est retourné s'allonger près de son radeau. Il n'allait pas passer sa nuit là pour de vrai ? J'ai hésité un moment, mais après tout, ce n'était pas mes oignons. Avant de partir, quand même, je lui ai dit : « Moi, c'est Loïc

— À demain Loïc. »

*
* *

L'île de la Tortue n'a pas toujours été un repaire de pirates. Il fut une époque où elle n'abritait encore que planteurs et chasseurs, qui vendaient leurs produits aux navires de commerce venus mouiller dans leur port. Le premier pirate que l'île allait connaître s'appelait Pierre ; il était né à Dieppe, en Normandie, et l'histoire n'a pas retenu son nom de famille.

Pierre fut d'abord corsaire, c'est-à-dire un écumeur agissant pour le compte de son pays : le Roi Soleil lui avait fait remettre une patente à valeur de sauf-conduit, en échange d'une solide part des butins. Bien sûr, un tel impôt sur leurs revenus n'était pas pour plaire aux écumeurs, qui, en demeurant sujets de leur roi, se voyaient aussi contraints de procéder à une stricte sélection de leurs proies.

Les corsaires de Louis XIV ne pouvaient pas s'en prendre à d'autres bâtiments français, bien entendu ; mais ils devaient aussi laisser passer les vaisseaux de toute nation alliée à leur pays. La guerre de Trente Ans s'était achevée en 1648, une série de traités avait été signée, et donc, notamment, les sujets du roi de France devaient désormais se garder de chercher querelle à ceux du roi d'Espagne.

C'est sans doute pour cela que l'on retrouve le capitaine Pierre dans l'archipel caïque, au sud des Bahamas et bien loin de sa Normandie natale, en train de dérober une simple yole en compagnie de vingt-huit marins, dont deux n'avaient pas quinze ans. Cet esquif, selon son idée, devait leur servir à capturer l'un des riches vaisseaux espagnols qui passaient et repassaient en nombre et en toute impunité par le détroit des Bahamas — aujourd'hui détroit de Floride.

Un plan qui n'allait pas sans complications. En effet, lorsque les bâtiments de Sa Majesté très catholique le roi d'Espagne opéraient en ces eaux, leur sécurité n'était pas tant assurée par la chance ou la grâce divine que par un grand nombre de canons. Même isolé, comme l'était en ce jour le *Santa Maria*, un galion savait n'avoir rien à craindre d'une yole.

« Capitaine ! Capitaine ! Des pirates ! »

Le vice-amiral de la fameuse flotte espagnole se saisit de la longue-vue que lui brandissait son second. Tout d'abord, il échoua à repérer l'adversaire ; quand, à force de doigts pointés, il découvrit l'embarcation légère, non pontée, qui avait provoqué tant d'émoi, il éclata de rire : « Et alors, quoi ? Un si frère esquif devrait-il me causer de l'effroi ? » D'un geste, il rajusta son tricorne sur sa perruque blanche. « Non, non, pas même s'il s'agissait là d'un bâtiment aussi grand et puissant que le mien. »

Il n'avait pas complètement tort. Près d'un siècle après la défaite de son Invincible Armada, l'Espagne entretenait toujours l'une des meilleures flottes au monde. Le *Santa Maria* était un monstre des mers, tandis que le *Delfina* du pirate Pierre ne disposait que de quatre canons, chacun d'une portée inférieure à ceux d'un galion construit pour la guerre. Non seulement ça, mais les écumeurs souffraient de la faim ; cela faisait plusieurs semaines qu'ayant pris la mer, ils l'avaient en vain sillonnée en quête d'une proie à leur modeste mesure.

Ce galion encore, pour s'être trouvé isolé du reste de la flotte, n'en était pas moins un trop gros morceau. Cette fois, cependant, Pierre décida qu'il n'avait plus le choix. Les membres de son équipage étaient des hommes de confiance ; pour la plupart, ils avaient servi sous ses ordres en Europe, quand il était corsaire ; mais la faim pouvait faire un mutin de l'ami le plus sûr. Il était temps d'agir.

Il réunit ses hommes. Ceux-ci le respectaient surtout pour sa franchise un peu brutale ; il n'allait pas les décevoir. « Nous sommes finis. En tant que pirates, en tant qu'hommes libres. Nos vivres sont épuisées, ou peu s'en faut, et la seule proie que nous ayons croisée depuis des jours, eh bien, vous l'avez tous vue : elle est bien au-dessus de nos forces.

Je me propose de la prendre ce soir. Pas un boulet ne sera tiré. Si nous avons la moindre chance, c'est en passant directement à l'abordage. Je ne doute pas qu'ils nous aient repérés. S'ils nous attendent, nous serons massacrés avant même de nous être approchés ; et même si, comme je le pense, ils nous ont négligés, ce n'en sera pas moins un assaut à dix contre

un.

» Un galion, c'est un équipage d'au moins cent têtes. Celui-là, je l'estime à plus de quatre cents. Le *Santa Maria* est l'un des fleurons de la flotte espagnole. À son bord, vous trouverez une cinquantaine de pièces : une dizaine de fauconneaux, une vingtaine de demi-coulevrines, et une bonne vingtaine de coulevrines dont un seul des boulets de dix-huit livres suffirait à nous couler.

» À bord de ce galion, vous trouverez aussi des soldats bien nourris, et leurs mousquets déjà chargés. À bord de ce galion, vous trouverez des sabres bien tenus, bien affûtés, dans les mains d'hommes qui sauront s'en servir. À bord de ce galion, enfin, vous trouverez un trésor au-delà de vos rêves — or, soieries, bijoux et pierreries. Une fortune, pour chacun d'entre nous. Si nous n'y passons pas tous.

Le choix vous appartient. »

Le capitaine Pierre, corsaire et désormais pirate de son état, était un homme dont le charisme l'avait fait suivre au-delà d'un océan. « Jusqu'à la mort », déclara son second, de deux fois son aîné. « Jusqu'à la mort », reprit l'un des marins les plus jeunes, un adolescent. « Jusqu'à la mort », affirma tour à tour chacun des vingt-huit membres d'équipage.

« Jusqu'à la mort », confirma leur capitaine. Il fit partager ce qu'il restait de vivres, ce qu'il restait d'eau et de rhum, et ils attendirent — dormant qui le pouvait — que tombât la nuit. Le soleil était à peine couché, le ciel encore bleuté, quand ils dressèrent des voiles peintes en noir pour se couler en direction de l'île d'Hispaniola, à l'ouest de laquelle mouillait leur gigantesque proie.

Ils ne pouvaient plus reculer ; l'hésitation des uns pouvait coûter la vie des autres. Pierre donna l'ordre de saborder le *Delfina*. La yole était en train de couler quand les écumeurs dégoûlinants d'eau commencèrent d'escalader la chaîne d'ancre du *Santa Maria*. Pierre fut le premier à passer le plat-bord. Il avisa une seule sentinelle, bien nonchalante, dont il couvrit la bouche d'une main, de l'autre lui tranchant la gorge. Sabre au poing, il fit signe à ses compagnons de le rejoindre. Tous ensemble, pieds nus et silencieux, ils prirent la direction de la grande cabine, le refuge des officiers.

Le vice-amiral jouait aux cartes. Pour la première fois de la soirée, il tenait une main gagnante, quand les pirates firent irruption pour ruiner sa partie. Lorsque son second, le plus prompt à réagir, voulut se saisir d'un pistolet sur une tablette proche, le plus jeune des pirates, plus rapide encore, lui trancha la main au niveau du poignet. Après ce, le vice-amiral se rendit sans résistance. Pierre le bouscula hors de sa cabine à la pointe du pistolet réquisitionné, et le força à convoquer son équipage.

Les marins qui débouchèrent sur le pont étaient fort étonnés de se découvrir prisonniers. L'équipage du dé-funt *Delfina* les attendait sabres puis pistolets au poing, désarmant les soldats un à un. Les officiers pris en otages criaient à leurs hommes de ne surtout pas opposer de résistance. Dans le même temps, un groupe de pirates — guidé par un mousse terrifié du *Santa Maria* — s'engouffra dans le navire jusqu'à sa poudrière, dont il se rendit bientôt maître.

En moins d'une demi-heure, vingt-huit hommes en avaient tué seize et capturé trois cent soixante-huit, qui pour certains se pensaient encore les victimes de diables surgis du néant. Pierre fit débarquer les officiers, tous les soldats et la plupart des marins, n'en gardant qu'une centaine pour manœuvrer l'imposant galion. Puis, les vivres étant suffisantes et ses ambitions rassasiées, le nouveau capitaine du *Santa Maria* fit mettre le cap aussitôt sur la France.

Il ne revint jamais en Amérique, mais le récit de son exploit souffla sur les Caraïbes, dont il fut peut-être le premier pirate. Sur l'île de la Tortue, en particulier, où on le connaissait bien, un nombre important des chasseurs et des planteurs les plus pauvres se décidèrent à suivre son exemple, et c'est ainsi que Pierre — Pierre le Grand, désormais — est entré dans l'histoire.

*

* *

« Et ça, rajouta Yoann, c'était le sien. » D'une main, il a relevé de devant ses yeux un tricorne un peu large pour sa tête, mais qui me semblait presque assez élimé pour avoir appartenu à un vrai pirate. Bien sûr, je savais bien que toute cette histoire, c'était des histoires, mais quand même... c'était vachement bien. Du coup, je ne regrettais plus d'être venu retrouver Yoann, le lendemain de la nuit des couteaux, même si ça me mettait le grand Joël encore plus à dos. De toute façon, le grand Joël, je n'avais plus vraiment envie de le voir, et je devinais que les autres pensaient un peu pareil. La bande, avec lui pour chef, c'était fini.

Yoann allait faire un bien meilleur copain. « Et le trésor ? je me suis rappelé. Tu dis qu'il a enterré son trésor par ici ?

— Pierre le Grand ? Tu rigoles, il a rien enterré du tout. Il est retourné à Dieppe, où il a vécu riche jusqu'à sa mort. Je me suis laissé dire que même, il avait épousé une fille de la petite noblesse, mais ça, c'est peut-être des histoires.

— Ben alors, le trésor, c'est des histoires aussi ? » Entre Histoire, histoire et histoires, je me sentais un peu ballotté, et sur le coup un peu déçu. Mais Yoann souriait encore de toutes ses dents, « Pas du tout, Loïc. Seulement, c'est pas la part du capitaine qu'est enterrée sur l'île ; c'est celle de deux des membres de son équipage, des gars de la région.

— Et comment tu sais ça ?

— Regarde. » Il m'a tendu un rouleau de papier, non, de parchemin : un truc tout comme dans les films, une vraie carte au trésor. Sur le coup, toutes mes questions me sont sorties de la tête, sauf une : « Et tu l'as trouvé, alors ?

— Pas encore. Tu vas m'aider ?

— Tu parles, ouais ! » Je m'étais déjà levé. Sauf qu'il était midi passé, et que mon estomac s'est mis à gargouiller. « Euh, je vais peut-être rentrer à la maison d'abord. Histoire d'embarquer des vivres, tu sais ? » J'avais commencé à m'éloigner. « Oh », je me suis retourné. « J'y pensais pas, tu veux pas venir déjeuner ? Je crois pas que ma mère ça la dérangerait. En fait, je crois qu'elle t'aimera plutôt mieux que le grand Joël. Lui, il a pas droit de venir à la maison.

— Ouais, ça me ferait plaisir. » Il s'était relevé, mais son sourire avait disparu. « Ben non. Faut que je reste surveiller le radeau. Je suis toujours de quart, tu vois. » Il a haussé les épaules. Moi, j'ai insisté : « C'est pas la peine. Le grand Joël, il va pas revenir de sitôt, et les autres, tu sais, je crois pas qu'ils vont encore t'emmerder.

— Ouais, mais quand même... Une autre fois ? » Il a souri. À mon tour, j'ai haussé les épaules : « D'accord, mais c'est con. » Et je l'ai planté là.

Une heure plus tard, j'étais de retour. J'avais convaincu ma mère de préparer un sandwich supplémentaire, que Yoann a entrepris de dévorer comme s'il avait omis de manger depuis l'époque de la flibuste. Après ça, on a mis le radeau à l'eau et on a pris à la rame la direction de l'Île aux Mouettes.

À l'embouchure, le courant de la rivière n'est pas bien fort, ce n'était pas si dur. Aussi, le vent soufflait, pas dans la bonne direction bien sûr, mais il nous rafraîchissait un peu et c'était bon, parce qu'il n'y avait pas un nuage dans le ciel et que le soleil nous grillait les épaules, en plus de nous brûler les yeux.

La rivière entière était le soleil, diffracté à l'infini, et l'îlot vers lequel nous ramions n'était plus qu'une ombre allongée, de forme imprécise, à une distance incertaine. Nous étions perdus, Yoann et moi, le pirate et moi, à la surface d'un non-endroit englouti de clartés, et l'espace d'un seul instant, ébloui, j'ai oublié qui j'étais, où et quand ; je me suis cru comme un pirate aussi, naufragé à la surface brisée de ces eaux, et puis le moment est passé et presque tout d'un coup, nous touchions terre.

J'ai failli redemander son tricorne à Yoann, qui avait déjà refusé de me laisser y toucher, parce que là, pour le coup, le soleil m'avait vraiment tapé sur la tête. Je me suis laissé basculer dans l'eau, ça m'a bien rafraîchi, même un peu trop, et j'ai aidé Yoann à pousser le radeau plus haut sur la rive.

C'est alors que la chasse au trésor a vraiment commencé. L'Île aux Mouettes ce n'était qu'un îlot, c'est vrai, mais elle était couverte d'un enchevêtrement végétal tellement dru que la traverser à pied pouvait prendre beaucoup plus longtemps qu'en faire le tour à la nage — surtout si, comme moi, on était bon nageur. Yoann en tête, carte en main, on s'est enfoncés sous les branchages, en faisant bien attention où on posait les pieds.

C'était comme si le soir était tombé. La pénombre était si dense, et les branchages et les broussailles nous forçaient à tant de détours, qu'au bout de deux minutes, moi, je savais plus si on marchait d'est en ouest ou l'inverse. Heureusement que c'était Yoann qui avait gardé la carte, finalement, parce que lui, il n'avait pas l'air perdu du tout.

Sans la moindre hésitation, il se frayait un passage vigoureux que, même en me coulant dans ses traces, j'avais bien du mal à suivre. « Eh, attends ! » Mais c'était comme s'il ne m'entendait pas, et comme j'avais vraiment peur d'être complètement perdu si je le perdais de vue, j'ai gardé la cadence — sa cadence — au prix de milliers d'écorchures.

Enfin, il s'est arrêté, si brusquement que j'ai failli lui rentrer dedans. Il s'est retourné vers moi et ses yeux sombres, plus sombres encore que la pénombre tout autour, se sont plantés droit dans les miens. « C'est là », il a dit. Il pointait du doigt un rocher proche, pas bien gros mais de forme bizarre, au pied duquel se trouvait tout un tas d'éclats blanchâtres. Je me suis approché d'un pas, puis d'un autre, avant de faire un bond en arrière : « Eh dis... ce serait pas, quand même pas...

— Des ossements.

— Oui, mais pas...

— Des ossements humains. » Sa voix était grave, je sentais ses yeux noirs toujours fixés sur moi, même si moi, mes yeux, ils restaient fixés sur les débris blancs qui dépassaient du sol. « Ils sont à qui ?

— À un ami.

— Un ami à toi ?

— Oui, un ami à moi.

— Et tu l'as pas, quand même pas... » J'ai relevé les yeux, « Enfin je veux dire...

— Si, c'est ça. Je l'ai tué. »

Je suis parti en courant. Toute fatigue envolée, j'ai foncé à travers les branchages, j'ai défoncé les broussailles, j'ai trébuché, me suis étalé, relevé, remis à courir, haletant, presque aveugle, et puis je me suis heurté à quelque chose, et ce quelque chose, c'était Yoann.

Sur le coup, mes jambes se sont dérobées et je me suis écroulé sur le sol, la main sur quelque chose de lisse. Je l'ai retirée aussitôt. Le quelque chose, c'était un crâne. Le sommet d'un crâne, plus qu'à moitié enseveli, mais un crâne sans le moindre doute. J'étais revenu sur mes pas, j'avais couru en rond.

Yoann s'était accroupi devant moi ; il me regardait en silence. Un moment, j'ai bien cru qu'il allait éclater de rire, se moquer de moi, me dire que tout ça, c'était de la blague ; mais il a juste gardé le silence. Et puis soudain, « Tu veux la fin de l'histoire ? » Il a attendu. Moi, j'ai rien répondu, alors il a continué : « Il s'appelait Loïc, comme toi. On faisait tous les deux partie de l'équipage de Pierre depuis qu'il était corsaire, depuis qu'on avait dix ans.

Quand, après avoir capturé la *Santa Maria*, chacun a pu s'assurer de ses trésors, on a tous été éblouis. Le partage du bu-

tin a commencé bien avant d'atteindre Dieppe. Ce que le capitaine a fait du galion, je l'ignore ; c'est sûr que les Espagnols, ils ont pas dû faire la fête, plutôt la gueule, mais le roi de France, sans qu'il aille en publier un avis officiel, ça n'a pas dû lui causer énormément de peine, notre exploit.

Enfin, toujours est-il, moi et Loïc, l'autre Loïc, on est repartis pour notre Bretagne. On a gardé suffisamment de doublons pour vivre comme des princes, et le reste, on est venus l'enterrer ici. Et c'est là que tout a très vite foiré. Loïc, tu vois, il était catholique, et dans notre butin, il y avait une croix en or incrustée de bijoux, de loin notre plus belle pièce, et lui, Loïc, il voulait aller la donner à l'Église, comme ça, histoire d'assurer son Salut, qu'il disait.

Moi, j'étais catholique aussi, comme mes parents, mais quand même, fallait pas pousser. On s'est un peu disputés, sur le coup, on en est venu aux mains, et comme j'étais le plus fort... » Il a haussé les épaules, « C'est lui qu'est mort, et moi qui le suis pas. » Il fit une pause. « Toujours pas. » Une autre pause. « Et c'est ça mon problème, parce que tu vois, je peux pas m'éloigner de l'île de plus loin que je peux la voir, et ça fait même bien longtemps que je n'avais pas pu parler à quelqu'un, et je commence à en avoir bien marre. » Une pause encore. « T'as d'autres questions ? »

Là, toujours sous le choc, je n'en avais qu'une seule, bégayante et bête : « Si t'es un fantôme, comment t'as construit un radeau ? »

— Je sais pas. Jusqu'à pas longtemps, personne pouvait me voir, mais maintenant, je peux de nouveau toucher les choses, et même... te parler. » On devinait que ça lui avait manqué, ça, faire la causette, mais il y avait autre chose encore qui m'enquiquinait : « Oui, ben ça c'est bizarre aussi. Si t'es si vieux que ça, tu devrais pas causer, je sais pas, pas comme moi ? »

— J'en sais pas plus que toi. Ou alors, c'est ça, c'est justement ça, tu as mis le doigt dessus : c'est toi, c'est à cause de toi. T'es de la famille de Loïc, quelque part, j'en suis sûr. Et tu vas m'aider.

— Je lui ressemble, à Loïc ?

— Pas du tout », il a fait. J'ai cligné des yeux. J'ai soupiré, « Et je dois t'aider comment ? »

— Ça c'est facile. Y'a une église dans ton village ?

— Ben bien sûr.

— T'y apportes la croix. C'est tout. Comme voulait Loïc. L'autre Loïc. Je crois... je crois que ça suffira. » Il baissa les yeux, puis tout d'un coup : « Si vieux que ça, tu dis ? Ça fait combien de temps que j'attends ? »

— Je... je sais pas, je peux pas être sûr. Trois cents ans ?

— C'est long. » Un long silence s'est installé. Qu'est-ce que j'aurais pu répondre ? Je me suis relevé, « Bon, alors faut creuser ? » Yoann, il n'a rien répondu, mais il a levé les yeux vers moi et rien qu'un peu, je crois qu'il m'a souri.

Sauf que creuser, il a fallu que je fasse ça tout seul, parce que mon copain le pirate, il avait un trouille bleue de la croix en or ; il ne voulait pas prendre le risque de la toucher, même si c'était lui qui l'avait mise là. Heureusement, elle n'était pas enterrée bien profond. Elle était dans un sac de toile, que j'ai balancé sur mon épaule. « Tu viens ? »

Il secoua la tête, « Non, de toute façon je peux pas t'accompagner jusqu'au bout. Maintenant que t'as retiré la croix, je vais m'occuper des os. Lui faire une vraie tombe, à Loïc. » Ça, ça m'a fait passer un frisson glacé dans le dos, mais Yoann, il ne s'en est pas aperçu, il a continué : « Une tombe avec une croix en bois, tu crois que ça ira ? »

Y'en avait un peu beaucoup, des croix, dans cette histoire. « Ouais, ça va, je suis sûr que ça ira, mais moi, si t'as pas remarqué, quand j'ai essayé de partir, la dernière fois, ça ne m'a pas réussi.

— Parce qu'il fallait pas que tu partes.

— Et maintenant il faut ?

— *Vaya con dios*. La croix des Espagnols, elle va pas y aller sans toi, à l'église. » Il me parlait comme à un idiot, et moi, je me sentais un peu idiot de ne pas mettre sa parole en doute. Je sais pas pourquoi, c'était cinglé, mais je n'arrivais pas même à douter que ce garçon là, apparemment de mon âge et qui parlait comme moi, eh bien, c'était un fantôme, en fait, vieux de plusieurs siècles, et un vrai pirate. Et un meurtrier. « Et le tricorne, j'ai demandé soudain. Tu as tué ton capitaine pour l'avoir ? »

Il m'a regardé d'un air horriblement choqué. « Ça va pas la tête ? Bien sûr que non. Il me l'a donné pour avoir coupé la main de cet officier sur le *Santa Maria*. Tu te rappelles de ça ? » Oui, je me rappelais de ça. Et avec un peu de chance et surtout, avec un peu plus de jugeote, j'aurais me rappeler d'arrêter de poser des questions idiotes.

Sans un mot de plus, je suis parti en direction de... enfin, dans une direction que j'espérais être celle du radeau. *Vaya con dios*, il avait dit. *Va avec Dieu*. Ou en bon français : *que Dieu t'accompagne*. Eh bien Dieu, à ce moment-là, j'en avais plein le dos, et une croix en or, c'est pas léger. Mais bon, au moins, c'est vrai, je ne me suis pas perdu. J'ai écarté la dernière frondaison, me faisant au passage une ultime égratignure, et le temps pour mes yeux de s'habituer à la lumière soudaine, j'ai vu le radeau, à deux pas devant moi.

La traversée de retour, seul à ramer, c'était moins rigolo qu'à l'aller. Mais enfin, ça c'est fait, et un peu trop vite d'ailleurs, considérant le comité d'accueil qui m'attendait sur la rive. « Qu'est-ce que t'en as fait, du Parigot ? m'a demandé le grand Joël.

— Je l'ai laissé avec les mouettes. Il te manque ?

— Qu'est-ce que t'as dans ton sac ? » Et voilà, justement la question que je ne voulais pas qu'on me pose, ni qu'on me posât, et surtout pas, mais alors là surtout pas le grand Joël. J'ai grogné, « C'est pas tes affaires.

— C'est mes affaires si je veux que c'est mes affaires. » J'avais coincé le radeau contre des branchages sur la rive ; je remontais maintenant vers mon ancien chef, le sac de toile sur l'épaule. La croix était lourde et je me demandais s'il serait vraiment si peu chrétien que ça de la balancer juste une fois comme un fléau contre la tête du grand Joël, et pourquoi pas, en visant son bandana, juste à l'endroit où la pierre de fronde l'avait déjà meurtri.

Au lieu de ça, je suis passé sans ralentir à deux pas de lui. Il a levé la main, mais je n'ai pas essayé de l'esquiver et le grand Joël, il n'a pas tiré sur mon sac ni rien. Il s'est contenté de me lancer des injures, ce à quoi il était très fort, et quand j'ai été sûr d'être hors de vue, là je me suis mis à courir, très très vite, en direction de l'église.

Je suis entré, à bout de souffle, j'ai regardé tout autour, il n'y avait personne. J'ai ignoré le bénitier, j'ai déposé la croix sur l'autel, et en sortant, c'est là que j'ai fait du bruit, exprès. J'ai entendu des pas précipités, la voix paniquée du curé venant de l'arrière-salle, et je suis sorti avant qu'il ne déboulât.

Le lendemain, le curé, il essayait de convaincre tout le monde qu'un ange avait visité son église. Si après ça je ne vais pas au paradis...

*

* *

Le récit du vieil homme s'était brisé sur une quinte de toux. Autour de lui, sous l'arbre au feuillage roussissant, les enfants et adolescents du village clignèrent des yeux comme au sortir d'un long rêve. Ils s'étirèrent, les plus petits en étouffant des bâillements. Grand-père Loïc, l'ancien instituteur, en profita pour rallumer sa pipe. La petite Fiona se rapprocha, « Et Yoann, alors ? »

Il toussota. « Quand je suis retourné à la rivière, au sortir de l'église, Yoann m'y attendait, près du radeau.

— Le grand Joël y avait pas touché, alors, au radeau ? » l'interrompt Ewen entre deux bâillements. Grand-père Loïc tira sur sa pipe, un sourire au coin des lèvres, « Apparemment pas.

— Qu'est-ce qu'il est devenu, le grand Joël ?

— Quelques années plus tard, il est parti pour la ville. Il n'est jamais revenu.

— Il est mort ?

— Je n'en sais pas plus que toi.

— On s'en fout d'ailleurs », déclara Fiona, en jetant un regard noir à son petit frère. « Qu'est-ce qui lui est arrivé, à Yoann ? Dieu lui a pardonné ?

— Dieu, je ne sais pas », soupira Grand-père Loïc en se carrant plus confortablement contre l'écorce qui lui servait de dossier. « Mais lui-même, finalement, je crois. Et je crois que c'est tout ce qui comptait vraiment.

— Mais il était toujours là ?

— Oui, petite, il m'attendait. Pour me dire au revoir. Il était libre enfin de rejoindre les membres de son équipage, qui eux l'attendaient depuis plus de trois siècles. Il était debout sur son radeau, il a ôté son tricorne et m'en a salué, et au dernier moment, il l'a lancé dans ma direction. Je l'ai ramassé, et je l'ai tenu entre mes mains tout le temps que j'ai regardé le radeau s'éloigner. L'embarcation de mon copain le pirate s'était libérée des branchages où je l'avais coincée ; elle dérivait lentement en direction de la mer.

— C'est le tricorne que tu portes toujours quand tu dis des histoires ?

— Oui, Ewen, c'est celui-là », répondit Grand-père Loïc, qui l'ôta de son front pour en saluer le garçon. « Et maintenant, rentrez vite chez vous. Je me suis encore laissé emporter, et la nuit ne va pas tarder à tomber. »

Fiona fut la première debout ; c'était toujours elle que sa mère grondait, même si c'était toujours la faute d'Ewen. Presque toujours. Elle força son petit frère à se relever et le tira après elle, en criant au revoir au vieil homme encore assis sous son chêne. Un à un, tous les enfants et adolescents prirent congé, sauf un dernier, qui commenta : « Il était temps que tu la racontes, celle-là.

— Il était temps, approuva-t-il. Je t'attendais. » Grand-père Loïc, s'aidant d'une main contre le tronc derrière lui, s'était remis debout. « Alors, c'est comment, l'au-delà ?

— Je ne vais pas te gâcher la surprise.

— Ah, eh bien, allons-y. » Il ramassa contre l'arbre le bâton qui lui servait de canne et se mit en marche. « J'espère que tu n'es pas trop pressé. Cela fait bien longtemps que je ne fais plus ce chemin en courant.

— J'ai tout mon temps. » Et ils firent le reste du trajet en silence. Arrivés à l'embouchure de la rivière, l'adolescent qu'était toujours Yoann aida son ami Loïc à grimper sur le radeau qui les attendait, en rien différent de ce qu'il avait été quatre-vingt ans auparavant. « Quand même, commenta Loïc, j'aurais bien voulu atteindre les cent ans.

— Pour quoi faire ?

— Pour rien, comme ça.

— Crois-moi, je sais de quoi je parle, ça n'a aucun intérêt. » Le radeau s'était détaché de la berge et glissait maintenant en direction de la mer et du soleil couchant. « Ce n'est pas si mal », décida Loïc, dont le dos s'était un peu redressé. Yoann lui souriait, « Attends, on y est presque. »

Le soleil s'était couché. Le radeau dérivait toujours en direction du large, et Loïc se tenait maintenant tout droit à côté

de son ami. La lune s'était levée, assiette presque ronde sur une lisse table noire saupoudrée de grains de sel. Yoann se tourna vers Loïc adolescent, « Tu te rappelles ces légendes celtes, celles qui parlent de barques de l'autre monde venant chercher les défunts ?

— Oui, je crois bien. Alors ce radeau, c'est ma barque ?

— Non, sourit Yoann. Ta barque, la voilà. » À ces mots, la mer fut secouée d'un profond tremblement ; les vagues entamèrent une ronde affolée tout autour du radeau immobile, et soudain, dans un rugissement d'écume, l'océan s'ouvrit et vomit un gigantesque quatre-mâts. Yoann sourit à son ami, « J'ai retrouvé le *Santa Maria*. » Se saisissant d'une échelle de cordes, il s'était lancé à l'escalade de la coque du galion, et Loïc, le cœur battant et déjà ivre d'aventures, se hâta à la suite de son copain le pirate.

APPEL A TEXTES

Neige, Glace et Froid.

Un thème météo à contre-pied de ce qui nous attend dans les cent ans à venir. Refroidissons la planète de nos textes les plus glaciaux ! Le froid, la glace, le blizzard, les conditions extrêmes, le soleil qui disparaît pour des semaines... Plongez sous zéro et écrivez une nouvelle... on the rocks !

Date de réception des textes : 30 mai 2007.

Super Pouvoirs ? A quoi ça sert ?

Une tentative de thème humoristique, pourquoi pas ? Les BD, les comics, les salles de cinéma et les romans sont pleins de super-héros dont la force tranquille leur permet de sauver le monde. Et si, un jour, des « mutants » étaient frappés de pouvoirs plus stupides les uns que les autres ? Qui ne peut plus approcher d'une surface en verre sans la réduire en miettes ? Qui déclenche toutes les alarmes dans les grands magasins ? Qui voit son pied droit doubler de volume dès que la température dépasse 12 degrés ? Une manière totalement décalée d'aborder le thème des super pouvoirs.

Date de réception des textes : 31 août 2007.

La Puce

Au commencement, la Puce était une créature ennuyeuse, accrochée aux poils des animaux et parfois réfugiée dans les cheveux des pauvres êtres vivants dans des conditions d'hygiène déplorable... Puis vint le silicone... Le silicone qui, loin de seulement augmenter le tour de poitrine moyen des sauveteuses des bords du Pacifique, permit de créer l'autre Puce. Celles qui, cachées dans les entrailles de nos machines, de nos ordi, de nos cartes de banques, permirent de réinventer le monde à la sauce digitale... Ode à une puce ! C'est là que nous vous attendons. Que la Puce, dans toutes ses déclinaisons, soit au cœur de vos textes. Sortez vos loupes... et vos plumes !

Date de réception des textes : 30 octobre 2007.

Eros dans tous ses états

Laissez libre cours à vos fantasmes, dans une explosion d'imaginaire et de stupre ! Renvoyez Clive Barker à ses études et tentez de faire rougir Graham Masterton. Le sexe et l'imaginaire ont toujours fait bon ménage... à trois, voire à quatre, à cinq ou à dix ! Que la fête commence, que les corps exultent et que votre plume trempe dans le souffre le plus piquant !

Date de réception des textes : 31 décembre 2007.

A vos plumes... de phénix !

Les textes doivent avoir entre 5000 et 40000 signes.

Envoyez vos textes par mail en fichier .doc ou .rtf à l'adresse suivante : bailly.phenix@skynet.be